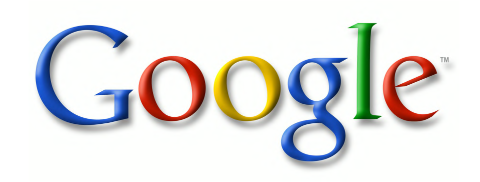
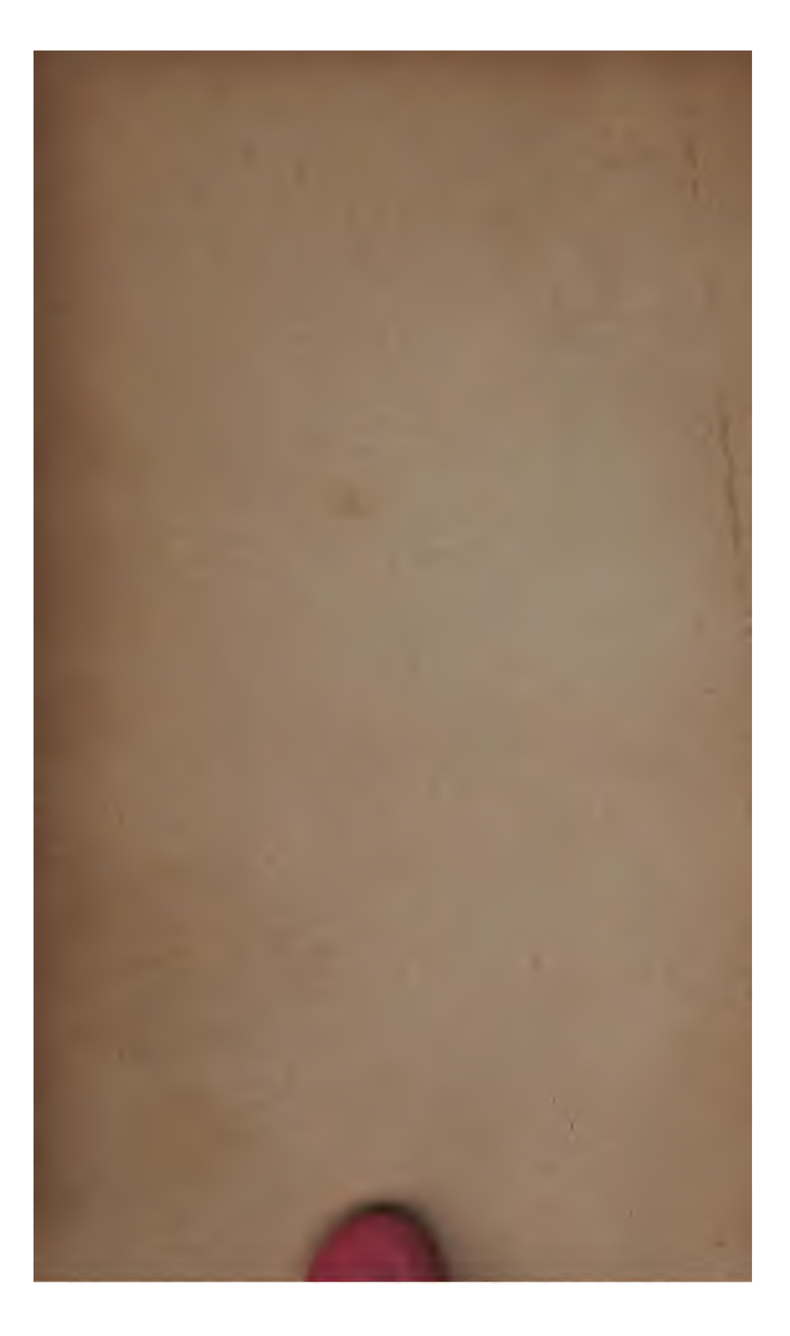



LES
LIVRES
SONT
NOS
MEILLEURS
AMIS






PQ
1741
.1878



THÉATRE

DE

P. CORNEILLE

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE

Il a été imprimé, lors de la première édition, en sus du tirage ordinaire :

500 exemplaires sur papier de Hollande (nos 61 à 560).
30 — sur papier de Chine (nos 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (nos 31 à 60).

560 exemplaires, numérotés.

Il a été fait, en outre, un tirage en GRAND PAPIER (format in-8°), ainsi composé :

170 exemplaires sur papier de Hollande (nos 31 à 200).
15 — sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15 — sur papier Whatman (nos 16 à 30).

200 exemplaires, numérotés.

Tous les exemplaires de ce dernier tirage sont ornés d'un PORTRAIT.

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE

Publié en cinq volumes

ET PRÉCÉDÉ D'UNE

PRÉFACE PAR V. FOURNEL

Deuxième édition

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXVI



NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous avons suivi, pour notre réimpression du Théâtre de Corneille, l'édition de 1682, la dernière imprimée de son vivant, mais qui malheureusement est pleine de fautes : aussi nous a-t-il fallu souvent la contrôler sur celle de 1668, généralement plus correcte. Les textes de ces deux éditions sont, d'ailleurs, presque identiques.

On remarquera que nous avons conservé aussi fidèlement que possible l'orthographe et l'accentuation voulues par Corneille, et sur lesquelles il donne de curieux détails dans son avis au lecteur. Les innovations qu'il apportait avaient principalement pour but de faciliter aux étrangers la prononciation de notre langue : aussi ont-elles consisté surtout dans l'admission d'accents peu usités jusqu'alors. Mais Corneille n'avait pas formulé sur ce point des règles bien déterminées, et ce défaut de précision, joint à la difficulté que présente toujours l'application d'un procédé nouveau, a eu pour résultat de nombreuses irrégularités. Il l'avoue lui-même en toute franchise :

« Je n'entreprens pas, dit-il, de faire un traité entier de l'ortographe et de la prononciation, et me contente de vous avoir donné ce mot d'avis touchant ce que j'ay innové icy ;

comme les imprimeurs ont eu de la peine à s'y accoutumer, ils n'auront pas suivy ce nouvel ordre si ponctuellement qu'il ne s'y soit coulé bien des fautes : vous me ferez la grace d'y suppléer. »

Nous avons parfois suivi le conseil donné dans ces derniers mots, mais on comprendra que nous ne l'ayons fait qu'avec la plus grande réserve, et seulement pour quelques détails d'accentuation.

On ne devra pas s'étonner de rencontrer des accents sur certaines syllables où nous ne les mettons plus aujourd'hui. Ainsi nous voyons que *premier* se prononçait alors *prémier*, puisqu'on le trouve toujours imprimé de cette façon ; mais il est bien certain aussi que, dans l'ardeur d'accentuer, on a souvent dépassé les limites mêmes fixées par Corneille, qui n'a pas pu vouloir qu'on écrivît, par exemple, *chrétiénne* et *éxcès* : ce sont là des exagérations que nous n'avons pas cru devoir respecter.

Parmi les innovations introduites par Corneille, il en est une dont on ne saurait trop le féliciter : c'est celle qui a consisté à supprimer la confusion en une même lettre de l'*i* et du *j*, de l'*u* et du *v*. La distinction qu'il a voulu établir entre l'*i* et l'*u* voyelles et l'*i* et l'*u* consonnes était utile pour faciliter la prononciation de la langue non-seulement aux étrangers, mais encore aux Français eux-mêmes.

Nous n'avons pas cru devoir relever les variantes des autres éditions, puisque celle que nous reproduisons porte en elle un caractère complet d'authenticité. Elles nous ont seulement servi pour corriger les fautes qui nous ont paru évidentes.

Il était impossible de ne pas donner les trois discours de Corneille sur la poésie dramatique. Dans les éditions de 1668 et de 1682, ainsi que dans celle de 1664, publiées toutes les trois en quatre volumes, le *Discours de l'utilité et des parties du poëme dramatique* est placé en tête du tome premier ; le *Discours de la tragédie et des moyens de la traiter selon la vray-semblance ou le necessaire*, en tête du deuxième, et le *Discours des trois unités, d'action de jour et de lieu*, en tête du troisième. Nous les avons réunis pour les donner en appendice à la fin de notre dernier volume.

Nous avons également déplacé les examens, qui se trouvaient groupés au commencement des volumes pour mettre chacun d'eux à la suite de la pièce à laquelle il se rapporte.

Quant aux notes, nous nous sommes borné à celles qui nous ont paru indispensables; elles ont eu surtout pour but d'éclaircir certains passages obscurs, ou d'expliquer et de justifier des irrégularités qu'on aurait pu prendre pour des erreurs.

D. J.





LE THÉATRE

DE

PIERRE CORNEILLE

Le premier sentiment qu'on éprouve à parler encore de Corneille après tant de maîtres, c'est un sentiment d'effroi, qui n'est pas causé seulement par les difficultés d'un sujet si haut et si vaste : il semble que tout soit dit sur l'auteur du Cid *et que l'on arrive trop tard quand, depuis deux siècles, la critique entière, de Fontenelle à M. Guizot, de La Bruyère à Sainte-Beuve, de l'abbé d'Aubignac et de l'Académie à Voltaire et à M. Nisard, s'est exercée à l'envi sur un thème qui, si riche qu'il soit, ne saurait être inépuisable. Est-il possible aujourd'hui, surtout dans les limites d'une courte notice, d'étudier de face une pareille figure sans rester forcément sommaire jusqu'à l'insuffisance, ou sans tomber dans les*

banalités des cours de littérature élémentaire et des manuels de baccalauréat? Nous en doutons; mais puisque nous avons accepté le périlleux honneur de présenter à notre tour Corneille au public, nous allons l'examiner de profil, en essayant de dégager les traits caractéristiques et de noter sommairement les grandes lignes de sa physionomie littéraire.

L'idée qu'on se fait vulgairement de Corneille est celle d'un homme qui, pendant la première partie de sa carrière, de 1629, date probable de MÉLITE, *à 1636, date du* CID, *gravit péniblement de degrés en degrés jusqu'à la cime, où il se maintient quelques années, puis redescend la montagne sur l'autre pente, s'arrêtant parfois à mi-côte et semblant vouloir remonter, mais bientôt retombant de chute en chute jusqu'au bas. Sous sa forme rudimentaire et par là même excessive, malgré toutes les réserves que peut et doit faire la critique, que nous ferons nous-même très-nettement tout à l'heure, cette façon de concevoir Corneille s'explique aisément, et même, dans son ensemble, elle se justifie jusqu'à un certain point. Corneille n'est pas un de ces génies sûrs, parfaitement équilibrés, appuyés sur un goût infaillible, qui arrivent vite à la perfection, et, dès qu'ils y sont, y restent, comme Racine. Il a suivi très-sensiblement la loi ordinaire de l'esprit aussi bien que du corps humain, qui est de croître d'abord pour décroître ensuite. Sa carrière offre un point culminant très-marqué entre deux dépressions. Les jugements de la*

postérité ne sont pas complexes comme ceux de la critique : elle procède par éliminations, elle voit et prononce en bloc. De Corneille elle n'a vraiment adopté que le poëte en pleine possession de son génie et monté sur le faîte d'où bientôt il va descendre.

Combien de temps Corneille est-il resté sur ce plateau supérieur de la montagne tragique? Quatre ans, de 1636 *à* 1640. *Pendant ces quatre ans il donne successivement ses quatre chefs-d'œuvre :* LE CID, HORACE, CINNA, POLYEUCTE, *les trois derniers dans la même année, séparés à peine par quelques mois d'intervalle, mûris tous trois pendant la gestation féconde qui suivit le triomphe orageux du* CID, *comme si Corneille, aiguillonné par les attaques et puisant de nouvelles forces dans sa fierté blessée, n'eût voulu sortir du silence que pour écraser ses ennemis coup sur coup par trois foudroyantes répliques. Je ne sais s'il existe dans la vie d'aucun poëte au monde une aussi courte période remplie avec tant d'éclat. Pour la foule, et je parle ici de la foule lettrée, Corneille est tout entier dans ces quatre années et dans ces quatre pièces. Sur les dix volumes de la belle édition publiée par M. Marty-Laveaux dans la collection des* GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE, *et qui contiennent trente-deux drames, tragédies ou comédies, la traduction en vers de l'*IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, *consacrée par plus de quarante tirages; les* LOUANGES DE LA VIERGE *d'après saint Bonaventure, les* INSTRUCTIONS ET PRIÈRES CHRÉTIENNES, *les* HYMNES DU BRÉVIAIRE ROMAIN, *les*

POÉSIES DIVERSES, *etc., détachez-en un seul, le troisième, il n'en faut pas davantage au public, et il a là, en effet, la quintessence et la plus haute expression du génie cornélien.*

Oui, il est certain que, prise en masse, *sans tenir compte des nuances et abstraction faite de tout rapprochement avec les contemporains, la carrière dramatique de Corneille s'est ouverte par de longs tâtonnements pour finir par un déclin trop rapide, et que, même dans sa partie brillante, elle a été mêlée d'inégalités et de chutes. D'où vient pourtant qu'en lui surtout se personnifie la gloire de notre vieux théâtre, que c'est à son nom, si on la sentait menacée, qu'on courrait d'instinct et du premier coup, comme à l'argument sans réplique? Sans doute c'est que, dans ses plus faibles ouvrages, son génie éclate encore de loin en loin par des traits qui ne sont qu'à lui; c'est que ce grand fleuve, qui semble parfois s'envaser et se perdre dans les sables, comme le Rhin, en approchant de son embouchure, n'en roule pas moins toujours des parcelles d'or mêlées au limon et au gravier de ses flots; mais c'est surtout qu'on ne juge les grands hommes que d'après leurs grandes œuvres, et les grandes œuvres que d'après leurs qualités, non d'après leurs lacunes. Qu'importe, sinon pour les érudits, pour les raffinés, pour les curieux de la critique et de l'histoire littéraire, que le Tasse ait écrit la* JÉRUSALEM CONQUISE; *Shakespeare,* PÉRICLÈS *et* TITUS ANDRONICUS; *Milton,* LE PARADIS RECONQUIS;

Molière, DON GARCIE DE NAVARRE *et* LA PRINCESSE D'ÉLIDE; *Corneille,* AGÉSILAS *ou* PERTHARITE? *L'avenir, qui simplifie tout, en est quitte pour ne pas les connaître. L'étiage du génie de Corneille est marqué par* LE CID *et par* POLYEUCTE; *ce qui reste dans les régions inférieures ne compte pas. En voyant l'élévation de la cime, on pardonne au vieux poëte d'avoir laborieusement escaladé et descendu précipitamment la montagne, — pour prendre sans discussion l'opinion courante, — et l'on apprécie d'autant mieux ce qu'il a fallu de vigueur pour atteindre le sommet.*

Il faut bien se résigner, lorsqu'on recherche les causes des chutes et de la décadence de Corneille, à ranger en ligne de compte les infirmités de son goût. Si le goût n'élève pas, il préserve et il soutient. Il ne lui eût certes point inspiré LE CID, *mais il l'eût empêché d'écrire* THÉODORE, *de se complaire à* PERTHARITE, *de descendre à* AGÉSILAS *et de garder une secrète faiblesse pour ses enfants les plus mal venus. Le goût de Corneille ne reposait pas sur un fondement bien solide: on s'en aperçoit jusque dans les examens, d'une bonne foi si profonde, d'une honnêteté si admirablement naïve, qu'il a faits lui-même de ses ouvrages. Il préférait la* PHARSALE *à l'*ÉNÉIDE, *et peut-être Sénèque le tragique à Sophocle. Il se laissait* piper, *comme dit Montaigne, aux faux brillants de la subtilité italienne, comme de l'enflure et de l'emphase espagnoles. Mais, lorsque les professeurs de rhétorique, gens fort utiles, gens respectables et qu'il faut écouter*

avec déférence, se seront bien épuisés à démontrer la supériorité du goût, et que nous nous sentirons tout disposés à leur donner raison, il suffira toujours d'un grand cri du cœur, d'une vibration profonde passant de l'âme du poëte à la nôtre, du souffle d'une pensée noble dans un vers généreux, comme une fanfare héroïque dans un clairon sonore, d'un Qu'il mourût! *enfin, pour emporter toutes leurs dissertations en un tressaillement d'enthousiasme, et renverser comme un château de cartes l'échafaudage des notes de Voltaire lui-même.*

Ainsi les côtés subalternes du monument élevé par Corneille sont repoussés dans l'ombre par la magnificence des étages nobles, comme on dit en architecture. Les pièces médiocres disparaissent aux yeux de la foule dans le rayonnement des chefs-d'œuvre; mais la critique doit être plus attentive et ne pas sacrifier si vite les côtés secondaires de l'œuvre à un enthousiasme trop exclusif pour être bien équitable. Au double point de vue historique et littéraire, tant pour les beautés trop peu connues qu'elles contiennent que pour la place qu'elles occupent dans sa carrière et dans la littérature dramatique de son époque; tant pour leur valeur propre que comme documents qui permettent d'étudier la formation progressive et de suivre les vicissitudes de son génie, elle doit disputer à l'oubli et au dédain cette partie de son œuvre qui ne paraît inférieure que par comparaison, — et par comparaison avec lui, — mais qui est si grande par

elle-même qu'elle l'eût encore mis aux premiers rangs, après le seul Racine, s'il n'avait pas fait LE CID *et* CINNA. *Il en est de* LA MORT DE POMPÉE *après* POLYEUCTE *comme de l'Aiguille de Saussure à côté du sommet du mont Blanc : elle ne semble petite que par la comparaison; isolez-la ou rapprochez-la des autres œuvres contemporaines, et vous en verrez la grandeur. La gloire de Corneille fait partie de notre patrimoine littéraire : c'est lui qu'on appauvrit en la restreignant. Résistons à ce mouvement naturel de la postérité, tout en le comprenant et en l'expliquant, et efforçons-nous de restituer à notre actif des richesses dont un examen trop sommaire nous avait dépouillés. Pour quelques pièces mal frappées, douteuses, de mauvais aloi, qui ont besoin d'un triage, n'allons pas sacrifier ce trésor. Voilà pourquoi, sans embrasser le Théâtre entier de Corneille, nous avons étendu notre choix au delà des limites habituelles.*

Il y a eu, avant la publication que nous présentons au public, cent soixante éditions de Corneille, dont à peu près cent de ses œuvres choisies; il y en a eu plus de quatre-vingts depuis le commencement de ce siècle[1]*. L'édition en deux volumes donnée par la librairie Didot (1868) renferme douze pièces de Pierre et deux de son frère Thomas. Celle de Lepan, en cinq volumes (1817 et 1826), n'en renferme que dix. Celle de Pourrat frères (1833, 3 vol. in-8°) en*

1. Voir la *Bibliographie cornélienne* de M. Émile Picot.

contient quinze et des fragments détachés des autres. La nôtre en donne dix-sept, qui permettent de suivre, dans l'ordre où ils se sont produits, le développement général et les principales transformations du génie de Corneille.

Si nous voulions les grouper d'après leur valeur, en dehors de toute question chronologique, on verrait qu'elles constituent, pour ainsi dire, trois couches étroitement unies l'une à l'autre, mais bien distinctes pourtant. La première comprend LE CID, HORACE, CINNA, POLYEUCTE. *C'est là comme la clef de voûte de tout choix de Corneille, l'expression la plus pure, la plus forte, la plus élevée, la substance même de son génie.*

LE CID *reste le point de départ de notre grand théâtre classique, dont il a marqué l'hégire, qu'il a affranchi et entraîné à sa suite dans le sillon glorieusement ouvert. C'est du* CID *qu'il faudra toujours dater. On sait la surprise et l'ivresse qui accueillirent ce poëme de l'honneur chevaleresque, lorsque, sur la scène où régnaient en maîtres les Tristan et les Mairet, où le dernier grand chef-d'œuvre avait été la* MARIANNE, *où l'on venait de jouer successivement la* BRADAMANTE *de la Calprenède, la* MORT DE CÉSAR *et* DIDON *de Scudéry, enfin la* MORT D'ACHILLE *de Benserade, il fit son apparition, tout éclatant de fierté, de vigueur et de jeunesse. Quelle poésie jusqu'alors inconnue! quels élans! quels coups d'aile! En même temps, quel sentiment exquis, quelle galanterie héroïque et*

pourtant raffinée! On y passe de plain-pied et sans effort du ROMANCERO *à l'Hôtel Rambouillet. La généreuse Chimène fait des antithèses et des* concetti *comme une habituée des Samedis. Rodrigue est à la fois un vaillant capitaine et un parfait* cavalier, *toujours prêt à mourir pour le roi et pour sa dame. Les érudits auront beau nous répéter : « Prenez garde! vous vous laissez duper par la poésie. Le Cid de Corneille n'est pas celui de l'histoire; ce dernier — si toutefois il a existé, ce qui n'est pas bien sûr — était un chef de bandes qui ne se faisait aucun scrupule d'entretenir à sa solde des troupes d'aventuriers maures, ni de piller les cloîtres et les églises. Il n'est pas même le Cid farouche et sauvage des* romances *qui, avant d'épouser Chimène, répond à ses plaintes en lui tuant un page sous sa jupe, en la menaçant de lui couper les pans de sa robe et de mettre ses demoiselles à mal, qui refuse de baiser la main du roi et qui est excommunié par le pape. » Tout cela est possible, mais nous aimons mieux notre poésie que leur vérité. Corneille a refait l'histoire et transformé la légende : celle qu'il nous a laissée est immortelle, et le vrai Cid sera toujours pour nous le Cid de Corneille.*

Cette tragédie n'est, d'un bout à l'autre, qu'une série de combats : entre le comte et don Diègue, entre Rodrigue et Gormas, entre Rodrigue et les Maures, entre Rodrigue et don Sanche; de luttes morales, plus vaillantes encore : entre Chimène et don Diègue

aux pieds du roi, entre l'amour filial et l'amour de Chimène dans le cœur de Rodrigue, entre le devoir et la passion dans le cœur de Chimène, le devoir qui lui fait honte de sa passion, la passion qui lui fait peur de son devoir. Dans tous ces grands combats, les vers se pressent, s'assaillent, se heurtent avec un bruit sonore, en dégageant des étincelles; on entend le choc des armures, le cliquetis des épées et l'accent des fanfares. Un souffle d'emphase héroïque circule à travers ces cinq actes. Comment ne pas comprendre l'effet prodigieux, l'espèce d'enchantement, dans le sens littéral du mot, que produisit LE CID *en se montrant tout à coup sur la scène du Marais*[1], *quand, aujourd'hui encore, après deux cent quarante ans, il est impossible de voir représenter cette tragédie par de bons acteurs — comme à la reprise solennelle du mois d'octobre* 1872, *sur la scène du Théâtre-Français — sans tressaillir à tant d'admirables vers où la pensée est pour ainsi dire frappée en médailles de bronze par le balancier du rhythme, à tant de beaux* couplets, *à tant de grandes scènes, à la vaillante allure, à l'accent fier et vibrant du style; sans éprouver, en un mot, comme le contre-coup, à travers les siècles, de l'enthousiasme de nos pères!*

Nous n'avons pas à rappeler ici quel orage d'at-

---

1. Nous croyons avoir prouvé, dans notre *Histoire du Théâtre du Marais*, au tome III des *Contemporains de Molière*, que c'est bien sur cette scène, relativement obscure, et non à l'hôtel de Bourgogne, que *le Cid* fut joué d'original.

taques envieuses souleva le triomphe du CID. *Corneille en fut un moment accablé : il y répondit pourtant, mais plus de trois ans après, par la tragédie d'*HORACE, *et il eut soin de la dédier au cardinal, qui avait mené Scudéry, Mairet, Chapelain et l'Académie à l'assaut du* CID. *On lui reprochait, comme on le fera plus tard à Molière, d'être un plagiaire, une* corneille *parée des plumes du paon ; d'avoir pris son* CID *à Guillem de Castro, après avoir pris sa* MÉDÉE *à Sénèque : il chercha donc un sujet nouveau, qui se dérobât au reproche d'imitation, et il trouva* HORACE. *C'était sa première tragédie romaine, son entrée dans une voie où il devait marcher si longtemps avec prédilection. Le sujet avait pourtant, quoi qu'on en ait dit, été abordé quelquefois avant lui, notamment par Lope de Vega, dans* EL HONRADO HERMANO ; *mais s'il est possible, quoique douteux, que Corneille, dans ses excursions à travers le théâtre espagnol, ait eu connaissance de cette tragi-comédie et qu'elle lui ait suggéré l'idée de sa pièce, il est certain qu'on aurait grand'peine à trouver l'ombre d'un rapprochement possible entre les deux ouvrages. Le premier appartient à la fantaisie pure ; le second a toute la gravité sévère de l'histoire. Nulle part la pensée de Corneille n'est plus énergique, son vers plus substantiel, plus large et plus ferme.*[1] *Dans aucune de ses tragédies profanes, il n'a touché plus souvent au sublime. Il y touche déjà dès la première scène, qui n'est qu'une conversation entre un personnage*

subalterne et sa confidente; il l'a dépassé, si je l'ose dire, avec le Qu'il mourût ! *du vieil Horace. Le beau rôle de Camille est couronné par les imprécations fameuses dont on a si rarement égalé la véhémente et furieuse éloquence. Les imprécations de Camille sont le morceau classique pour les épreuves de force dans toutes les écoles de déclamation : elles portent et soulèvent l'actrice en quelque sorte malgré elle; elles enflamment la bouche qui les prononce et la forcent à l'énergie. Sur les lèvres de Rachel, cette héroïne de Corneille, elles prenaient un relief extraordinaire et semblaient le dernier effort de l'expression dramatique.*

Mais on n'avait pas seulement accusé Corneille de plagiat, on l'avait accusé de ne pas travailler dans les règles. *C'est le point auquel il s'était montré le plus sensible : on le voit par ses réponses aux détracteurs du* Cid *et par les* Examens *où il étudie chacune de ses pièces à ce point de vue, avec une docilité si scrupuleuse et si ingénue. « Corneille... ne fait plus rien, écrivait Chapelain à Balzac en* 1639, *et Scudéry a du moins gagné cela, en le querellant, qu'il l'a rebuté du métier et lui a tari sa veine. Je l'ai, autant que j'ai pu, réchauffé et encouragé à se venger et de Scudéry et de sa protectrice (l'Académie), en faisant quelque nouveau* Cid *qui attire encore les suffrages de tout le monde et qui montre que l'art n'est pas ce qui fait la beauté; mais il n'y a pas moyen de l'y résoudre, et il ne parle plus que des règles et que des choses qu'il eût pu répondre aux académiciens, s'il n'eût point*

craint de choquer les puissances. » *Il répondit d'une façon plus concluante par la tragédie de* CINNA, *écrite sous la préoccupation de prouver qu'il savait les règles aussi bien que l'abbé d'Aubignac. Si l'unité de caractère est sujette à contestation dans* CINNA, *du moins il y a scrupuleusement observé l'unité d'action, qui n'était point respectée dans* HORACE, *et, comme il le montre avec complaisance dans son* EXAMEN, *les unités de temps et de lieu. Les personnages principaux : Cinna, avec ses variations, ses hésitations, son double rôle, le masque odieux de dissimulation et d'hypocrisie qu'il doit revêtir pour tromper le prince dont il est le confident et le conseiller; Émilie, qui, après la mort de son père, proscrit par Octave, a pu accepter les bienfaits d'Auguste, et qui, comblée des marques de sa faveur, conspire contre sa vie; Auguste lui-même, avec sa clémence calculée, qui ne peut effacer le souvenir des cruautés du triumvir, ne semblent guère faits pour intéresser vivement le spectateur. Mais la profondeur des idées, la beauté des situations, la grandeur et la force du style, rachètent largement cette infériorité. Avec* HORACE, *et plus encore peut-être,* CINNA *est le modèle de l'éloquence politique sur la scène. Là surtout Corneille, taciturne en public, a déployé les qualités d'orateur et d'avocat qui lui venaient dans son cabinet de travail, dès qu'il avait la plume à la main, se plaisant à faire disserter ses héros sur eux-mêmes, à leur faire analyser ce qu'ils pensent et ce qu'ils éprouvent, tantôt développant*

l'idée dans de longues tirades où il la présente successivement sous toutes ses faces, pour la faire pénétrer dans l'esprit comme un coin qu'on enfonce à coups redoublés, tantôt la condensant en un vers, la jetant en apostrophes ardentes, en maximes solennelles, en vives répliques, joignant enfin l'habileté et la finesse normandes à tous les éclats de la plus entraînante éloquence. CINNA *est l'un des principaux ouvrages par lesquels l'habitude des confidents, si commode pour les exposés de principes, des monologues, des belles conversations, s'est définitivement implantée dans la tragédie française. Aucune des pièces de Corneille ne réunit plus « d'illustres suffrages ». On a dit qu'elle est la tragédie des hommes d'État. C'est à elle, s'il faut en croire la légende, qu'on doit d'avoir vu*

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.

« Boileau, écrit Montchesnay, n'avoit point de termes assez forts pour exalter CINNA. *» On connaît la lettre pompeuse que Balzac adressa à l'auteur : « Aux endroits où Rome est de brique, vous la rétablissez de marbre. »* CINNA *était, en effet, un second pas dans l'histoire romaine, mais aussi, bien que très-indirectement, un retour à l'Espagne, par l'intermédiaire de Sénèque* [1], *à qui Corneille a emprunté son*

---

1. *De Clementia,* I, ch. IX.

sujet, non sans lui prendre en même temps un peu de sa tendance à la subtilité et à la déclamation.

Ces trois chefs-d'œuvre allaient être suivis d'un autre, le plus grand et le plus parfait de tous. POLYEUCTE *marque l'apogée du génie de Corneille. On y retrouve toute la chaleur, tout l'élan du* CID *et son accent chevaleresque, transporté dans le domaine religieux, avec plus de gravité, de mesure et de maturité. Corneille n'a jamais mieux plané, pour ainsi dire, en plein sublime, comme en son élément, que dans la grande scène du quatrième acte entre Pauline et Polyeucte, où les répliques se croisent comme des éclairs; dans cet incomparable dialogue entre la voix de la terre et la voix du ciel, dont chaque mot, sur les lèvres de l'ardent néophyte, nous enlève d'un bond vers les hautes régions que son âme habite. Quand Corneille lut sa nouvelle tragédie à l'Hôtel de Rambouillet, elle alarma ces juges délicats.* POLYEUCTE *était quelque chose de tout à fait nouveau pour eux. Ils jugèrent que les paroles et la conduite du gendre de Félix dépassaient la mesure de la bienséance; que briser violemment les idoles est une action excessive devant laquelle eût reculé un homme* du bel air : « *C'est une tradition, dit Voltaire, que tout l'Hôtel de Rambouillet, et particulièrement l'évêque de Vence, Godeau, condamnèrent cette entreprise. On disait que c'est un zèle imprudent, que plusieurs évêques et plusieurs synodes avaient expressément défendu ces attentats contre l'ordre et contre les lois.* » *Rien de plus juste et de*

plus vrai : Polyeucte n'est pas raisonnable ; *il se laisse emporter par sa passion religieuse ; c'est un* fanatique. *Voilà pourquoi il nous émeut et nous échauffe de sa flamme ; voilà pourquoi le choc de l'amour divin et de l'amour terrestre retentit dans la pièce en si admirables vers. Plus* raisonnable, *Polyeucte eût été moins dramatique : le goût timide de l'Hôtel Rambouillet confondait une tragédie avec une histoire de l'Église.*

Dans son EXAMEN, *Corneille s'est rendu ce double témoignage, parfaitement mérité : « Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de* CINNA..., *mais il a quelque chose de plus touchant, et les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. A mon gré, je n'ai point fait de pièce où l'ordre du théâtre soit plus beau et l'enchaînement des scènes mieux ménagé. » L'harmonieuse ordonnance d'un plan à la fois simple et fortement noué, l'alliance du sentiment à la vigueur et du pathétique au sublime, ce sont là, en effet, les deux mérites caractéristiques de* POLYEUCTE, *et qu'aucun autre ouvrage de Corneille ne réunit à un égal degré. On peut même dire, en se plaçant à ce dernier point de vue, que le personnage de Pauline, empreint d'une sensibilité si touchante, est à peu près unique dans son théâtre.*

C'est surtout en ces quatre pièces qu'on voit éclater dans leur plénitude les qualités essentielles du génie

cornélien et qu'on peut étudier les éléments qui le constituent. Le premier de tous est le sens de la grandeur. Par là il répond, mieux qu'aucun autre de nos poëtes, à un besoin, à une aspiration de l'esprit national, trop rarement satisfaits par notre littérature; il offre un aliment et une satisfaction à cette « orgueilleuse faiblesse », dont il ne faut pas trop souhaiter que l'expérience nous guérisse. Nous sommes peut-être aujourd'hui « le peuple le plus spirituel du monde », mais nous avons été longtemps, et nous l'étions au temps de Corneille, le plus amoureux des héros et de l'héroïsme. Mme de Sévigné était enlevée, transportée *par les « divines et sublimes beautés » du poëte; ses tirades la faisaient frissonner, et elle se plaisait aux grands coups d'épée du Cid comme à ceux d'Artaban. Le ressort des tragédies de Corneille, c'est moins la terreur ou la pitié que l'étonnement et l'admiration, sentiment tout abstrait, à ce qu'il semble, dont il fait découler pourtant, dans ses bons ouvrages, non-seulement l'intérêt dramatique, mais l'émotion. Le fond de ses pièces est invariablement la lutte entre la passion et le devoir, et le triomphe du devoir sur la passion. Il va d'instinct au sublime. La vérité qu'il poursuit est la vérité héroïque, et il faut toujours en revenir au mot de La Bruyère, sauf à l'expliquer, à le modifier par toutes les nuances et les exceptions qu'on voudra : « Corneille peint les hommes comme ils devroient être. »*

Un peu au-dessous de ces quatre chefs-d'œuvre,

nous trouvons LA MORT DE POMPÉE, RODOGUNE, HÉRACLIUS, DON SANCHE, NICOMÈDE, SERTORIUS : *c'est comme la seconde couche du génie de Corneille.*

Si POMPÉE *ne peut être rangé parmi les purs chefs-d'œuvre du poëte, aucune autre tragédie pourtant ne porte davantage la marque cornélienne. « Le style, a-t-il écrit dans l'*EXAMEN *de la pièce, est plus élevé en ce poëme qu'en aucun des miens, et ce sont, sans contredit, les vers les plus pompeux que j'aie faits. » Il y revient dans l'Épître en tête du* MENTEUR : *« J'ai fait* POMPÉE *pour satisfaire à ceux qui ne trouvoient pas les vers de* POLYEUCTE *si puissants que ceux de* CINNA, *et leur montrer que j'en saurois bien retrouver la pompe quand le sujet le pourroit souffrir. » Il ne s'est pas borné à la retrouver, il l'a dépassée. Ce n'est pas seulement de Sénèque qu'il s'était inspiré cette fois, mais de Lucain, son poëte favori. « Le grand Corneille m'a avoué, raconte Huet dans ses* ORIGINES DE CAEN, *non sans quelque peine et quelque honte, qu'il préféroit Lucain à Virgile » ; et l'on sait en quels termes indignés Boileau fait allusion à cette aberration du goût dans un passage de l'*ART POÉTIQUE.

LA MORT DE POMPÉE *lui fournissait le moyen de contenter à la fois son admiration pour le génie romain et son penchant pour le génie espagnol. Lucain et Sénèque sont deux Romains d'Espagne, et Cornélie, la plus virile, la plus fière des héroïnes du poëte, a*

dans la bouche — os magna sonaturum — *quelque chose de l'enflure énergique, étincelante et sonore qui retentira plus d'une fois, dix ans après, à travers le clairon fêlé de Brébeuf. Cette œuvre répondait aux plus intimes et aux plus constantes préférences de Corneille : dans nulle autre il ne s'est appliqué davantage et n'a mieux réussi à exprimer en une forme majestueuse et fière, l'idéal de grandeur dont son esprit est sans cesse préoccupé. Aucune ne fournit autant de ces vers où l'orgueil romain se traduit avec l'emphase espagnole :*

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose !

Mais quelle variété, malgré les apparences, malgré l'instinct qui ramène toujours le poëte à la même conception dramatique, quelle variété dans une œuvre qui, après avoir passé de POLYEUCTE *à* POMPÉE, *passe ensuite de* POMPÉE *au* MENTEUR *et à sa* SUITE, *puis du* MENTEUR *à* RODOGUNE *et à* HÉRACLIUS ! *Ces deux dernières tragédies diffèrent, pour ainsi dire, autant de* POMPÉE *que du* MENTEUR *même, et ne diffèrent pas moins entre elles. La prédilection de Corneille pour* RODOGUNE *était connue : « On m'a souvent fait une question à la cour, quel étoit celui de mes poëmes que j'estimois le plus, et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de* CINNA *ou du* CID *que je n'ai jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurois volontiers donné mon suffrage......*

Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfants plus que pour les autres : peut-être y entre-t-il un peu d'amour-propre en ce que cette tragédie me semble un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants qui sont purement de mon invention et n'avoient jamais été vus au théâtre, et peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'est pas tout à fait injuste. (EXAMEN DE RODOGUNE.) *Nous n'avons pas besoin de rappeler ces « incidents surprenants »; notons seulement ce que lui fournissait l'histoire par la plume d'Appian Alexandrin. Après avoir tué Démétrius, son premier mari, par haine de Rodogune, qu'il a prise pour seconde femme, Cléopâtre tue aussi l'un des fils qu'elle a eus de ce premier mari, et elle est contrainte par l'autre de boire elle-même le poison qu'elle lui avait préparé. Voilà tout. Il est vrai que ce thème peut paraître très-suffisamment dramatique; cependant Corneille n'en a point jugé ainsi, et, trouvant le canevas trop frêle, il l'a surchargé, embrouillé par une foule d'inventions romanesques, d'une telle complication qu'il faudrait plusieurs pages pour les exposer avec quelque détail, et d'une telle noirceur qu'aucun de nos contemporains, dans la plus sombre période romantique, n'eût pu, ce semble, rien imaginer de mieux ou de pis. Lessing, en sa* DRAMATURGIE, *a longuement et curieusement analysé toutes les com-*

*binaisons imaginées par Corneille pour donner plus de force à l'intrigue et aux situations. Ajoutez-y la conception de cet étonnant cinquième acte, qui atteint les dernières limites de la terreur, et où le poëte, avec une hardiesse qui n'a d'égale, dans tout notre théâtre classique, qu'au dernier acte d'*ATHALIE*, met le spectacle même du dénoûment sous nos yeux, au lieu d'avoir recours à l'éternel récit tragique!*

Les complications de RODOGUNE *et les libertés que Corneille s'y est permises avec l'histoire ne sont rien auprès de l'*effort d'invention, *comme il dit lui-même, qu'on trouve dans* HÉRACLIUS : « *Le poëme est si embarrassé, écrit-il en examinant sa pièce, qu'il demande une merveilleuse attention.* » *Il est revenu à plusieurs reprises, avec une sorte de complaisance, sur l'enchevêtrement de l'intrigue et la fatigue qu'elle impose à l'esprit du spectateur, qui ne peut bien comprendre la pièce et bien s'y plaire qu'après l'avoir entendue plusieurs fois. Cette recherche des incidents embrouillés qui s'adresse à la curiosité pour exciter l'intérêt exprime l'une des faces, non la plus haute, assurément, du génie de Corneille, et il avait trahi ce penchant, presque à ses débuts, avec une verve juvénile et une singulière exubérance, dans son* CLITANDRE, *où l'on trouve également la mise en scène substituée au récit, la multiplication des catastrophes, le goût des effets matériels et des émotions violentes, comme dans* RODOGUNE.

Nous avons appuyé ailleurs[1] *sur ces points et sur beaucoup d'autres qui donnent à un grand nombre des tragédies de Corneille, sans en excepter* LE CID, *une physionomie si particulière parmi les œuvres classiques du XVII*e *siècle; nous avons montré comment* DON SANCHE *et* NICOMÈDE *surtout se rapprochent, dans la mesure du temps et sans vouloir forcer le rapport, des caractères généraux du drame moderne.* DON SANCHE *est une comédie héroïque où, rompant en visière avec la tradition, qui classait une pièce d'après le rang de ses personnages, il transporte l'action dans les plus hautes sphères, quoiqu'il n'y mette en jeu que des événements tirés de la vie familière et domestique. D'autres sans doute avaient emprunté avant lui la comédie héroïque à l'Espagne; mais ils ne l'avaient pas, comme lui, érigée en système; ils n'en avaient pas posé les principes, comme il l'a fait dans l'Épître dédicatoire de* DON SANCHE. *Là, développant jusqu'au bout la théorie du genre, il a tracé nettement la poétique de la tragédie bourgeoise, montrant que cette pièce n'était point dans son œuvre un simple accident. S'il eût porté la même décision dans son drame que dans sa théorie, et s'il avait soutenu les derniers actes à la hauteur des premiers,* DON SANCHE *eût sans doute mieux réussi à la scène.*

Ce désir d'élargir le domaine trop étroit du théâtre

1. V. dans la *Littérature indépendante et les écrivains oubliés* (Didier, 1 v. in-18) notre étude sur les *Origines nationales du drame français*.

français est bien plus marqué dans NICOMÈDE, *où, comme nous l'avons dit, « Corneille a voulu expressément créer un nouveau genre dans lequel la familiarité du langage et parfois même les procédés de la comédie servissent à rehausser la grandeur du héros et à doubler l'impression du drame. C'est la seule fois peut-être que le rôle du railleur ait été élevé à la dignité tragique ». Corneille n'a pas changé son grand ressort dramatique ordinaire, l'admiration ; mais il le met en mouvement par un tout autre moyen : la seule arme de son héros contre ces Romains qui ont dompté la terre, mais qui ne peuvent le dompter, c'est l'ironie, et il arrive à l'admiration par le sourire.*

Après NICOMÈDE, *Corneille essuie la chute de* PERTHARITE. *Découragé, il reste sept ans éloigné du théâtre ; puis il fait sa rentrée par le succès d'*ŒDIPE, *et, repris d'une nouvelle ardeur, il donne coup sur coup* LA TOISON D'OR *et* SERTORIUS, *deux autres succès non moins éclatants et que la postérité a mieux confirmés.* SERTORIUS *est une grande tragédie politique, une pièce d'homme d'État, comme* CINNA. *Turenne, frappé de la précision des termes et de la netteté du style dans les conversations militaires de la pièce, se demandait en l'entendant, dit-on, où Corneille avait appris l'art de la guerre. Le génie cornélien éclate encore çà et là, dans* SERTORIUS, *en mots sublimes. Le poëte a rarement tracé un plus beau caractère que celui de son héros et écrit une plus belle scène, dans ce*

genre de discussion politique qu'il a si souvent abordé, que la grande entrevue entre Pompée et Sertorius, au début du troisième acte.

Telles sont les tragédies qu'on a l'habitude de réunir dans les recueils les plus complets des Œuvres choisies de Corneille, en y adjoignant LE MENTEUR *et* LA SUITE DU MENTEUR. LE MENTEUR, *qui est de 1642, a précédé de onze ans la première représentation de* L'ÉTOURDI *en province, de dix-sept ans* LES PRÉCIEUSES RIDICULES. *C'est encore à l'Espagne qu'il en avait emprunté le sujet, mais avec plus de liberté que pour* LE CID *même. Par* LE MENTEUR *et sa* SUITE, *Corneille a mérité d'être appelé le père de la comédie française, comme il est indubitablement le père et pour ainsi dire la grande source vénérable et sacrée de la tragédie. S'il faut en croire une anecdote rapportée par François de Neufchâteau dans l'*ESPRIT DU GRAND CORNEILLE, *Molière aurait dit un jour à Despréaux : « Je dois beaucoup au* MENTEUR. *Lorsqu'il parut..., j'avois bien l'envie d'écrire, mais j'étois incertain de ce que j'écrirois; mes idées étoient confuses, cet ouvrage vint les fixer. Le dialogue me fit voir comment causoient les honnêtes gens; la grâce et l'esprit de Dorante m'apprirent qu'il falloit toujours choisir un héros du bon ton; le sang-froid avec lequel il débite ses faussetés me montra comment il falloit établir un caractère; la scène où il oublie lui-même le nom supposé qu'il s'est donné m'éclaira sur la bonne plaisanterie, et celle où il est obligé de*

se battre, par suite de ses mensonges, me prouva que toutes les comédies ont besoin d'un but moral. Enfin, sans LE MENTEUR, *j'aurois sans doute fait quelques pièces d'intrigue,* L'ÉTOURDI, LE DÉPIT AMOUREUX ; *mais peut-être n'aurois-je pas fait* LE MISANTHROPE. »

L'anecdote est probablement apocryphe, car elle ne se trouve point dans le BOLÆANA, *où l'auteur prétend l'avoir prise ; mais elle a du moins le mérite d'être, au fond, assez vraisemblable et de mettre en relief les incontestables qualités et l'influence probable du* MENTEUR. *Cette influence n'a été contestée par aucun critique, et Voltaire l'a indiquée plus simplement, mais non moins nettement, dans son commentaire. Quel plus grand éloge pourrait-on faire d'une pièce où, pour la première fois, le style de la haute comédie était transporté d'une façon soutenue sur la scène, où la plaisanterie s'allie à la décence, où le rire est franc sans être forcé, sans jamais tomber ni dans la trivialité ni dans la bouffonnerie, où l'intrigue repose sur l'observation des mœurs et sort du développement des caractères, qui enfin a enrichi de tant de citations, de tant de proverbes, la littérature courante et la conversation !*

LA SUITE DU MENTEUR *méritait de retrouver le même succès au théâtre ; mais les* SUITES *ne sont jamais heureuses : on s'en défie, et l'on a généralement raison. Malgré le temps écoulé depuis lors, il semble que la postérité elle-même n'ait pas encore eu le temps de vaincre ce préjugé.* LE MENTEUR *est resté au réper-*

toire, mais il y a bien longtemps que la SUITE *n'a reparu sur la scène. Beaucoup de juges excellents, néanmoins, en font le plus grand cas. Voltaire goûtait particulièrement cette pièce, et il n'a pas craint d'écrire « qu'avec quelques changements elle produirait au théâtre plus d'effet que* LE MENTEUR *même. » « Si le plan et l'ordonnance laissent quelque chose à désirer, dit le dernier éditeur de Corneille, M. Marty-Laveaux, la* SUITE DU MENTEUR *n'en offre pas moins des rôles excellents, des scènes charmantes et des situations fort gaies. » Et M. Levallois, dans son* CORNEILLE INCONNU, *a noté le mélange du naturel et du factice, l'esprit demi-positif, demi-fantastique, qui donnent une physionomie si étrange et si attrayante à* LA SUITE DU MENTEUR : *« Le poëte, dit-il, se joue en une intrigue capricieuse, romanesque, où la passion vraie perce plus d'une fois sous les affectations à la mode, où le badinage élégant d'une galanterie passée dans les mœurs intellectuelles n'arrête pas l'expression d'un sentiment plus élevé... Il a entrepris de cheminer entre ciel et terre, traversant la réalité sans s'y établir, célébrant l'idéal mondain de son temps, non sans une pointe de réserve et de raillerie... Cette œuvre singulière n'est pas sans analogie avec quelques-unes des brillantes fantaisies de Shakespeare, et l'on y retrouve les principales qualités de Lope de Vega. »*

A ces douze pièces nous en ajoutons cinq autres, afin de faire pénétrer le lecteur un peu plus avant dans la connaissance du grand poëte dramatique.

Le théâtre de Corneille, on peut le dire, a des régions presque aussi inexplorées que le continent africain. Le monde entier connaît et admire LE CID, HORACE, CINNA, POLYEUCTE. *Tous les lettrés ont lu* POMPÉE, LE MENTEUR, RODOGUNE, NICOMÈDE, SERTORIUS. *Les érudits seuls sont allés au delà. Il reste bien des découvertes à faire dans ces terres inconnues et abandonnées. Sans nous laisser entraîner jusqu'à soutenir que Corneille est partout égal à lui-même, ce qui serait un gros paradoxe, on peut du moins affirmer que partout il a mis quelque chose de lui. Dès qu'il a pris possession de son génie, il n'est pas une de ses pièces, sans en excepter les plus faibles et les plus discréditées,* — THÉODORE, PERTHARITE, *où Racine a pris plusieurs des situations d'*ANDROMAQUE ; SOPHONISBE, *qui met en scène une héroïne « dont le caractère, dit Saint-Évremond, eût pu être envié des Romains mêmes » ;* TITE ET BÉRÉNICE, *où abondent les obscurités, les subtilités, les dissertations et les discussions, mais aussi les pensées fortes exprimées en beaux vers, et où le génie de Corneille s'est montré plutôt impropre au sujet qu'inférieur à lui-même; l'*AGÉSILAS, *malgré l'*hélas ! *de Boileau; même et surtout l'*ATTILA, *malgré le fameux* holà ! *même* SURÉNA, *sa dernière pièce, qui se ferme sur un vers sublime :*

Non, je ne pleure point, Madame, mais je meurs,

dans laquelle Corneille n'apparaisse çà et là, en un

acte, en une scène, en une tirade que lui seul pouvait faire. Il n'en est pas une où il n'ait gravé, fût-ce d'une main maladroite et affaiblie, l'empreinte cornélienne, c'est-à-dire où ne se retrouvent — plus ou moins voilés par les défaillances de la forme — la vigueur de l'idée, l'instinct de la grandeur, le sens du sublime, le souffle héroïque, la passion vaincue par le devoir, quelquefois même subordonnée, comme une faiblesse, aux exigences de la position sociale et à l'ambition légitime des personnages, enfin l'admiration mise en jeu comme le grand ressort de l'intérêt; il n'en est point enfin qui offre cette décadence complète, absolue, cette éclipse totale du génie de Corneille que l'opinion commune s'attend à y rencontrer. En le lisant, on est tenté parfois de s'écrier avec lui :

> .... Les derniers n'ont rien qui dégénère,
> Rien qui les fasse croire enfants d'un autre père.

On comprend du moins que, dans sa fierté hautaine, dans le sentiment profond de sa valeur, blessé par un délaissement dont les succès croissants de son jeune rival doublaient l'amertume, il ait pu, de très-bonne foi, se faire cette illusion et que des esprits comme Mme de Sévigné et Saint-Évremond l'aient partagée. Les nobles jouissances qu'il garde à l'esprit dans ses œuvres les plus médiocres valent bien la peine d'être conquises par quelques efforts. MÉDÉE, L'ILLUSION COMIQUE, ANDROMÈDE, ŒDIPE, PULCHÉRIE, *forment en quelque sorte, pour continuer une image*

que nous avons déjà employée, la troisième couche du génie de Corneille. On verra que de riches filons elle contient déjà ou renferme encore. Ces cinq pièces se partagent entre la première et la dernière période de sa carrière dramatique. Nous devons au lecteur la raison de ces choix.

Il est à peine besoin de l'indiquer pour MÉDÉE. *C'est le début tragique de Corneille et le digne prélude du* CID. *Ce coup d'essai est déjà un coup de maître. La vigueur et la fermeté de son premier pas dans ce domaine où il va régner sans partage pendant plus de trente années annonçaient le conquérant. Médée pouvait faire pressentir la Cléopâtre de* RODOGUNE *et les autres viriles héroïnes du poëte. Les fortes situations abondent dans la pièce. Si Corneille n'y a pas encore trouvé la grande loi dramatique et morale de son théâtre, si l'idéal qui l'inspirera désormais — la glorification et le triomphe du devoir — n'apparaît point dans ce sujet sinistre et dur, marqué au coin de la fatalité antique, et où il ne semble préoccupé que de pousser à outrance la peinture d'une âme énergique, sombre, violente, sans scrupules, enivrée par l'orgueil de la vengeance et du crime; si le style inégal de* MÉDÉE *ne saurait se comparer dans son ensemble à la forme admirable du* CID *et de* POLYEUCTE, *du moins cette première tragédie a des morceaux — comme le monologue de la fille d'Œétès, digne du monologue d'Emilie — qui sont à la hauteur de ses plus énergiques inspirations, et par la concision vigoureuse du*

vers, par la force de la dialectique, par la vivacité pressante du dialogue dans les situations décisives, par les éclairs de sublime qui traversent la pièce, Corneille est déjà presque tout entier dans MÉDÉE.

Entre MÉDÉE *et* LE CID, L'ILLUSION COMIQUE *fut une rechute dans le genre qu'il semblait avoir abandonné. Nous aimerions mieux et il serait plus logique que cet échantillon de sa première manière vînt dans notre recueil avant* MÉDÉE, *mais nous ne sommes pas libre de changer la chronologie. Ajoutons toutefois que cette rechute était par certains côtés un progrès, et qu'il se rapprochait du* CID *par le style et même par la conception de son héros burlesque, — qui n'est pour ainsi dire qu'un Rodrigue tourné à la bouffonnerie poussée à la charge, un Rodrigue travesti plutôt que dénaturé, — au moment où il paraissait s'en éloigner le plus par le choix du sujet, la bizarrerie du plan et le ton général de l'ouvrage.*

Selon le point de vue auquel on se place, L'ILLUSION COMIQUE *peut être regardée comme un monstre étrange, suivant le mot de Corneille lui-même, indigne d'un homme qui venait d'écrire une tragédie si haute et si forte dans certaines parties et qui préparait le chef-d'œuvre de la scène française, ou comme une pièce d'un talent tout cornélien. A la première opinion se rattache le jugement sévère de M. Taschereau, qui ne s'est pas aperçu que la seconde partie de son appréciation contredisait, ou du moins contre-balançait la précédente. Il l'appelle une composition extrava-*

gante, que les admirateurs du génie de Corneille voudraient pouvoir rayer du catalogue de ses ouvrages. Toutefois, ajoute-t-il, on peut s'expliquer par le mouvement qu'elle présente, par une grande supériorité de style sur toutes les précédentes pièces du même auteur et par la nouveauté du personnage de Matamore, *imité du* Miles gloriosus *de Plaute et du Capitan du théâtre espagnol, l'avantage qu'elle eut de se maintenir pendant plus de trente ans sur la scène. En un point M. Taschereau se trompe, le Matamore n'était pas un personnage nouveau dans notre littérature dramatique : avec le pédant, la nourrice, le parasite, c'était un de ces types de convention, un de ces masques empruntés par notre vieille comédie à la comédie latine. Corneille n'a pas eu la gloire contestable de l'introduire chez nous, il l'a perfectionné seulement; et, de même qu'il avait reçu de ses contemporains et de ses devanciers ce type impossible, il leur avait emprunté également son cadre, qui n'est pas moins en dehors de la réalité. On trouve sans cesse, dans le théâtre secondaire du XVIIe siècle, chez Gillet de la Tessonnerie, Rotrou, Gougenot, Scudéry, Chevalier, Quinault, etc., l'une ou l'autre, quelquefois l'une et l'autre de ces deux combinaisons qui constituent la comédie de Corneille : une pièce produite par l'art magique et se déroulant à la façon d'un rêve, d'une vision, sous les yeux des personnages; une action incidente s'encadrant dans l'action principale, dont elle forme quelquefois comme un épisode entièrement dis-*

tinct. Mais le tableau qu'il a mis dans ce cadre d'emprunt est peint avec une supériorité qui l'élève au-dessus de toute comparaison. Nul Matamore, avant ou après le sien, pas même ceux de Scarron et de Cyrano, n'a tant de verve fantasque, de belle humeur joyeuse et grotesque. Le style surtout, plein de verdeur, de relief et de fermeté, annonce et prépare déjà le poëte du CID. *On a remarqué finement que la figure du Matamore, qui vient autant de l'Espagne que de la littérature romaine, du* Mata Moros *que du* Miles gloriosus, *était comme un premier crayon caricatural des fières rodomontades de Rodrigue, cet héroïque capitan* tueur de Mores. *Du sublime au ridicule, dit le proverbe, il n'y a souvent qu'un pas : on pourra s'en convaincre en comparant entre eux bien des passages du* CID *et de* L'ILLUSION. *C'est surtout dans les monologues de cette derniere pièce que le ton se hausse naturellement et sans disparate, arrive à l'accent le plus ferme et le plus fier. Lisez, à la deuxième scène de l'acte III, les premiers vers de Géronte :*

Qu'à présent la jeunesse a d'étranges manies!
Les règles du devoir lui sont des tyrannies...;

quelques scènes plus loin, tout le long soliloque de Lyse, et, au quatrième acte, la scène de Clindor, seul dans sa prison. Qu'y aurait-il à y changer pour les transporter dans une tragédie? Ces monologues servent parfois presque autant que les stances à donner carrière au génie lyrique qui accompagnait le génie drama-

tique de notre poëte. Le souffle cornélien anime bien des passages du rôle de Matamore, où l'on n'aurait que le personnage à changer pour les rendre sublimes. Ce qui a permis à Corneille d'y prendre souvent le ton tragique, c'est que L'ILLUSION, *en dehors de ce rôle, est un drame autant qu'une comédie dans sa partie fictive, surtout au cinquième acte. Elle se termine par l'apologie si connue du théâtre et de ses progrès : « N'y eût-il dans* L'ILLUSION, *a dit M. Édouard Thierry, que ce cri d'orgueil, ou plutôt ce cri de bonheur jeté par Corneille à l'heure où son génie se révèle et prend possession de lui-même, il me semble que la pièce valait la peine d'être reprise au moins une fois et pour l'anniversaire de la naissance du grand ancêtre* [1]. » *Et, en effet,* L'ILLUSION *a été reprise, non sans succès, sur la scène de la Comédie française, le* 6 *juin* 1861, *ce qui eût suffi pour la désigner à notre choix.*

Nous y ajoutons ANDROMÈDE (1650), *afin de suivre Corneille dans tous les genres dramatiques qu'il a cultivés. Non content d'avoir en quelque sorte créé la tragédie et la comédie, Corneille peut passer pour le créateur de l'opéra français avec* ANDROMÈDE. *Il s'en faut assurément qu'*ANDROMÈDE *soit en son espèce un chef-d'œuvre comparable au* CID, *mais elle avait été moins préparée encore par les essais presque informes qui auparavant se rattachent plus ou moins directement à l'opéra.*

1. *Moniteur* du 4 juin 1861.

Si nous n'eussions consulté que la valeur absolue des ouvrages, LA TOISON D'OR *eût pris dans notre recueil la place que nous donnons à* ANDROMÈDE, *car elle porte beaucoup plus la marque du génie cornélien. Le prologue, où le poëte, se faisant l'interprète de la France, exprime en vers admirables, d'une pensée toujours haute et d'une expression toujours forte, la joie et l'espérance causées par la paix des Pyrénées et le mariage du jeune roi, est à la fois un hymne nuptial, un cri de triomphe et un chant de paix. Jamais début d'un grand règne ne fut plus magnifiquement salué que par ce grave dithyrambe du vieux poëte qui en avait illustré l'aurore et qui gardait encore plus d'un chef-d'œuvre à son glorieux matin. Mais la pièce, où la partie lyrique est fort restreinte, où les personnages dissertent et discutent en longues tirades, est postérieure de dix ans à* ANDROMÈDE, *et elle eût formé en quelque sorte double emploi par le sujet avec* MÉDÉE : *nous avons préféré donner l'ouvrage auquel se rattache le genre comme à son premier anneau.*

Qu'on ne s'attende pas toutefois, avons-nous besoin de le dire? à trouver ici un opéra conforme à l'idée que ce mot éveille aujourd'hui dans tous les esprits. ANDROMÈDE *est une tragédie lyrique et à machines. Les machines sont, avec les décorations, la grande préoccupation de Corneille dans cet ouvrage. C'est la nécessité de varier celles-ci qui l'a conduit à violer l'unité de lieu, comme il s'en explique dans son*

Examen. Il s'est attaché également à donner à chaque acte, ainsi qu'au prologue, sa machine volante et son concert de musique. En lisant la pièce, on sent qu'il songe moins à peindre et à développer les caractères, comme il l'eût fait dans une tragédie, à préparer les décisions et les revirements des personnages, qu'à amener les situations dont le machiniste a besoin. Sa muse devient l'auxiliaire empressée de Torelli. Ne cherchez point, dans les scènes destinées à être mises en musique, la molle harmonie des vers de Quinault, qu'il devait pourtant égaler un jour, dans PSYCHÉ, *avec une si étonnante souplesse. Le génie essentiellement viril de Corneille est au-dessus de « ces lieux communs de morale lubrique » qui, sous la plume de l'auteur d'*AMADIS *et d'*ARMIDE, *enchantent l'oreille et endorment l'esprit en une sorte de voluptueuse torpeur. Il serait assez curieux de savoir quelle musique d'Assoucy — car c'est lui qui fut le collaborateur musical de Corneille en cette occasion, et* ANDROMÈDE *présente cette particularité piquante d'avoir associé l'un à l'autre le roi du sublime et l'*empereur du burlesque — *a pu broder sur ces vers où une pensée toujours vigoureuse se traduit en un style plus ferme que mélodieux.*

*Il règne un préjugé assez général contre l'*ŒDIPE (1659). *Ce préjugé repose en grande partie sur le jugement de Voltaire, qui s'est montré particulièrement sévère pour cette tragédie. Aux raisons qu'il donne de sa sévérité il en faut joindre peut-être une autre non*

moins importante : c'est que Voltaire avait fait lui-même un ŒDIPE. *Nous n'avons pas toutefois l'intention de contester la plupart des graves défauts relevés dans cette pièce : Corneille a rabaissé la sombre grandeur du sujet antique par l'introduction d'éléments étrangers, de complications parasites, qui détournent l'esprit de l'action principale au lieu d'y ajouter un intérêt nouveau, surtout par une intrigue amoureuse qui a le double tort d'être un hors-d'œuvre et de prêter aux héros de la fable le langage poli de la galanterie la plus subtile et la plus raffinée. Si l'on s'arrête aux premières scènes où la fille de Laïus, la princesse Dircé, file le parfait amour avec un Thésée de l'Hôtel Rambouillet, le jugement de Voltaire paraît amplement justifié. Mais allez au delà, poursuivez jusqu'au bout, et, malgré le vice de la conception, les défauts persistants du plan et des détails, malgré l'abus des digressions et des dissertations, vous retrouverez souvent, comme le poëte l'a dit lui-même dans l'épître à Fouquet, qui sert en quelque sorte de préface à l'*ŒDIPE,

la main qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

Le rôle de Dircé, en dehors de ses scènes d'amour, est tracé avec une grande vigueur et une fierté superbe, excessive même. Dans ses réponses à Jocaste, et, mieux encore, à Œdipe, elle rappelle maintes fois la hautaine Cornélie. Le style joint la souplesse à la force : plus

inégal que dans les chefs-d'œuvre du maître, mêlé çà et là d'obscurités, de négligences et de trivialités qui tiennent sans doute à la précipitation de son travail, il s'élève souvent avec la pensée ou se condense en vers qui ont le relief d'une médaille.

Cette tragédie est surtout curieuse par l'alliance des éléments divers qui constituent le génie de Corneille : de la subtilité normande et de la galanterie chevaleresque avec l'énergie et la grandeur. L'amour de Dircé et de Thésée, c'est l'amour à la fois héroïque et romanesque, ayant les belles manières, connaissant le fin du fin, poussant le doux, le tendre et le passionné suivant toutes les règles. A ce point de vue, ŒDIPE *est peut-être, de toutes les œuvres de Corneille, celle qui explique le mieux le culte d'admiration gardé par les précieuses à celui qu'elles appelaient Cléocrite l'aîné, dans le langage des alcôves.*

Il n'est pas toujours facile, même aux plus grands esprits, de se dérober aux influences du temps et aux exigences du public, des éditeurs ou des comédiens. Voltaire confesse qu'il a été lui-même contraint de gâter *et* d'avilir *ce beau sujet « par le froid ressouvenir d'un amour insipide entre Philoctète et Jocaste ». S'il avait écrit au temps de Corneille, peut-être se fût-il laissé entraîner plus loin que lui. Corneille n'était point coutumier de ces concessions, et même, après celle-ci, il pouvait écrire à Saint-Evremond, en* 1666 : *« J'ai cru jusques ici que l'amour étoit une passion trop chargée de foiblesse pour être la domi-*

nante dans une pièce héroïque. J'aime qu'elle y serve d'ornement et non pas de corps, et que les grandes âmes ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. » Mais l'échec complet de PERTHARITE *l'avait conduit à consulter cette fois le goût public, et, rappelé au théâtre par Fouquet après un silence de sept ans, il n'y voulait rentrer qu'en s'assurant toutes les chances. Ce défaut, qui a perdu la cause d'*ŒDIPE *devant la postérité, fut d'ailleurs une des raisons de son éclatant succès auprès des contemporains. Elle ne répondait pas moins aux goûts de l'époque par le sentiment monarchique dont elle est si profondément empreinte, par les belles discussions et les beaux plaidoyers dont elle est pleine, et dont quelques-uns, comme la tirade si longtemps fameuse de Thésée sur le libre arbitre* (*III, sc.* 5), *semblaient expressément composés en vue des préoccupations qui agitaient alors les esprits, tout en se rattachant directement à la pièce. Mais le succès d'*ŒDIPE, *attesté par tous les témoignages du temps, spécialement par celui de Loret, ne fut pas seulement un succès d'actualité ; il se prolongea et se renouvela. Dans l'*IMPROMPTU DE VERSAILLES, *Molière ne choisit que des tragédies de Corneille pour railler la déclamation des grands comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, et il cite* ŒDIPE *à côté de* NICOMÈDE, *d'*HORACE *et de* SERTORIUS. *En* 1676, *le roi avait désigné* ŒDIPE, *avec* CINNA, POMPÉE, HORACE, SERTORIUS *et* RODOGUNE, *pour les faire représenter devant lui à Versailles.*

En 1688, dans son parallèle entre Corneille et Racine, La Bruyère, fin juge des ouvrages de l'esprit, nommait ŒDIPE *en même temps que* « LES HORACES » , *ce qui ne signifie pas toutefois, comme l'avance Mme de Genlis, qu'il les plaçait sur la même ligne, mais ce qui veut dire au moins qu'il ne croyait pas* ŒDIPE *indigne d'un tel rapprochement.*

Voltaire s'est montré plus injuste encore envers PULCHÉRIE, *l'avant-dernière des œuvres dramatiques de Corneille* (1672), *dont il a osé dire avec une légèreté brutale :* « *La matière est digne de la forme. C'est un mariage ridicule, traversé ridiculement et conclu de même. L'intrigue de la pièce, le style et le mauvais succès déterminèrent Corneille à ne donner à cet ouvrage que le titre de* comédie héroïque ; *mais, comme il n'y a ni comique ni héroïsme dans la pièce, il serait difficile de lui donner un nom qui lui convînt.* » *Qu'on la lise ! Nous en appelons au lecteur impartial, capable de surmonter l'ennui de quelques scènes et d'apprécier des beautés d'un autre ordre que celles qu'on recherche habituellement dans une pièce de théâtre. Nous n'avons pas la prétention de présenter* PULCHÉRIE *comme une découverte, ni notre jugement comme une réhabilitation. Corneille l'estimait fort, ce qui n'est point, il est vrai, une preuve sans réplique. C'est après en avoir entendu plusieurs lectures que Mme de Sévigné, se laissant emporter par son admiration jusqu'à l'injustice envers Racine et* BAJAZET, *écrivait à sa fille :* « *Je suis folle de Corneille... Il*

faut que tout cède à son génie[1]. » *La critique moderne, plus attentive et plus équitable que Voltaire, a remis* PULCHÉRIE *à la place qui lui est due; elle a admiré surtout la beauté et la hardiesse ingénue du personnage de Martian, où le poëte a si bien ennobli — en faisant, s'il faut en croire Fontenelle, un retour mélancolique sur lui-même — le rôle du vieillard amoureux, qui ne semblait bon qu'à être bafoué par la comédie. Ici le défaut de Corneille n'est plus, comme dans* ŒDIPE, *une complaisance excessive pour les goûts du temps; il se vante au contraire, dans l'avis au lecteur, d'y avoir montré « qu'on n'a pas toujours besoin de s'assujettir aux entêtements du siècle pour se faire écouter sur la scène ». Le caractère de Pulchérie n'a point la simplicité ni la netteté qui peuvent saisir tous les esprits, et cette immolation de son amour par grandeur, par respect pour son devoir d'impératrice, est un sentiment plus philo-*

1. Rien n'indique qu'elle ait jamais changé d'idée : c'est par inadvertance que M. Edouard Fournier, dans ses intéressantes *Notes sur la vie de Corneille,* en tête de *Corneille à la butte Saint-Roch* (p. CXXXIX), cite comme extrait d'une lettre de M[me] de Sévigné du 24 février 1672 un passage qui appartient à une lettre de M[me] de Coulanges du 24 février 1673, et dans lequel l'insuccès de *Pulchérie* est constaté sèchement, et même exagéré, par contraste avec le succès de *Mithridate,* dont elle parle avec enthousiasme. Les sentiments bien connus de M[me] de Sévigné auraient dû avertir de la méprise. Pour *Mithridate* et *Pulchérie,* de même que, deux années avant, pour *Bérénice,* les deux poëtes luttaient en quelque sorte sur le même terrain, car Mithridate est un vieillard amoureux comme Martian.

sophique que dramatique, dont la nature demande des analyses faites pour ralentir l'action. On avait déjà pu remarquer plus d'une fois ce penchant de Corneille pour les sujets difficiles et les caractères en dehors des types reçus, comme s'il eût pensé lui-même, avec son comte de Gormas, qu' « à vaincre sans péril on triomphe sans gloire ». Arrivé à ce point de sa carrière et à sa trente-troisième pièce (en comptant la Comédie des Tuileries et Psyché, dont il ne fut que le collaborateur), il semble que l'épuisement des grands sujets qui l'avaient sollicité d'abord eût développé encore en lui cette disposition d'esprit. Elle entraînait naturellement à sa suite l'abus des discussions et des développements analytiques ou oratoires, auquel il avait été porté de tout temps. Dans Pulchérie, le dialogue tourne sans cesse au plaidoyer, et les principaux personnages s'y livrent à des assauts de grands sentiments qui n'évitent point toujours la subtilité ; mais, si ce n'est plus le Corneille du Cid et de Polyeucte, c'est quelquefois encore le Corneille de Cinna, c'est toujours le Corneille qui charmait la marquise de Sévigné, La Rochefoucauld, le cardinal de Retz, par la force de sa pensée, ses traits éloquents et son grand style, par son art de débrouiller les plus secrets mouvements du cœur et de peindre les nobles ambitions ; le Corneille enfin à qui Saint-Évremond savait tant de gré de soutenir le caractère de ses femmes illustres à la hauteur de ses héros.

Ainsi notre choix du théâtre de Corneille, fait dans

des proportions plus étendues que tous les précédents, mettra en plein jour, nous l'espérons, la variété de ce génie, que ne doit pas cacher sa grandeur. On l'y verra dans les genres les plus divers, à l'origine desquels son nom demeure indissolublement attaché et qui semblent tous dater de lui. Il a devancé sur bien des points, dans ses œuvres (CLITANDRE, LE CID, NICOMÈDE, RODOGUNE, ATTILA, *etc.*) *et même, malgré tout son respect pour les règles, dans ses examens, ses discours ou ses dédicaces, les théories modernes. Il n'a pas craint d'aller prendre ses sujets chez les Lombards et jusque chez les Huns. On assure qu'il avait songé à pousser jusqu'en Chine. Pourquoi a-t-il oublié la France, la Gaule du moins, où il eût retrouvé Rome encore? Aussi bien que le sublime il a manié l'ironie, le comique, la verve bouffonne, la galanterie, la tendresse, en particulier, malgré ses soixante-cinq ans, dans* PSYCHÉ, *où l'on dirait qu'il s'y est abandonné plus à l'aise sous le couvert de ses collaborateurs, et où il a écrit surtout une scène (la troisième de l'acte III) digne des plus passionnées de Quinault. Mais il est vrai pourtant de dire que la qualité qui domine en lui toutes les autres et qui constitue son caractère essentiel, sa marque personnelle et distinctive, c'est la grandeur : grandeur littéraire et grandeur morale. A ce double titre, Corneille ne reconnaît de rivaux dans aucun temps ni dans aucun pays. Il est vraiment le poëte du beau et du bien : nul autre n'a plus de moelle et de substance*

morale. Shakespeare est impersonnel, Corneille prend nettement parti. Son génie, aussi oratoire que dramatique, ne se borne pas à animer des abstractions, à personnifier des idées ; il plaide et il conclut. Il ne célèbre que les sentiments les plus nobles, les plus généreux, les plus élevés : l'amour paternel, filial et conjugal, les hautes et fières ambitions, la clémence, le dévouement, le sacrifice, l'héroïsme, en un mot le devoir. Il ne cherche à provoquer que l'admiration. Jamais il ne s'abaisse à se faire le courtisan des passions de la foule ou des faiblesses royales. En flattant Louis XIV, avec l'admiration sincère et sans bornes qu'éprouvaient pour lui presque tous ses contemporains, il ne descend pas à aduler ses passions, et il sait joindre à l'éloge des avertissements sévères. Comparez, à ce point de vue, le prologue de la TOISON D'OR *à ceux de Quinault. Est-ce celui-ci, ou même Racine, qui eût fait dire à la France, devant Louis XIV :*

Ah ! Victoire, pour fils n'ai-je que des soldats?
A vaincre tant de fois mes forces s'affoiblissent...
Et la gloire du trône accable les sujets?

Ainsi encore, dans TITE ET BÉRÉNICE, *sans négliger les allusions au roi sous le nom de Tite, il n'a pas fait de la pièce cette histoire transparente de ses amours qu'on trouve dans la tragédie de Racine et qui semblait indiquée par le sujet même, tel que Henriette d'Angleterre l'avait tracé aux deux poëtes ; surtout il a marqué le caractère propre de son génie d'abord dans le rôle de Domitie, qui sacrifie résolû-*

ment son amour à son ambition, et, loin de s'en cacher, s'en vante au contraire comme d'un acte louable; puis dans le dénoûment, où c'est Bérénice qui, en femme vraiment digne d'être Romaine, renonce par raison, par grandeur d'âme, par l'élévation même du sentiment qu'elle éprouve, au bénéfice de l'adoption du sénat, et donne à Tite l'exemple d'une abnégation héroïque. Il fait la leçon, non pas seulement au nom du devoir, mais du rang, à un entraînement que les autres caressent; il enseigne la lutte, apprend à triompher de soi et aspire toujours aux sommets.

Ce sens de la grandeur, ce respect pour la dignité de l'âme humaine et cette élévation morale donnent à la figure de Corneille un caractère particulièrement imposant, j'allais dire vénérable, en lui assignant dans la galerie de nos poëtes dramatiques une place isolée et supérieure, mieux encore peut-être que la date de son apparition et la puissance créatrice de son génie. Personne n'a touché d'aussi près que lui à cette noble chimère de l'amélioration des mœurs par le théâtre. Il hausse nos esprits et nos cœurs en s'appliquant à mettre en relief les plus beaux côtés de l'homme et à dégager du choc des passions la flamme généreuse du devoir. Sa lecture est salubre, et une nouvelle édition de ses plus belles œuvres, destinée à les populariser davantage, faite avec le soin religieux qu'elles méritent, est toujours digne d'attention et de respect. Corneille est la source profonde et pure d'où

est né le noble fleuve tragique, le vieux tronc rugueux et inégal, mais ample, puissant, plein de séve et de majesté, sur lequel ont poussé toutes les branches de l'art. Il ne lui a manqué que de puiser dans les entrailles de notre histoire, de transporter sur la scène les grands épisodes de nos vieilles annales religieuses et patriotiques, alors trop peu connues ou dédaignées, pour revêtir cette physionomie presque sacerdotale qu'Eschyle a conservée dans l'histoire du théâtre grec, et pour être le patriarche et le pontife en même temps que le père de la tragédie.

VICTOR FOURNEL.



THÉATRE

DE

PIERRE CORNEILLE

MEDÉE

TRAGEDIE

ACTEURS.

CREON, roy de Corinthe.
ÆGÉE, roy d'Athénes.
JASON, mary de Médée.
POLLUX, argonaute, amy de Jason.
CRÉUSE, fille de Créon.
MEDÉE, femme de Jason.
CLEONE, gouvernante de Créüse.
NERINE, suivante de Médée.
THEUDAS, domestique de Créon.
TROUPE des gardes de Créon.

La scéne est à Corinthe.



MEDÉE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

POLLUX, JASON.

POLLUX.

QUE je sens à la fois de surprise et de joye!
Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous revoye,
Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Jason?

JASON.

Vous n'y pouviez venir en meilleure saison,
Et, pour vous rendre encor l'ame plus étonnée,
Préparez-vous à voir mon second hymenée.

POLLUX.

Quoy? Médée est donc morte, amy?

JASON.

Non, elle vit,
Mais un objet plus beau la chasse de mon lit.

POLLUX.

Dieux! et que fera t'elle?

JASON.

Et que fit Hypsipile,
Que pousser les éclats d'un courroux inutile?
Elle jetta des cris, elle versa des pleurs,
Elle me souhaita mille et mille malheurs,
Dit que j'étois sans foy, sans cœur, sans conscience,
Et, lasse de le dire, elle prit patience.
Médée en son malheur en pourra faire autant :
Qu'elle soûpire, pleure, et me nomme inconstant,
Je la quitte à regret, mais je n'ay point d'excuse
Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Créüse.

POLLUX.

Créüse est donc l'objet qui vous vient d'enflamer?
Je l'aurois deviné sans l'entendre nommer.
Jason ne fit jamais de communes maîtresses,
Il est né seulement pour charmer les princesses,
Et haïroit l'amour, s'il avoit sous sa loy
Rangé de moindres cœurs que des filles de roy.
Hypsipile à Lemnos, sur le Phase Médée,
Et Créüse à Corinthe, autant vaut, possédée,
Font bien voir qu'en tous lieux, sans le secours de Mars,
Les sceptres sont acquis à ses moindres regards.

JASON.

Aussi je ne suis pas de ces amans vulgaires :
J'accommode ma flame au bien de mes affaires,
Et, sous quelque climat que me jette le sort,
Par maxime d'estat je me fais cet effort.

Nous voulant à Lemnos rafraischir dans la ville,
Qu'eussions nous fait, Pollux, sans l'amour d'Hypsipile?
Et depuis, à Colchos, que fit vostre Jason,
Que cajoler Médée et gagner la Toison?
Alors sans mon amour qu'eust fait vostre vaillance?
Eust-elle du dragon trompé la vigilance?
Ce peuple que la Terre enfantoit tout armé,
Qui de vous l'eust défait, si Jason n'eust aimé?
Maintenant qu'un exil m'interdit ma patrie,
Créüse est le sujet de mon idolatrie;
Et j'ay trouvé l'adresse, en luy faisant la cour,
De relever mon sort sur les ailes d'Amour.

POLLUX.

Que parlez-vous d'exil? La haine de Pélie...

JASON.

Me fait, tout mort qu'il est, fuir de sa Thessalie.

POLLUX.

Il est mort!

JASON.

Ecoutez, et vous sçaurez comment
Son trépas seul m'oblige à cet éloignement.
Après six ans passez depuis nostre voyage
Dans les plus grands plaisirs qu'on gouste au mariage,
Mon pére, tout caduc, émouvant ma pitié,
Je conjuray Médée au nom de l'amitié...

POLLUX.

J'ay sceu comme son art, forçant les destinées,
Luy rendit la vigueur de ses jeunes années;
Ce fut, s'il m'en souvient, icy que je l'appris,
D'où soudain un voyage en Asie entrepris
Fait que, nos deux sejours divisez par Neptune,

Je n'ay point sceu depuis quelle est vostre fortune.
Je n'en fais qu'arriver.

JASON.

Apprenez donc de moy
Le sujet qui m'oblige à luy manquer de foy.
Malgré l'aversion d'entre nos deux familles
De mon tyran Pélie elle gagne les filles,
Et leur feint de ma part tant d'outrages receus
Que ces foibles esprits sont aisément déceus.
Elle fait amitié, leur promet des merveilles,
Du pouvoir de son art leur remplit les oreilles,
Et, pour mieux leur montrer comme il est infiny,
Leur étale sur tout mon pére rajeuny.
Pour épreuve, elle égorge un belier à leurs veuës,
Le plonge en un bain d'eaux et d'herbes inconnuës,
Luy forme un nouveau sang avec cette liqueur,
Et luy rend d'un agneau la taille et la vigueur.
Les sœurs crient miracle, et chacune, ravie,
Conçoit pour son vieux pére une pareille envie,
Veut un effet pareil, le demande et l'obtient;
Mais chacune a son but. Cependant la nuit vient :
Médée, après le coup d'une si belle amorce,
Prépare de l'eau pure et des herbes sans force,
Redouble le sommeil des gardes et du roy...
La suite, au seul recit, me fait trembler d'effroy.
A force de pitié ces filles inhumaines
De leur pére endormy vont épuiser les veines :
Leur tendresse crédule à grands coups de couteau
Prodigue ce vieux sang et fait place au nouveau;
Le coup le plus mortel s'impute à grand service,
On nomme piété ce cruël sacrifice,
Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras

Croiroit commettre un crime à n'en commettre pas.
Médée est éloquente à leur donner courage;
Chacune toutefois tourne ailleurs son visage :
Une secrete horreur condamne leur dessein,
Et refuse leurs yeux à conduire leur main.

POLLUX.

A me representer ce tragique spectacle
Qui fait un parricide et promet un miracle,
J'ay de l'horreur moy-mesme, et ne puis concevoir
Qu'un esprit jusque là se laisse decevoir.

JASON.

Ainsi mon pére Æson recouvra sa jeunesse.
Mais oyez le surplus. Ce grand courage cesse;
L'épouvante les prend : Médée en raille, et fuit.
Le jour découvre à tous les crimes de la nuit,
Et, pour vous épargner un discours inutile,
Acaste, nouveau roy, fait mutiner la ville,
Nomme Jason l'autheur de cette trahison,
Et pour venger son pére, assiége ma maison.
Mais j'étois déjà loin, aussi-bien que Médée;
Et, ma famille enfin à Corinthe abordée,
Nous salüons Créon, dont la bénignité
Nous promet contre Acaste un lieu de seureté.
Que vous diray-je plus? Mon bon-heur ordinaire
M'acquiert les volontez de la fille et du pére,
Si bien que, de tous deux également chéry,
L'un me veut pour son gendre et l'autre pour mary.
D'un rival couronné les grandeurs souveraines,
La majesté d'Ægée et le sceptre d'Athénes,
N'ont rien à leur avis de comparable à moy,
Et, banny que je suis, je leur suis plus qu'un roy.
Je voy trop ce bonheur, mais je le dissimule,

Et, bien que pour Créüse un pareil feu me brûle,
Du devoir conjugal je combats mon amour,
Et je ne l'entretiens que pour faire ma cour.
Acaste cependant menace d'une guerre
Qui doit perdre Créon et dépeupler sa terre;
Puis, changeant tout à coup ses resolutions,
Il propose la paix sous des conditions.
Il demande d'abord et Jason et Médée.
On luy refuse l'un, et l'autre est accordée.
Je l'empesche, on debat, et je fais tellement
Qu'enfin il se réduit à son bannissement.
De nouveau je l'empesche, et Créon me refuse,
Et, pour m'en consoler,il m'offre sa Créüse.
Qu'eussay-je fait, Pollux, en cette extrémité
Qui commettoit ma vie avec ma loyauté?
Car sans doute, à quitter l'utile pour l'honneste,
La paix alloit se faire aux dépens de ma teste.
Le mépris insolent des offres d'un grand roy
Aux mains d'un ennemy livroit Médée et moy.
Je l'eusse fait pourtant si je n'eusse esté pére :
L'amour de mes enfans m'a fait l'ame legére.
Ma perte estoit la leur, et cet hymen nouveau
Avec Médée et moy les tire du tombeau.
Eux seuls m'ont fait résoudre, et la paix s'est concluë.

POLLUX.

Bien que de tous costez l'affaire résoluë
Ne laisse aucune place aux conseils d'un amy,
Je ne puis toutesfois l'approuver qu'à demy.
Sur quoy que vous fondiez un traitement si rude,
C'est montrer pour Médée un peu d'ingratitude.
Ce qu'elle a fait pour vous est mal récompensé :

Il faut craindre après tout son courage offensé.
Vous sçavez mieux que moy ce que peuvent ses charmes.

JASON.

Ce sont à sa fureur d'épouvantables armes,
Mais son bannissement nous en va garantir.

POLLUX.

Gardez d'avoir sujet de vous en repentir.

JASON.

Quoy qu'il puisse arriver, amy, c'est chose faite.

POLLUX.

La termine le Ciel comme je le souhaite!
Permettez cependant qu'afin de m'acquitter
J'aille trouver le roy pour l'en féliciter.

JASON.

Je vous y conduirois, mais j'attens ma princesse,
Qui va sortir du temple.

POLLUX.

Adieu, l'amour vous presse,
Et je serois marry qu'un soin officieux
Vous fist perdre pour moy des temps si précieux.

SCENE II.

JASON.

Depuis que mon esprit est capable de flame,
Jamais un trouble égal n'a confondu mon ame.
Mon cœur, qui se partage en deux affections,
Se laisse déchirer à mille passions.
Je doy tout à Médée, et je ne puis sans honte
Et d'elle et de ma foy tenir si peu de conte;
Je doy tout à Créon, et d'un si puissant roy

Je fais un ennemy si je garde ma foy;
Je regrette Médée, et j'adore Créüse,
Je voy mon crime en l'une, en l'autre mon excuse,
Et dessus mon regret mes desirs triomphans
Ont encor le secours du soin de mes enfans.
Mais la princesse vient, l'éclat d'un tel visage
Du plus constant du monde attireroit l'hommage,
Et semble reprocher à ma fidélité
D'avoir osé tenir contre tant de beauté.

SCENE III.

JASON, CRÉUSE, CLEONE.

JASON.

Que vostre zéle est long, et que d'impatience
Il donne à vostre amant, qui meurt en vostre absence!

CRÉUSE.

Je n'ay pas fait pourtant au Ciel beaucoup de vœux :
Ayant Jason à moy, j'ay tout ce que je veux.

JASON.

Et moy puis-je espérer l'effet d'une priére
Que ma flame tiendroit à faveur singuliére?
Au nom de nostre amour, sauvez deux jeunes fruits
Que d'un prémier hymen la couche m'a produits,
Employez-vous pour eux, faites auprès d'un pére
Qu'ils ne soient point compris en l'exil de leur mére.
C'est luy seul qui bannit ces petits malheureux,
Puisque dans les traitez il n'est point parlé d'eux.

CRÉUSE.

J'avois déja parlé de leur tendre innocence,

Et vous y serviray de toute ma puissance,
Pourveu qu'à vostre tour vous m'accordiez un point
Que jusques à tantost je ne vous diray point.

JASON.

Dites, et, quel qu'il soit, que ma reine en dispose.

CRÉUSE.

Si je puis sur mon pére obtenir quelque chose,
Vous le sçaurez après, je ne veux rien pour rien.

CLEONE.

Vous pourrez au Palais suivre cet entretien.
On ouvre chez Médée, ostez-vous de sa veuë :
Vos presences rendroient sa douleur plus émeuë,
Et vous seriez marris que cet esprit jaloux
Meslast son amertume à des plaisirs si doux.

SCENE IV.

MEDÉE.

Souverains protecteurs des loix de l'hyménée,
Dieux garands de la foy que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoins d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris vous traite son parjure,
Et m'aidez à venger cette commune injure :
S'il me peut aujourd'huy chasser impunément
Vous étes sans pouvoir ou sans ressentiment.
  Et vous, troupe sçavante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, Pestes, Larves, Furies,
Fiéres sœurs, si jamais nostre commerce étroit
Sur vous et vos sermens me donna quelque droit,

Sortez de vos cachots avec les mesmes flames
Et les mesmes tourmens dont vous gesnez les ames :
Laissez-les quelque temps reposer dans leurs fers,
Pour mieux agir pour moy faites trefve aux enfers;
Apportez-moy du fond des antres de Mégére
La mort de ma rivale et celle de son pére,
Et, si vous ne voulez mal servir mon courroux,
Quelque chose de pis pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de province en province,
Qu'il fasse laschement la cour à chaque prince;
Banny de tous costez, sans bien et sans appuy,
Accablé de frayeur, de misére, d'ennuy,
Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse,
Qu'il ait regret à moy pour son dernier supplice,
Et que mon souvenir jusques dans le tombeau
Attache à son esprit un eternel bourreau.
Jason me répudie! et qui l'auroit pû croire?
S'il a manque d'amour, manque-t'il de mémoire?
Me peut-il bien quitter après tant de bien faits?
M'ose-t'il bien quitter après tant de forfaits?
Sçachant ce que je puis, ayant veu ce que j'ose,
Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose?
Quoy! mon pére trahy, les élémens forcez,
D'un frere dans la mer les membres dispersez,
Luy font-ils présumer mon audace épuisée?
Luy font-ils présumer qu'à mon tour méprisée,
Ma rage contre luy n'ait par où s'assouvir,
Et que tout mon pouvoir se borne à le servir?
Tu t'abuses, Jason, je suis encor moy-mesme :
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extréme,
Je le feray par haine, et je veux pour le moins
Qu'un forfait nous sépare ainsi qu'il nous a joints,

Que mon sanglant divorce, en meurtres, en carnage,
S'égale aux prémiers jours de nostre mariage,
Et que nostre union, que rompt ton changement,
Trouve une fin pareille à son commencement.
Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du pére
N'est que le moindre effet qui suivra ma colére;
Des crimes si légers furent mes coups d'essay,
Il faut bien autrement montrer ce que je sçay.
Il faut faire un chef-d'œuvre, et qu'un dernier ouvrage
Surpasse de bien loin ce foible apprentissage.
   Mais pour exécuter tout ce que j'entreprens
Quels dieux me fourniront des secours assez grands?
Ce n'est plus vous, enfers, qu'icy je sollicite,
Vos feux sont impuissans pour ce que je médite.
Autheur de ma naissance, aussi-bien que du jour,
Qu'à regret tu dépars à ce fatal séjour,
Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
Donne-moy tes chevaux à conduire en ta place,
Accorde cette grace à mon desir bouillant :
Je veux choir sur Corinthe avec ton char bruslant;
Mais ne crains pas de cheute à l'univers funeste :
Corinthe consumé garantira le reste;
De mon juste couroux les implacables vœux
Dans ses odieux murs arréteront tes feux.
Créon en est le prince, et prend Jason pour gendre :
C'est assez mériter d'estre réduit en cendre,
D'y voir réduit tout l'isthme afin de l'en punir,
Et qu'il n'empesche plus les deux mers de s'unir.

SCENE V.

MEDÉE, NERINE.

MEDÉE.

Et bien, Nérine, à quand, à quand cet hyménée?
En ont-ils choisi l'heure? en sçais-tu la journée?
N'en as-tu rien appris? n'as-tu point veu Jason?
N'apprehende-t'il rien après sa trahison?
Croit-il qu'en cet affront je m'amuse à me plaindre?
S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre!
Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur
De mes ressentimens peut monter la fureur.

NERINE.

Modérez les bouillons de cette violence,
Et laissez déguiser vos douleurs au silence.
Quoy! Madame, est-ce ainsi qu'il faut dissimuler,
Et faut-il perdre ainsi des menaces en l'air?
Les plus ardens transports d'une haine connuë
Ne sont qu'autant d'éclairs avortez dans la nuë,
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir
Pour repousser vos coups, ou pour les prévenir.
Qui peut sans s'émouvoir supporter une offence
Peut mieux prendre à son point le temps de sa vengeance,
Et sa feinte douceur sous un appas mortel
Méne insensiblement sa victime à l'autel.

MEDÉE.

Tu veux que je me taise et que je dissimule!
Nérine, porte ailleurs ce conseil ridicule :
L'ame en est incapable en des moindres malheurs,

Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.
Jason m'a fait trahir mon païs et mon pére,
Et me laisse au milieu d'une terre étrangére
Sans support, sans amis, sans retraite, sans bien,
La fable de son peuple et la haine du mien;
Nérine, après cela tu veux que je me taise!
Ne doy-je point encor en témoigner de l'aise,
De ce royal hymen souhaiter l'heureux jour,
Et forcer tous mes soins à servir son amour?

NERINE.

Madame, pensez mieux à l'éclat que vous faites,
Quelque juste qu'il soit, regardez où vous étes,
Considérez qu'à peine un esprit plus remis
Vous tient en seureté parmy vos ennemis.

MEDÉE.

L'ame doit se roidir plus elle est menacée,
Et contre la fortune aller teste baissée,
La choquer hardiment, et, sans craindre la mort,
Se présenter de front à son plus rude effort.
Cette lasche ennemie a peur des grands courages,
Et sur ceux qu'elle abat redouble ses outrages.

NERINE.

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir?

MEDÉE.

Il trouve toûjours lieu de se faire valoir.

NERINE.

Forcez l'aveuglement dont vous étes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite.
Vostre païs vous hait, vostre époux est sans foy,
Dans un si grand revers, que vous reste-t'il?

MEDÉE.

Moy,

Moy, dy-je, et c'est assez.

NERINE.

Quoy? vous seule, Madame!

MEDÉE.

Ouy, tu vois en moy seule et le fer, et la flame,
Et la terre, et la mer, et l'enfer, et les cieux,
Et le sceptre des rois, et la foudre des dieux.

NERINE.

L'impétüeuse ardeur d'un courage sensible
A vos ressentimens figure tout possible,
Mais il faut craindre un roy fort de tant de sujets.

MEDÉE.

Mon pére, qui l'étoit, rompit-il mes projets?

NERINE.

Non, mais il fut surpris, et Créon se défie.
Fuyez, qu'à ses soupçons il ne vous sacrifie.

MEDÉE.

Las! je n'ay que trop fuy; cette infidélité
D'un juste châtiment punit ma lascheté.
Si je n'eusse point fuy pour la mort de Pélie,
Si j'eusse tenu bon dedans la Thessalie,
Il n'eust point veu Créüse, et cet objet nouveau
N'eust point de nostre hymen étouffé le flambeau.

NERINE.

Fuyez encor, de grace.

MEDÉE.

Ouy, je fuiray, Nérine,
Mais avant de Créon on verra la ruïne.
Je brave la fortune, et toute sa rigueur
En m'ostant un mary ne m'oste pas le cœur.

Sois seulement fidelle, et, sans te mettre en peine,
Laisse agir pleinement mon sçavoir et ma haine.

NERINE, *seule.*

Madame... Elle me quitte au lieu de m'écouter :
Ces violens transports la vont précipiter;
D'une trop juste ardeur l'inexorable envie
Luy fait abandonner le soucy de sa vie.
Taschons encor un coup d'en divertir le cours.
Appaiser sa fureur, c'est conserver ses jours.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

MEDÉE, NERINE.

NERINE.

BIEN qu'un péril certain suive vostre entreprise,
Asseurez vous sur moy, je vous suis toute acquise.
Employez mon service aux flames, au poison,
Je ne refuse rien, mais épargnez Jason.
Vostre aveugle vengeance une fois assouvie,
Le regret de sa mort vous coûteroit la vie,
Et les coups violens d'un rigoureux ennuy...

MEDÉE.

Cesse de m'en parler, et ne crains rien pour luy.
Ma fureur jusque-là n'oseroit me séduire,
Jason m'a trop coûté pour le vouloir détruire,
Mon courroux luy fait grace, et ma prémiére ardeur
Soûtient son intérest au milieu de mon cœur.
Je croy qu'il m'aime encor et qu'il nourrit en l'ame
Quelques restes secrets d'une si belle flame,
Qu'il ne fait qu'obéïr aux volontez d'un roy,

Qui l'arrache à Médée en dépit de sa foy.
Qu'il vive, et, s'il se peut, que l'ingrat me demeure;
Sinon, ce m'est assez que sa Créüse meure.
Qu'il vive cependant, et joüisse du jour
Que luy conserve encor mon immüable amour.
Créon seul et sa fille ont fait la perfidie,
Eux seuls termineront toute la tragédie,
Leur perte achevera cette fatale paix.

NERINE.

Contenez-vous, Madame : il sort de son palais.

SCENE II.

CREON, MEDÉE, NERINE, *Soldats*.

CREON.

Quoy! je te vois encor! Avec quelle impudence
Peux-tu sans t'effrayer soûtenir ma présence?
Ignores-tu l'arrest de ton bannissement?
Fais-tu si peu de cas de mon commandement?
Voyez comme elle s'enfle et d'orgueil et d'audace :
Ses yeux ne sont que feu, ses regards que menace.
Gardes, empeschez-la de s'approcher de moy.
Va, purge mes Etats d'un tel monstre que toy,
Delivre mes sujets et moy mesme de crainte.

MEDÉE.

Dequoy m'accuse-t'on? quel crime, quelle plainte
Pour mon bannissement vous donne tant d'ardeur?

CREON.

Ah! l'innocence mesme, et la mesme candeur!
Médée est un miroir de vertu signalée,

Quelle inhumanité de l'avoir exilée!
Barbare, as-tu si-tost oublié tant d'horreurs?
Repasse tes forfaits, repasse tes erreurs,
Et de tant de païs nomme quelque contrée
Dont tes méchancetez te permettent l'entrée.
Toute la Thessalie en armes te poursuit,
Ton pére te déteste, et l'univers te fuit :
Me doy je en ta faveur charger de tant de haines,
Et sur mon peuple et moy faire tomber tes peines?
Va pratiquer ailleurs tes noires actions :
J'ay racheté la paix à ces conditions.

MEDÉE.

Lasche paix, qu'entre vous, sans m'avoir écoutée,
Pour m'arracher mon bien, vous avez complotée,
Paix, dont le deshonneur vous demeure eternel.
Quiconque sans l'oüir condamne un criminel,
Son crime eust-il cent fois merité le supplice,
D'un juste châtiment il fait une injustice.

CREON.

Au regard de Pélie, il fut bien mieux traité,
Avant que l'égorger tu l'avois écouté?

MEDÉE.

Ecouta-t'il Jason quand sa haine couverte
L'envoya sur nos bords se livrer à sa perte;
Car comment voulez-vous que je nomme un dessein
Au dessus de sa force et du pouvoir humain?
Apprenez quelle étoit cette illustre conqueste,
Et de combien de morts j'ay garanty sa teste.
Il falloit mettre au joug deux taureaux furieux :
Des tourbillons de feu s'élançoient de leurs yeux,
Et leur maistre, Vulcain, poussoit par leur haleine
Un long embrasement dessus toute la plaine.

Eux domptez, on entroit en de nouveaux hazards :
Il falloit labourer les tristes champs de Mars,
Et des dents d'un serpent ensemencer leur terre,
Dont la stérilité, fertile pour la guerre,
Produisoit à l'instant des escadrons armez
Contre la mesme main qui les avoit semez.
Mais, quoy qu'eust fait contre eux une valeur parfaite,
La Toison n'étoit pas au bout de leur défaite :
Un dragon enyvré des plus mortels poisons
Qu'enfantent les péchez de toutes les saisons,
Vomissant mille traits de sa gorge enflamée,
La gardoit beaucoup mieux que toute cette armée.
Jamais étoile, lune, aurore, ny soleil
Ne virent abaisser sa paupiére au sommeil.
Je l'ay seule assoupy, seule j'ay par mes charmes
Mis au joug les taureaux et défait les gensdarmes.
Si lors à mon devoir mon desir limité
Eust conservé ma gloire et ma fidélité,
Si j'eusse eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenoit Jason et tous vos Argonautes?
Sans moy ce vaillant chef que vous m'avez ravy
Fust péry le prémier, et tous l'auroient suivy.
Je ne me repens point d'avoir par mon adresse
Sauvé le sang des dieux et la fleur de la Gréce;
Zéthez, et Calaïs, et Pollux, et Castor,
Et le charmant Orphée, et le sage Nestor,
Tous vos héros enfin tiennent de moy la vie :
Je vous les verray tous posséder sans envie,
Je vous les ay sauvez, je vous les céde tous;
Je n'en veux qu'un pour moy, n'en soyez point jaloux.
Pour de si bons effets laissez-moy l'infidelle :
Il est mon crime seul, si je suis criminelle,

Aimer cet inconstant, c'est tout ce que j'ay fait :
Si vous me punissez, rendez-moy mon forfait.
Est-ce user comme il faut d'un pouvoir légitime
Que me faire coupable et joüir de mon crime?

CREON.

Va te plaindre à Colchos.

MEDÉE.

Le retour m'y plaira,
Que Jason m'y remette ainsi qu'il m'en tira,
Je suis preste à partir sous la mesme conduite
Qui de ces lieux aimez précipita ma fuite.
O d'un injuste affront les coups les plus crüels!
Vous faites différence entre deux criminels!
Vous voulez qu'on l'honore, et que, de deux complices,
L'un ait vostre couronne et l'autre des supplices.

CREON.

Cesse de plus mesler ton intérest au sien,
Ton Jason, pris à part, est trop homme de bien :
Le séparant de toy, sa défence est facile.
Jamais il n'a trahy son pére ny sa ville,
Jamais sang innocent n'a fait rougir ses mains,
Jamais il n'a prété son bras à tes desseins.
Son crime, s'il en a, c'est de t'avoir pour femme;
Laisse-le s'affranchir d'une honteuse flame,
Ren-luy son innocence en t'éloignant de nous,
Porte en d'autres climats ton insolent courroux,
Tes herbes, tes poisons, ton cœur impitoyable,
Et tout ce qui jamais a fait Jason coupable.

MEDÉE.

Peignez mes actions plus noires que la nuit,
Je n'en ay que la honte, il en a tout le fruit.

Ce fut en sa faveur que ma sçavante audace
Immola son tyran par les mains de sa race,
Joignez-y mon païs et mon frere, il suffit
Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à son profit.
Mais vous le sçaviez tous quand vous m'avez receuë,
Vostre simplicité n'a point été deceuë.
En ignoriez-vous un quand vous m'avez promis
Un rempart asseuré contre mes ennemis?
Ma main, saignante encor du meurtre de Pélie,
Soûlevoit contre moy toute la Thessalie,
Quand vostre cœur, sensible à la compassion,
Malgré tous mes forfaits, prit ma protection.
Si l'on me peut depuis imputer quelque crime,
C'est trop peu que l'exil, ma mort est légitime;
Sinon, à quel propos me traitez-vous ainsi?
Je suis coupable ailleurs, mais innocente icy.

CREON.

Je ne veux plus icy d'une telle innocence,
Ny souffrir en ma cour ta fatale présence.
Va...

MEDÉE.

Dieux justes vengeurs!

CREON.

Va, dy-je, en d'autres lieux
Par tes cris importuns solliciter les dieux.
Laisse-nous tes enfans : je serois trop sévère
Si je les punissois des crimes de leur mére,
Et, bien que je le pûsse avec juste raison,
Ma fille les demande en faveur de Jason.

MEDÉE.

Barbare humanité qui m'arrache à moy-mesme,
Et feint de la douceur pour m'oster ce que j'aime!

Si Jason et Créüse ainsi l'ont ordonné,
Qu'ils me rendent le sang que je leur ay donné.

CREON.

Ne me replique plus, suy la loy qui t'est faite,
Prépare ton départ et pense à ta retraite.
Pour en deliberer et choisir le quartier,
De grace ma bonté te donne un jour entier.

MEDÉE.

Quelle grace!

CREON.

Soldats, remettez-la chez elle;
Sa contestation deviendroit éternelle.
(*Médée rentre, et Créon continuë :*)
Quel indomptable esprit! quel arrogant maintien
Accompagnoit l'orgueil d'un si long entretien!
A-t'elle rien fléchy de son humeur altiére?
A-t'elle pû descendre à la moindre priére,
Et le sacré respect de ma condition
En a-t'il arraché quelque soûmission?

SCENE III.

CREON, JASON, CRÉUSE, CLEONE, *Soldats.*

CREON.

Te voila sans rivale et mon païs sans guerres,
Ma fille; c'est demain qu'elle sort de nos terres :
Nous n'avons desormais que craindre de sa part.
Acaste est satisfait d'un si proche départ,
Et, si tu peux calmer le courage d'Ægée,
Qui voit par nostre choix son ardeur négligée,

Fais état que demain nous asseure à jamais
Et dedans et dehors une profonde paix.

CRÉUSE.

Je ne croy pas, Seigneur, que ce vieux roy d'Athénes,
Voyant aux mains d'autruy le fruit de tant de peines,
Mesle tant de foiblesse à son ressentiment
Que son prémier couroux se dissipe aisément.
J'espére toutefois qu'avec un peu d'adresse
Je pourray le résoudre à perdre une maîtresse
Dont l'âge un peu sortable et l'inclination
Répondoient assez mal à son affection.

JASON.

Il doit vous témoigner par son obéïssance
Combien sur son esprit vous avez de puissance,
Et, s'il s'obstine à suivre un injuste couroux,
Nous sçavons, ma princesse, en rabatre les coups,
Et nos préparatifs contre la Thessalie
Ont trop dequoy punir sa flame et sa folie.

CREON.

Nous n'en viendrons pas là, regarde seulement
A le payer d'estime et de remercîment.
Je voudrois pour tout autre un peu de raillerie :
Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie.
Mais le trosne soûtient la majesté des rois
Au dessus du mépris comme au dessus des loix.
On doit toûjours respect au sceptre, à la couronne;
Remets tout, si tu veux, aux ordres que je donne,
Je sçauray l'appaiser avec facilité,
Si tu ne te défens qu'avec civilité.

SCENE IV.

JASON, CRÉUSE, CLEONE.

JASON.

Que ne vous doy-je point pour cette préférence
Où mes desirs n'osoient porter mon espérance?
C'est bien me témoigner un amour infiny
De mépriser un roy pour un pauvre banny.
A toutes ses grandeurs préférer ma misére!
Tourner en ma faveur les volontez d'un pére!
Garantir mes enfans d'un exil rigoureux!

CRÉUSE.

Qu'a pû faire de moindre un courage amoureux?
La fortune a montré dedans vostre naissance
Un trait de son envie ou de son impuissance;
Elle devoit un sceptre au sang dont vous naissez,
Et sans luy vos vertus le méritoient assez.
L'amour, qui n'a pû voir une telle injustice,
Supplée à son defaut, ou punit sa malice,
Et vous donne au plus fort de vos adversitez
Le sceptre que j'attens et que vous méritez.
La gloire m'en demeure, et les races futures,
Contant nostre hyménée entre vos avantures,
Vanteront à jamais mon amour généreux,
Qui d'un si grand héros rompt le sort malheureux.
Après tout, cependant, riez de ma foiblesse.
Preste de posséder le phénix de la Gréce,
La fleur de nos guerriers, le sang de tant de dieux,
La robe de Médée a donné dans mes yeux;

Mon caprice, à son lustre attachant mon envie,
Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie :
C'est ce qu'ont prétendu mes desseins relevez
Pour le prix des enfans que je vous ay sauvez.

JASON.

Que ce prix est léger pour un si bon office!
Il y faut toutefois employer l'artifice :
Ma jalouse en fureur n'est pas femme à souffrir
Que ma main l'en dépouille afin de vous l'offrir :
Des trésors dont son pére épuise la Scythie
C'est tout ce qu'elle a pris quand elle en est sortie.

CRÉUSE.

Qu'elle a fait un beau choix! Jamais éclat pareil
Ne sema dans la nuit les clartez du soleil.
Les perles avec l'or confusement meslées,
Mille pierres de prix sur ses bords étalées,
D'un mélange divin éblouïssent les yeux;
Jamais rien d'approchant ne se fit en ces lieux.
Pour moy, tout aussi-tost que je l'en vis parée,
Je ne fis plus d'état de la Toison dorée,
Et, dûssiez-vous vous-mesme en estre un peu jaloux,
J'en eus presques envie aussi-tost que de vous.
Pour appaiser Médée et réparer sa perte,
L'épargne de mon pére entiérement ouverte
Luy met à l'abandon tous les trésors du roy,
Pourveu que cette robe et Jason soient à moy.

JASON.

N'en doutez point, ma reine, elle vous est acquise,
Je vay chercher Nérine, et par son entremise
Obtenir de Médée avec dextérité
Ce que refuseroit son courage irrité.
Pour elle, vous sçavez que j'en fuy les approches,

J'aurois peine à souffrir l'orgueil de ses reproches,
Et je me connoy mal, ou dans nostre entretien
Son couroux, s'allumant, allumeroit le mien.
Je n'ay point un esprit complaisant à sa rage
Jusques à supporter sans replique un outrage,
Et ce seroient pour moy d'éternels déplaisirs
De reculer par là l'effet de vos désirs.
Mais, sans plus de discours, d'une maison voisine
Je vay prendre le temps que sortira Nérine;
Souffrez, pour avancer vostre contentement,
Que malgré mon amour je vous quitte un moment.

CLEONE.

Madame, j'aperçoy venir le roy d'Athénes.

CRÉUSE.

Allez donc; vostre veuë augmentera ses peines.

CLEONE.

Souvenez-vous de l'air dont il le faut traiter.

CRÉUSE.

Ma bouche accortement sçaura s'en acquiter.

SCENE V.

ÆGÉE, CRÉUSE, CLEONE.

ÆGÉE.

Sur un bruit qui m'étonne, et que je ne puis croire,
Madame, mon amour, jaloux de vostre gloire,
Vient sçavoir s'il est vray que vous soyez d'accord,
Par un honteux hymen, de l'arrest de ma mort.
Vostre peuple en frémit, vostre Cour en murmure,

Et tout Corinthe enfin s'impute à grande injure
Qu'un fugitif, un traistre, un meurtrier de rois
Luy donne à l'avenir des princes et des loix.
Il ne peut endurer que l'horreur de la Gréce
Pour prix de ses forfaits épouse sa princesse,
Et qu'il faille ajuster à vos titres d'honneur :
Femme d'un assassin et d'un empoisonneur.

CRÉUSE.

Laissez agir, grand roy, la raison sur vostre ame,
Et ne le chargez point des crimes de sa femme.
J'épouse un malheureux, et mon pére y consent,
Mais prince, mais vaillant, et sur tout innocent.
Non-pas que je ne faille en cette préférence :
De vostre rang au sien je sçay la différence;
Mais, si vous connoissez l'amour et ses ardeurs,
Jamais pour son objet il ne prend les grandeurs;
Avoüez que son feu n'en veut qu'à la personne,
Et qu'en moy vous n'aimiez rien moins que ma couronne.
Souvent je ne sçay quoy qu'on ne peut exprimer
Nous surprend, nous emporte, et nous force d'aimer,
Et souvent sans raison les objets de nos flames
Frapent nos yeux ensemble et saisissent nos ames.
Ainsi nous avons veu le souverain des dieux,
Au mépris de Junon, aimer en ces bas lieux,
Vénus quitter son Mars et négliger sa prise
Tantost pour Adonis et tantost pour Anchise,
Et c'est peut-estre encore avec moins de raison
Que, bien que vous m'aimiez, je me donne à Jason.
D'abord dans mon esprit vous eustes ce partage :
Je vous estimay plus, et l'aimay davantage.

ÆGÉE.

Gardez ces complimens pour de moins enflamez,

Et ne m'estimez point qu'autant que vous m'aimez.
Que me sert cet aveu d'une erreur volontaire?
Si vous croyez faillir, qui vous force à le faire?
N'accusez point l'amour ny son aveuglement :
Quand on connoît sa faute on manque doublement.

CRÉUSE.

Puis donc que vous trouvez la mienne inexcusable,
Je ne veux plus, Seigneur, me confesser coupable.
L'amour de mon païs et le bien de l'Etat
Me défendoient l'hymen d'un si grand potentat.
Il m'eust fallu soudain vous suivre en vos provinces,
Et priver mes sujets de l'aspect de leurs princes;
Vostre sceptre pour moy n'est qu'un pompeux exil :
Que me sert son éclat, et que me donne-t'il?
M'éleve-t'il d'un rang plus haut que souveraine,
Et sans le posséder ne me voy-je pas reine?
Graces aux immortels, dans ma condition
J'ay dequoy m'assouvir de cette ambition,
Je ne veux point changer mon sceptre contre un autre :
Je perdrois ma couronne en acceptant la vostre.
Corinthe est bon sujet, mais il veut voir son roy,
Et d'un prince éloigné rejetteroit la loy.
Joignez à ces raisons qu'un pére un peu sur l'âge,
Dont ma seule présence adoucit le veufvage,
Ne sçauroit se résoudre à séparer de luy
De ses debiles ans l'esperance et l'appuy,
Et vous reconnoistrez que je ne vous preféré
Que le bien de l'Etat, mon païs et mon pére.
Voila ce qui m'oblige au choix d'un autre époux;
Mais, comme ces raisons font peu d'effet sur vous,
Afin de redonner le repos à vostre ame,
Souffrez que je vous quitte.

ÆGÉE, *seul.*

Allez, allez, Madame,
Etaler vos appas et vanter vos mépris
A l'infame sorcier qui charme vos esprits.
De cette indignité faites un mauvais conte,
Riez de mon ardeur, riez de vostre honte,
Favorisez celuy de tous vos courtisans
Qui raillera le mieux le déclin de mes ans.
Vous joüirez fort peu d'une telle insolence :
Mon amour outragé court à la violence,
Mes vaisseaux à la rade, assez proches du port,
N'ont que trop de soldats à faire un coup d'effort.
La jeunesse me manque et non pas le courage :
Les rois ne perdent point les forces avec l'âge,
Et l'on verra peut-estre avant ce jour finy
Ma passion vengée et vostre orgueil puny.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NERINE.

MALHEUREUX instrument du malheur qui nous presse,
Que j'ay pitié de toy, déplorable princesse!
Avant que le soleil ait fait encor un tour,
Ta perte inévitable achéve ton amour.
Ton destin te trahit, et ta beauté fatale
Sous l'appas d'un hymen t'expose à ta rivale.
Ton sceptre est impuissant à vaincre son effort,
Et le jour de sa fuite est celuy de ta mort.
Sa vengeance à la main, elle n'a qu'à résoudre :
Un mot du haut des cieux fait descendre le foudre,
Les mers, pour noyer tout, n'attendent que sa loy,
La terre offre à s'ouvrir sous le palais du roy,
L'air tient les vents tous prests à suivre sa colére,
Tant la nature esclave a peur de luy deplaire,
Et, si ce n'est assez de tous les élémens,
Les enfers vont sortir à ses commandemens.
Moy, bien que mon devoir m'attache à son service,
Je luy préte à regret un silence complice;

D'un loüable desir mon cœur sollicité
Luy feroit avec joye une infidélité ;
Mais, loin de s'arréter, sa rage découverte
A celle de Créüse ajousteroit ma perte,
Et mon funeste avis ne serviroit de rien
Qu'à confondre mon sang dans les bouillons du sien.
D'un mouvement contraire à celuy de mon ame
La crainte de la mort m'oste celle du blâme,
Et ma timidité s'efforce d'avancer
Ce que hors du péril je voudrois traverser.

SCENE II.

JASON, NERINE.

JASON.

Nérine, et bien ! que dit, que fait nostre exilée?
Dans ton cher entretien s'est-elle consolée?
Veut-elle bien céder à la nécessité?

NERINE.

Je trouve en son chagrin moins d'animosité.
De moment en moment son ame plus humaine
Abaisse sa colére et rabat de sa haine ;
Déja son déplaisir ne nous veut plus de mal.

JASON.

Fay-luy prendre pour tous un sentiment égal.
Toy qui de mon amour connoissois la tendresse,
Tu peux connoistre aussi quelle douleur me presse ;
Je me sens déchirer le cœur à son départ,
Créüse en ses malheurs prend mesme quelque part :
Ses pleurs en ont coulé. Créon mesme soûpire,

Luy préfére à regret le bien de son empire;
Et, si dans son adieu son cœur moins irrité
En vouloit mériter la libéralité,
Si jusque-là Médée appaisoit ses menaces
Qu'elle eust soin de partir avec ses bonnes graces,
Je sçay (comme il est bon) que ses tresors ouverts
Luy seroient sans réserve entiérement offerts,
Et, malgré les malheurs où le sort l'a réduite,
Soulageroient sa peine et soûtiendroient sa fuite.

NERINE.

Puis qu'il faut se résoudre à ce bannissement,
Il faut en adoucir le mécontentement.
Cet offre y peut servir, et par elle j'espére
Avec un peu d'adresse appaiser sa colére.
Mais d'ailleurs toutefois n'attendez rien de moy,
S'il faut prendre congé de Créüse et du roy :
L'objet de vostre amour et de sa jalousie
De toutes ses fureurs l'auroit trop ressaisie.

JASON.

Pour montrer sans les voir son courage appaisé,
Je te diray, Nérine, un moyen fort aisé,
Et de si longue main je connoy ta prudence
Que je t'en fais sans peine entiére confidence.
Créon bannit Médée, et ses ordres précis
Dans son bannissement enveloppoient ses fils;
La pitié de Créüse a tant fait vers son pére
Qu'ils n'auront point de part au malheur de leur mére.
Elle luy doit par eux quelque remercîment;
Qu'un présent de sa part suive leur compliment :
Sa robe, dont l'éclat sied mal à sa fortune,
Et n'est à son exil qu'une charge importune,
Luy gagneroit le cœur d'un prince liberal

Et de tous ses tresors l'abandon général.
D'une vaine parure inutile à sa peine
Elle peut acquérir dequoy faire la reine :
Créüse, ou je me trompe, en a quelque desir,
Et je ne pense pas qu'elle pust mieux choisir.
Mais la voicy qui sort, souffre que je l'évite.
Ma rencontre la trouble et mon aspect l'irrite.

SCENE III.

MEDÉE, JASON, NERINE.

MEDÉE.

Ne fuyez pas, Jason, de ces funestes lieux,
C'est à moy d'en partir, recevez mes adieux.
Accoûtumée à fuir, l'exil m'est peu de chose,
Sa rigueur n'a pour moy de nouveau que sa cause :
C'est pour vous que j'ay fuy, c'est vous qui me chassez.
Où me renvoyez-vous, si vous me bannissez?
Iray-je sur le Phase, où j'ay trahy mon pére,
Appaiser de mon sang les manes de mon frére?
Iray-je en Thessalie, où le meurtre d'un roy
Pour victime aujourd'huy ne demande que moy?
Il n'est point de climat dont mon amour fatale
N'ait acquis à mon nom la haine générale,
Et ce qu'ont fait pour vous mon sçavoir et ma main
M'a fait un ennemy de tout le genre humain.
Ressouvien-t'en, ingrat, remets-toy dans la plaine
Que ces taureaux affreux brusloient de leur haleine,
Revoy ce champ guerrier dont les sacrez sillons
Elevoient contre toy de soudains bataillons,

Ce dragon qui jamais n'eut les paupiéres closes;
Et lors préfére-moy Créüse, si tu l'oses.
Qu'ay-je épargné depuis qui fust en mon pouvoir?
Ay-je auprés de l'amour écouté mon devoir?
Pour jetter un obstacle à l'ardente poursuite
Dont mon pére en fureur touchoit déja ta fuite,
Semay-je avec regret mon frére par morceaux?
A ce funeste objet épandu sur les eaux,
Mon pére, trop sensible aux droits de la nature,
Quitta tous autres soins que de sa sépulture,
Et, par ce nouveau crime émouvant sa pitié,
J'arrétay les effets de son inimitié.
Prodigue de mon sang, honte de ma famille,
Aussi crüelle sœur que déloyale fille :
Ces tîtres glorieux plaisoient à mes amours,
Je les pris sans horreur pour conserver tes jours.
Alors certes, alors mon mérite étoit rare,
Tu n'étois point honteux d'une femme barbare.
Quand à ton pére usé je rendis la vigueur,
J'avois encor tes vœux, j'étois encor ton cœur;
Mais cette affection, mourant avec Pélie,
Dans le mesme tombeau se vit ensévelie;
L'ingratitude en l'ame et l'impudence au front,
Une Scythe en ton lit te fut lors un affront;
Et moy que tes desirs avoient tant souhaitée,
Le dragon assoupy, la toison emportée,
Ton tyran massacré, ton pére rajeuny,
Je devins un objet digne d'estre banny.
Tes desseins achevez, j'ay mérité ta haine,
Il t'a fallu sortir d'une honteuse chaisne,
Et prendre une moitié qui n'a rien plus que moy
Que le bandeau royal que j'ay quitté pour toy.

JASON.

Ah! que n'as-tu des yeux à lire dans mon ame,
Et voir les purs motifs de ma nouvelle flame?
Les tendres sentimens d'un amour paternel
Pour sauver mes enfans me rendent criminel,
Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce
Où le soin que j'ay d'eux me réduit et me force.
Toy-mesme, furieuse, ay-je peu fait pour toy,
D'arracher ton trépas aux vengeances d'un roy?
Sans moy ton insolence alloit estre punie,
A ma seule priére on ne t'a que bannie :
C'est rendre la pareille à tes grands coups d'effort :
Tu m'as sauvé la vie, et j'empesche ta mort.

MEDÉE.

On ne m'a que bannie! ô bonté souveraine!
C'est donc une faveur et non pas une peine!
Je reçois une grace au lieu d'un châtiment!
Et mon exil encor doit un remercîment!
Ainsi l'avare soif du brigand assouvie,
Il s'impute à pitié de nous laisser la vie :
Quand il n'égorge point, il croit nous pardonner,
Et ce qu'il n'oste pas il pense le donner!

JASON.

Tes discours, dont Créon de plus en plus s'offense,
Le forceroient enfin à quelque violence;
Eloigne-toy d'icy tandis qu'il t'est permis :
Les rois ne sont jamais de foibles ennemis.

MEDÉE.

A travers tes conseils je vois assez ta ruse,
Ce n'est là m'en donner qu'en faveur de Créüse :
Ton amour, déguisé d'un soin officieux,
D'un objet importun veut délivrer ses yeux.

JASON.

N'appelle point amour un change inévitable
Où Créüse fait moins que le sort qui m'accable.

MEDÉE.

Peux-tu bien sans rougir desavoüer tes feux?

JASON.

Et bien! soit, ses attraits captivent tous mes vœux.
Toy, qu'un amour furtif souilla de tant de crimes,
M'oses-tu reprocher des ardeurs légitimes?

MEDÉE.

Ouy, je te les reproche, et de plus...

JASON.

Quels forfaits?

MEDÉE.

La trahison, le meurtre, et tous ceux que j'ay faits.

JASON.

Il manque encor ce point à mon sort déplorable,
Que de tes crüautez on me fasse coupable.

MEDÉE.

Tu présumes en vain de t'en mettre à couvert :
Celuy-là fait le crime à qui le crime sert.
Que chacun, indigné contre ceux de ta femme,
La traite en ses discours de méchante et d'infame,
Toy seul, dont ses forfaits ont fait tout le bonheur,
Tien-la pour innocente, et défen son honneur.

JASON.

J'ay honte de ma vie, et je hay son usage,
Depuis que je la dois aux effets de ta rage.

MEDÉE.

La honte généreuse, et la haute vertu!
Puisque tu la hais tant, pourquoy la gardes-tu?

JASON.

Au bien de nos enfans, dont l'âge foible et tendre
Contre tant de malheurs ne sçauroit se défendre.
Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.

MEDÉE.

Mon ame à leur sujet redouble son couroux.
Faut-il ce deshonneur pour comble à mes miséres,
Qu'à mes enfans Créüse enfin donne des fréres?
Tu vas mesler, impie, et mettre en rang pareil
Des neveux de Sysiphe avec ceux du Soleil!

JASON.

Leur grandeur soûtiendra la fortune des autres,
Créüse et ses enfans conserveront les nostres.

MEDÉE.

Je l'empescheray bien, ce mélange odieux,
Qui deshonnore ensemble et ma race et les dieux.

JASON.

Lassez de tant de maux, cédons à la fortune.

MEDÉE.

Ce corps n'enferme pas une ame si commune:
Je n'ay jamais souffert qu'elle me fist la loy,
Et toûjours ma fortune a dépendu de moy.

JASON.

La peur que j'ay d'un sceptre...

MEDÉE.

Ah! cœur remply de feinte!
Tu masques tes desirs d'un faux tître de crainte:
Un sceptre est l'objet seul qui fait ton nouveau choix.

JASON.

Veux-tu que je m'expose aux haines de deux rois,
Et que mon imprudence attire sur nos testes
D'un et d'autre costé de nouvelles tempestes?

MEDÉE.

Fuy-les, fuy-les tous deux, fuy Médée à ton tour,
Et garde au moins ta foy si tu n'as plus d'amour.

JASON.

Il est aisé de fuir, mais il n'est pas facile
Contre deux rois aigris de trouver un azile.
Qui leur résistera s'ils viennent à s'unir?

MEDÉE.

Qui me résistera si je te veux punir,
Déloyal? auprès d'eux crains-tu si peu Médée?
Que toute leur puissance en armes débordée
Dispute contre moy ton cœur, qu'ils m'ont surpris,
Et ne sois du combat que le juge et le prix;
Joins-leur, si tu le veux, mon pére et la Scythie :
En moy seule ils n'auront que trop forte partie.
Bornes-tu mon pouvoir à celuy des humains?
Contr'eux, quand il me plaist, j'arme leurs propres mains,
Tu le sçais, tu l'as veu, quand ces fils de la Terre
Par leurs coups mutüels terminérent leur guerre.
Misérable! je puis adoucir des taureaux,
La flame m'obéït et je commande aux eaux,
L'enfer tremble, et les cieux, si-tost que je les nomme,
Et je ne puis toucher les volontez d'un homme!
Je t'aime encor, Jason, malgré ta lascheté,
Je ne m'offense plus de ta legéreté,
Je sens à tes regards décroistre ma colére,
De moment en moment ma fureur se modére,
Et je cours sans regret à mon bannissement
Puisque j'en voy sortir ton établissement.
Je n'ay plus qu'une grace à demander en suite.
Souffre que mes enfans accompagnent ma fuite,
Que je t'admire encor en chacun de leurs traits,

Que je t'aime et te baise en ces petits portraits,
Et que leur cher objet, entretenant ma flame,
Te présente à mes yeux aussi-bien qu'à mon ame.

JASON.

Ah! repren ta colére, elle a moins de rigueur.
M'enlever mes enfans, c'est m'arracher le cœur,
Et Juppiter, tout prest à m'écraser du foudre,
Mon trépas à la main, ne pourroit m'y résoudre.
C'est pour eux que je change, et la Parque sans eux
Seule de nostre hymen pourroit rompre les nœuds.

MEDÉE.

Cet amour paternel, qui te fournit d'excuses,
Me fait souffrir aussi que tu me les refuses,
Je ne t'en presse plus, et, preste à me bannir,
Je ne veux plus de toy qu'un leger souvenir.

JASON.

Ton amour vertüeux fait ma plus grande gloire,
Ce seroit me trahir qu'en perdre la mémoire,
Et le mien envers toy, qui demeure éternel,
T'en laisse en cet adieu le serment solennel.
Puissent briser mon chef les traits les plus sévéres
Que lancent des grands dieux les plus aspres coléres,
Qu'ils s'unissent ensemble afin de me punir,
Si je ne perds la vie avant ton souvenir.

SCENE IV.

MEDÉE, NERINE.

MEDÉE.

J'y donneray bon ordre, il est en ta puissance
D'oublier mon amour, mais non pas ma vengeance:

Je la sçauray graver en tes esprits glacez
Par des coups trop profonds pour en estre effacez.
Il aime ses enfans, ce courage inflexible :
Son foible est découvert, par eux il est sensible,
Par eux mon bras, armé d'une juste rigueur,
Va trouver des chemins à luy percer le cœur.

NERINE.

Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles,
N'avancez point par là vos propres funérailles ;
Contre un sang innocent pourquoy vous irriter,
Si Créüse en vos laqs se vient précipiter?
Elle-mesme s'y jette, et Jason vous la livre.

MEDÉE.

Tu flattes mes desirs.

NERINE.

Que je cesse de vivre
Si ce que je vous dy n'est pure verité.

MEDÉE.

Ah! ne me tien donc plus l'ame en perplexité.

NERINE.

Madame, il faut garder que quelqu'un ne nous voye,
Et du palais du roy découvre nostre joye :
Un dessein éventé succéde rarement.

MEDÉE.

Rentrons donc, et mettons nos secrets seurement.





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

MEDÉE, NERINE.

MEDÉE, *seule dans sa grotte magique.*

C'EST trop peu de Jason, que ton œil me desrobe,
C'est trop peu de mon lit, tu veux encor ma robe,
Rivale insatiable, et c'est encor trop peu
Si la force à la main tu l'as sans mon aveu :
Il faut que par moy-mesme elle te soit offerte,
Que, perdant mes enfans, j'achéte encor leur perte;
Il en faut un hommage à tes divins attraits,
Et des remercîmens au vol que tu me fais.
Tu l'auras, mon refus seroit un nouveau crime;
Mais je t'en veux parer pour estre ma victime,
Et, sous un faux semblant de liberalité,
Saouler et ma vengeance et ton avidité.
Le charme est achevé, tu peux entrer, Nérine.
(*Nerine sort, et Medée continuë.*)
Mes maux dans ces poisons trouvent leur médecine.
Voy combien de serpens à mon commandement

D'Afrique jusqu'icy n'ont tardé qu'un moment,
Et, contraints d'obeïr à mes clameurs funestes,
Ont sur ce don fatal vomy toutes leurs pestes.
L'amour à tous mes sens ne fut jamais si doux
Que ce triste appareil à mon esprit jaloux.
Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune :
Moy-mesme en les cueillant je fis paslir la lune,
Quand, les cheveux flottants, le bras et le pied nu,
J'en dépouillay jadis un climat inconnu.
Voy mille autre venins; cette liqueur épaisse
Mesle du sang de l'Hydre avec celuy de Nesse,
Python eut cette langue, et ce plumage noir
Est celuy qu'une harpye en fuyant laissa choir.
Par ce tison Althée assouvit sa colére,
Trop pitoyable sœur et trop crüelle mére.
Ce feu tomba du ciel avecque Phaéton,
Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéton,
Et celuy-cy jadis remplit en nos contrées
Des taureaux de Vulcain les gorges ensoufrées.
Enfin tu ne vois là poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrist mille tombeaux,
Ce présent déceptif a beu toute leur force,
Et bien mieux que mon bras vengera mon divorce,
Mes tyrans par leur perte apprendront que jamais...
Mais d'où vient ce grand bruit que j'entens au palais?

NERINE.

Du bonheur de Jason et du malheur d'Ægée.
Madame, peu s'en faut qu'il ne vous ait vengée.
Ce généreux vieillard, ne pouvant supporter
Qu'on luy vole à ses yeux ce qu'il croit mériter,
Et que sur sa couronne et sa persévérance
L'exil de vostre époux ait eu la préférence,

A tasché par la force à repousser l'affront
Que ce nouvel hymen luy porte sur le front.
Comme cette beauté pour luy toute de glace
Sur les bords de la mer contemploit la bonace,
Il la voit mal suivie et prend un si beau temps
A rendre ses desirs et les vostres contens.
De ses meilleurs soldats une troupe choisie
Enferme la princesse et sert sa jalousie;
L'effroy qui la surprend la jette en pasmoison,
Et tout ce qu'elle peut c'est de nommer Jason.
Ses gardes à l'abord font quelque résistance,
Et le peuple leur préte une foible assistance;
Mais l'obstacle leger de ces débiles cœurs
Laissoit honteusement Créüse à leurs vainqueurs,
Déja presque en leur bord elle étoit enlevée...

MEDÉE.

Je devine la fin, mon traistre l'a sauvée.

NERINE.

Ouy, Madame, et de plus Ægée est prisonnier :
Vostre époux à son myrthe ajouste ce laurier.
Mais apprenez comment.

MEDÉE.

N'en dy pas davantage,
Je ne veux point sçavoir ce qu'a fait son courage;
Il suffit que son bras a travaillé pour nous,
Et rend une victime à mon juste couroux.
Nérine, mes douleurs auroient peu d'allégeance
Si cet enlévement l'ostoit à ma vengeance.
Pour quitter son païs en est-on malheureux?
Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux :
Elle auroit trop d'honneur de n'avoir que ma peine,
Et de verser des pleurs pour estre deux fois reine.

Tant d'invisibles feux enfermez dans ce don,
Que d'un tître plus vray j'appelle ma rançon,
Produiront des effets bien plus doux à ma haine.

NERINE.

Par là vous vous vengez, et sa perte est certaine;
Mais contre la fureur de son pére irrité
Où pensez-vous trouver un lieu de seureté?

MEDÉE.

Si la prison d'Ægée a suivy sa défaite,
Tu peux voir qu'en l'ouvrant je m'ouvre une retraite,
Et que ses fers brisez malgré leurs attentats
A ma protection engagent ses Etats.
Dépesche seulement, et cours vers ma rivale
Luy porter de ma part cette robe fatale.
Méne-luy mes enfans, et fay-les, si tu peux,
Présenter par leur pére à l'objet de ses vœux.

NERINE.

Mais, Madame, porter cette robe empestée
Que de tant de poisons vous avez infectée,
C'est pour vostre Nérine un trop funeste employ :
Avant que sur Créüse ils agiroient sur moy.

MEDÉE.

Ne crains pas leur vertu, mon charme la modére,
Et luy deffend d'agir que sur elle et son pére.
Pour un si grand effet prens un cœur plus hardy,
Et sans me répliquer fay ce que je te dy.

SCENE II.

CREON, POLLUX, *Soldats.*

CREON.

Nous devons bien chérir cette valeur parfaite
Qui de nos ravisseurs nous donne la défaite.
Invincible héros, c'est à vostre secours
Que je doy desormais le bon-heur de mes jours.
C'est vous seul aujourd'huy dont la main vengeresse
Rend à Créon sa fille, à Jason sa maîtresse,
Met Ægée en prison et son orgueil à bas,
Et fait mordre la terre à ses meilleurs soldats.

POLLUX.

Grand roy, l'heureux succès de cette délivrance
Vous est beaucoup mieux dû qu'à mon peu de vaillance;
C'est vous seul et Jason dont les bras indomptez
Portoient avec effroy la mort de tous costez,
Pareils à deux lyons dont l'ardente furie
Dépeuple en un moment toute une bergerie.
L'exemple glorieux de vos faits plus qu'humains
Echauffoit mon courage et conduisoit mes mains:
J'ay suivy, mais de loin, des actions si belles
Qui laissoient à mon bras tant d'illustres modelles.
Pourroit-on reculer en combattant sous vous,
Et n'avoir point de cœur à seconder vos coups?

CREON.

Vostre valeur, qui souffre en cette repartie,
Oste toute croyance à vostre modestie.
Mais, puisque le refus d'un honneur mérité

N'est pas un petit trait de générosité,
Je vous laisse en joüir. Autheur de la victoire,
Ainsi qu'il vous plaira départez-en la gloire :
Comme elle est vostre bien, vous pouvez la donner.
Que prudement les dieux sçavent tout ordonner!
Voyez, brave guerrier, comme vostre arrivée
Au jour de nos malheurs se trouve réservée,
Et qu'au point que le sort osoit nous menacer
Ils nous ont envoyé dequoy le terrasser.
Digne sang de leur roy, demy-dieu magnanime,
Dont la vertu ne peut recevoir trop d'estime,
Qu'avons-nous plus à craindre, et quel destin jaloux,
Tant que nous vous aurons, s'osera prendre à nous?

POLLUX.

Appréhendez pourtant, grand Prince.

CREON.

Et quoy?

POLLUX.

Médée,
Qui par vous de son lit se voit dépossédée.
Je crains qu'il ne vous soit malaisé d'empescher
Qu'un gendre valeureux ne vous coûte bien cher.
Après l'assassinat d'un monarque et d'un frére,
Peut-il estre de sang qu'elle épargne ou révére?
Accoûtumée au meurtre et sçavante en poison,
Voyez ce qu'elle a fait pour acquérir Jason,
Et ne présumez pas, quoy que Jason vous die,
Que pour le conserver elle soit moins hardie.

CREON.

C'est dequoy mon esprit n'est plus inquiété :
Par son bannissement j'ay fait ma seureté.
Elle n'a que fureur et que vengeance en l'âme,

Mais en si peu de temps que peut faire une femme?
Je n'ay prescrit qu'un jour de terme à son départ.

POLLUX.

C'est peu pour une femme et beaucoup pour son art:
Sur le pouvoir humain ne réglez pas les charmes.

CREON.

Quelques puissans qu'ils soient, je n'en ay point d'alarmes,
Et, quand bien ce delay devroit tout hazarder,
Ma parole est donnée, et je la veux garder.

SCENE III.

CREON, POLLUX, CLEONE.

CREON.

Que font nos deux amans, Cléone?

CLEONE.

La princesse,
Seigneur, près de Jason reprend son allegresse;
Et ce qui sert beaucoup à son contentement,
C'est de voir que Médée est sans ressentiment.

CREON.

Et quel Dieu si propice a calmé son courage?

CLEONE.

Jason et ses enfans, qu'elle vous laisse en gage.
La grace que pour eux Madame obtient de vous
A calmé les transports de son esprit jaloux.
Le plus riche présent qui fust en sa puissance
A ces remercîmens joint sa reconnoissance.
Sa robe sans pareille, et sur qui nous voyons
Du Soleil, son ayeul, briller mille rayons,

Que la princesse mesme avoit tant souhaitée,
Par ces petits héros luy vient d'estre apportée,
Et fait voir clairement les merveilleux effets
Qu'en un cœur irrité produisent les bien-faits.

CREON [*à Pollux*].

Et bien, qu'en dites-vous? qu'avons-nous plus à craindre?

POLLUX.

Si vous ne craignez rien, que je vous trouve à plaindre!

CREON.

Un si rare présent montre un esprit remis.

POLLUX.

J'eus toûjours pour suspects les dons des ennemis,
Ils font assez souvent ce que n'ont pû leurs armes :
Je connoy de Médée et l'esprit et les charmes,
Et veux bien m'exposer aux plus cruels trépas
Si ce rare présent n'est un mortel appas.

CREON.

Ses enfans si chéris qui nous servent d'ostages
Nous peuvent-ils laisser quelque sorte d'ombrages?

POLLUX.

Peut-estre que contre eux s'étend sa trahison,
Qu'elle ne les prend plus que pour ceux de Jason,
Et qu'elle s'imagine, en haine de leur pére,
Que, n'étant plus sa femme, elle n'est plus leur mére.
Renvoyez-luy, Seigneur, ce don pernicieux,
Et ne vous chargez point d'un poison précieux.

CLEONE.

Madame cependant en est toute ravie,
Et de s'en voir parée elle brusle d'envie.

POLLUX.

Où le péril égale et passe le plaisir,
Il faut se faire force et vaincre son desir.

Jason dans son amour a trop de complaisance
De souffrir qu'un tel don s'accepte en sa présence.

CREON.

Sans rien mettre au hazard, je sçauray dextrement
Accorder vos soupçons et son contentement.
Nous verrons dès ce soir sur une criminelle
Si ce présent nous cache une embusche mortelle.
Nise, pour ses forfaits destinée à mourir,
Ne peut par cette épreuve injustement périr;
Heureuse, si sa mort nous rendoit ce service,
De nous en découvrir le funeste artifice.
Allons-y de ce pas, et ne consumons plus
De temps ny de discours en debats superflus.

SCENE IV.

ÆGÉE *en prison.*

Demeure affreuse des coupables,
Lieux maudits, funeste séjour,
Dont jamais avant mon amour
Les sceptres n'ont été capables,
Redoublez puissamment vostre mortel effroy,
Et joignez à mes maux une si vive atteinte
Que mon ame, chassée ou s'enfuyant de crainte,
Desrobe à mes vainqueurs le supplice d'un roy.

Le triste bonheur où j'aspire!
Je ne veux que haster ma mort,
Et n'accuse mon mauvais sort
Que de souffrir que je respire.
Puisqu'il me faut mourir, que je meure à mon choix,

Le coup m'en sera doux s'il est sans infamie;
Prendre l'ordre à mourir d'une main ennemie,
C'est mourir, pour un roy, beaucoup plus d'une fois.

Malheureux prince, on te méprise
Quand tu t'arrestes à servir;
Si tu t'efforces de ravir,
Ta prison suit ton entreprise.
Ton amour qu'on dédaigne et ton vain attentat
D'un éternel affront vont souiller ta mémoire:
L'un t'a déja coûté ton repos et ta gloire,
L'autre va te coûter ta vie et ton Etat.

Destin, qui punis mon audace,
Tu n'as que de justes rigueurs,
Et, s'il est d'assez tendres cœurs
Pour compatir à ma disgrace,
Mon feu de leur tendresse étouffe la moitié,
Puisqu'à bien comparer mes fers avec ma flame,
Un vieillard amoureux mérite plus de blâme
Qu'un monarque en prison n'est digne de pitié.

Crüel autheur de ma misére,
Peste des cœurs, tyran des rois,
Dont les impérieuses loix
N'épargnent pas mesme ta mére,
Amour, contre Jason tourne ton trait fatal,
Au pouvoir de tes dards je remets ma vengeance,
Atterre son orgueil, et montre ta puissance
A perdre également l'un et l'autre rival.

Qu'une implacable jalousie

Suive son nuptial flambeau,
Que sans cesse un objet nouveau
S'empare de sa fantaisie,
Que Corinthe à sa veuë accepte un autre roy,
Qu'il puisse voir sa race à ses yeux égorgée,
Et pour dernier malheur qu'il ait le sort d'Ægée,
Et devienne à mon âge amoureux comme moy.

SCENE V.

ÆGÉE, MEDÉE.

ÆGÉE.

Mais d'où vient ce bruit sourd? quelle pasle lumiére
Dissipe ces horreurs et frape ma paupiére?
Mortel, qui que tu sois, détourne icy tes pas,
Et de grace m'appren l'arrest de mon trépas,
L'heure, le lieu, le genre, et, si ton cœur sensible
A la compassion peut se rendre accessible,
Donne-moy les moyens d'un généreux effort
Qui des mains des bourreaux affranchisse ma mort.

MEDÉE.

Je viens l'en affranchir. Ne craignez plus, grand prince,
Ne pensez qu'à revoir vostre chére province.

(*Elle donne un coup de baguette sur la porte de la prison, qui s'ouvre aussi tost, et, en ayant tiré Ægée, elle en donne encor un sur ses fers, qui tombent.*)

Ny grilles, ny verroux ne tiennent contre moy.
Cessez, indignes fers, de captiver un roy,
Est-ce à vous à presser les bras d'un tel monarque?
Et vous, reconnoissez Médée à cette marque,

Et fuyez un tyran dont le forcénement
Joindroit vostre supplice à mon bannissement;
Avec la liberté reprenez le courage.

ÆGÉE.

Je les reprens tous deux pour vous en faire hommage,
Princesse, de qui l'art, propice aux malheureux,
Oppose un tel miracle à mon sort rigoureux.
Disposez de ma vie et du sceptre d'Athénes :
Je dois et l'une et l'autre à qui brise mes chaisnes;
Si vostre heureux secours me tire de danger,
Je ne veux en sortir qu'afin de vous venger,
Et, si je puis jamais avec vostre assistance
Arriver jusqu'aux lieux de mon obéissance,
Vous me verrez, suivy de mille bataillons,
Sur ces murs renversez planter mes pavillons,
Punir leur traistre roy de vous avoir bannie,
Dedans le sang des siens noyer sa tyrannie,
Et remettre en vos mains et Créüse et Jason
Pour venger vostre exil plûtost que ma prison.

MEDÉE.

Je veux une vengeance et plus haute et plus prompte.
Ne l'entreprenez pas, vostre offre me fait honte :
Emprunter le secours d'aucun pouvoir humain
D'un reproche éternel diffameroit ma main.
En est-il après tout aucun qui ne me céde?
Qui force la nature a-t'il besoin qu'on l'aide?
Laissez-moy le soucy de venger mes ennuis,
Et par ce que j'ay fait jugez ce que je puis.
L'ordre en est tout donné, n'en soyez point en peine:
C'est demain que mon art fait triompher ma haine;
Demain je suis Médée, et je tire raison
De mon bannissement et de vostre prison.

ÆGÉE.

Quoy, Madame, faut-il que mon peu de puissance
Empesche les devoirs de ma reconnoissance?
Mon sceptre ne peut-il estre employé pour vous,
Et vous seray-je ingrat autant que vostre époux?

MEDÉE.

Si je vous ay servy, tout ce que j'en souhaite,
C'est de trouver chez vous une seure retraite,
Où de mes ennemis menaces ny présens
Ne puissent plus troubler le repos de mes ans.
Non-pas que je les craigne : eux et toute la terre
A leur confusion me livreroient la guerre.
Mais je hay ce desordre, et n'aime pas à voir
Qu'il me faille pour vivre user de mon sçavoir.

ÆGÉE.

L'honneur de recevoir une si grande hostesse
De mes malheurs passez efface la tristesse.
Disposez d'un païs qui vivra sous vos loix.
Si vous l'aimez assez pour luy donner des rois,
Si mes ans ne vous font mépriser ma personne,
Vous y partagerez mon lit et ma couronne :
Sinon, sur mes sujets faites état d'avoir
Ainsi que sur moy-mesme un absolu pouvoir.
Allons, Madame, allons, et par vostre conduite
Faites la seureté que demande ma fuite.

MEDÉE.

Ma vengeance n'auroit qu'un succés imparfait :
Je ne me venge pas, si je n'en voy l'effet,
Je dois à mon couroux l'heur d'un si doux spectacle.
Allez, prince, et sans moy ne craignez point d'obstacle,
Je vous suivray demain par un chemin nouveau.
Pour vostre seureté conservez cet anneau :

Et fuyez un tyran dont le forcénement
Joindroit vostre supplice à mon bannissement;
Avec la liberté reprenez le courage.

ÆGÉE.

Je les reprens tous deux pour vous en faire hommage,
Princesse, de qui l'art, propice aux malheureux,
Oppose un tel miracle à mon sort rigoureux.
Disposez de ma vie et du sceptre d'Athénes :
Je dois et l'une et l'autre à qui brise mes chaisnes;
Si vostre heureux secours me tire de danger,
Je ne veux en sortir qu'afin de vous venger,
Et, si je puis jamais avec vostre assistance
Arriver jusqu'aux lieux de mon obéissance,
Vous me verrez, suivy de mille bataillons,
Sur ces murs renversez planter mes pavillons,
Punir leur traistre roy de vous avoir bannie,
Dedans le sang des siens noyer sa tyrannie,
Et remettre en vos mains et Créüse et Jason
Pour venger vostre exil plûtost que ma prison.

MEDÉE.

Je veux une vengeance et plus haute et plus prompte.
Ne l'entreprenez pas, vostre offre me fait honte :
Emprunter le secours d'aucun pouvoir humain
D'un reproche éternel diffameroit ma main.
En est-il après tout aucun qui ne me céde?
Qui force la nature a-t'il besoin qu'on l'aide?
Laissez-moy le soucy de venger mes ennuis,
Et par ce que j'ay fait jugez ce que je puis.
L'ordre en est tout donné, n'en soyez point en peine :
C'est demain que mon art fait triompher ma haine;
Demain je suis Médée, et je tire raison
De mon bannissement et de vostre prison.

Et fuyez un tyran dont le forcénement
Joindroit vostre supplice à mon bannissement;
Avec la liberté reprenez le courage.

ÆGÉE.

Je les reprens tous deux pour vous en faire hommage,
Princesse, de qui l'art, propice aux malheureux,
Oppose un tel miracle à mon sort rigoureux.
Disposez de ma vie et du sceptre d'Athénes :
Je dois et l'une et l'autre à qui brise mes chaisnes;
Si vostre heureux secours me tire de danger,
Je ne veux en sortir qu'afin de vous venger,
Et, si je puis jamais avec vostre assistance
Arriver jusqu'aux lieux de mon obéissance,
Vous me verrez, suivy de mille bataillons,
Sur ces murs renversez planter mes pavillons,
Punir leur traistre roy de vous avoir bannie,
Dedans le sang des siens noyer sa tyrannie,
Et remettre en vos mains et Créüse et Jason
Pour venger vostre exil plûtost que ma prison.

MEDÉE.

Je veux une vengeance et plus haute et plus prompte.
Ne l'entreprenez pas, vostre offre me fait honte :
Emprunter le secours d'aucun pouvoir humain
D'un reproche éternel diffameroit ma main.
En est-il après tout aucun qui ne me céde?
Qui force la nature a-t'il besoin qu'on l'aide?
Laissez-moy le soucy de venger mes ennuis,
Et par ce que j'ay fait jugez ce que je puis.
L'ordre en est tout donné, n'en soyez point en peine:
C'est demain que mon art fait triompher ma haine;
Demain je suis Médée, et je tire raison
De mon bannissement et de vostre prison.

ÆGÉE.

Quoy, Madame, faut-il que mon peu de puissance
Empesche les devoirs de ma reconnoissance?
Mon sceptre ne peut-il estre employé pour vous,
Et vous seray-je ingrat autant que vostre époux?

MEDÉE.

Si je vous ay servy, tout ce que j'en souhaite,
C'est de trouver chez vous une seure retraite,
Où de mes ennemis menaces ny présens
Ne puissent plus troubler le repos de mes ans.
Non-pas que je les craigne : eux et toute la terre
A leur confusion me livreroient la guerre.
Mais je hay ce desordre, et n'aime pas à voir
Qu'il me faille pour vivre user de mon sçavoir.

ÆGÉE.

L'honneur de recevoir une si grande hostesse
De mes malheurs passez efface la tristesse.
Disposez d'un païs qui vivra sous vos loix.
Si vous l'aimez assez pour luy donner des rois,
Si mes ans ne vous font mépriser ma personne,
Vous y partagerez mon lit et ma couronne :
Sinon, sur mes sujets faites état d'avoir
Ainsi que sur moy-mesme un absolu pouvoir.
Allons, Madame, allons, et par vostre conduite
Faites la seureté que demande ma fuite.

MEDÉE.

Ma vengeance n'auroit qu'un succés imparfait :
Je ne me venge pas, si je n'en voy l'effet,
Je dois à mon couroux l'heur d'un si doux spectacle.
Allez, prince, et sans moy ne craignez point d'obstacle,
Je vous suivray demain par un chemin nouveau.
Pour vostre seureté conservez cet anneau :

Sa secrette vertu, qui vous fait invisible,
Rendra vostre départ de tous costez paisible.
Icy, pour empescher l'alarme que le bruit
De vostre délivrance auroit bien-tost produit,
Un fantosme pareil, et de taille et de face,
Tandis que vous fuirez, remplira vostre place.
Partez sans plus tarder, prince chéry des dieux,
Et quittez pour jamais ces détestables lieux.

ÆGÉE.

J'obéïs sans replique, et je parts sans remise.
Puisse d'un prompt succès vostre grande entreprise
Combler nos ennemis d'un mortel desespoir,
Et me donner bien-tost le bien de vous revoir !





ACTE V

SCENE PREMIERE.

MEDÉE, THEUDAS.

THEUDAS.

Ah! déplorable prince! ah, fortune crüelle!
Que je porte à Jason une triste nouvelle!

MEDÉE, *luy donnant un coup de baguette qui le fait demeurer immobile.*

Arreste, misérable, et m'appren quel effet
A produit chez le roy le présent que j'ay fait.

THEUDAS.

Dieux! je suis dans les fers d'une invisible chaisne!

MEDÉE.

Dépesche, ou ces longueurs attireront ma haine.

THEUDAS.

Apprenez donc l'effet le plus prodigieux
Que jamais la vengeance ait offert à nos yeux.
Vostre robe a fait peur, et, sur Nise éprouvée,
En dépit des soupçons sans péril s'est trouvée,
Et cette épreuve a sceu si bien les asseurer

Qu'incontinent Créüse a voulu s'en parer.
Mais cette infortunée à peine l'a vétuë,
Qu'elle sent aussi-tost une ardeur qui la tuë,
Un feu subtil s'allume, et ses brandons épars
Sur vostre don fatal courent de toutes parts.
Et Cléone et le roy s'y jettent pour l'éteindre,
Mais (ô nouveau sujet de pleurer et de plaindre!)
Ce feu saisit le roy : ce prince en un moment
Se trouve envelopé du mesme embrasement.

MEDÉE.

Courage, enfin il faut que l'un et l'autre meure.

THEUDAS.

La flame disparoit, mais l'ardeur leur demeure,
Et leurs habits charmez, malgré nos vains efforts,
Sont des brasiers secrets attachez à leurs corps.
Qui veut les dépouiller luy-mesme les déchire,
Et ce nouveau secours est un nouveau martyre.

MEDÉE.

Que dit mon déloyal? que fait-il là dedans?

THEUDAS.

Jason, sans rien sçavoir de tous ces accidens,
S'acquitte des devoirs d'une amitié civile,
A conduire Pollux hors des murs de la ville,
Qui va se rendre en haste aux nopces de sa sœur,
Dont bien-tost Menelas doit estre possesseur,
Et j'allois luy porter ce funeste message.

MEDÉE *luy donne un autre coup de baguette.*

Va, tu peux maintenant achever ton voyage.

SCENE II.

MEDÉE.

Est-ce assez, ma vengeance, est-ce assez de deux morts?
Consulte avec loisir tes plus ardens transports.
Des bras de mon perfide arracher une femme
Est-ce pour assouvir les fureurs de mon ame?
Que n'a-t'elle déja des enfans de Jason
Sur qui plus pleinement venger sa trahison?
Suppléons-y des miens, immolons avec joye
Ceux qu'à me dire adieu Créüse me renvoye.
Nature, je le puis sans violer ta loy :
Ils viennent de sa part, et ne sont plus à moy.
Mais ils sont innocens; aussi l'étoit mon frére :
Ils sont trop criminels d'avoir Jason pour pére.
Il faut que leur trépas redouble son tourment,
Il faut qu'il souffre en pére aussi-bien qu'en amant.
Mais quoi! j'ay beau contre eux animer mon audace,
La pitié la combat et se met en sa place,
Puis, cédant tout à coup la place à ma fureur,
J'adore les projets qui me faisoient horreur :
De l'amour aussi-tost je passe à la colére,
Des sentimens de femme aux tendresses de mére.
Cessez doresnavant, pensers irrésolus,
D'épargner des enfans que je ne verray plus.
Chers fruits de mon amour, si je vous ay fait naistre,
Ce n'est pas seulement pour caresser un traistre:
Il me prive de vous, et je l'en va priver.
Mais ma pitié renaist et revient me braver,

Je n'exécute rien, et mon ame éperduë
Entre deux passions demeure suspenduë.
N'en déliberons plus, mon bras en résoudra,
Je vous perds, mes enfans, mais Jason vous perdra:
Il ne vous verra plus. Créon sort tout en rage:
Allons à son trépas joindre ce triste ouvrage.

SCENE III.

CREON, *Domestiques.*

CREON.

Loin de me soulager vous croissez mes tourmens:
Le poison à mon corps unit mes vétemens,
Et ma peau qu'avec eux vostre secours m'arrache
Pour suivre vostre main de mes os se détache.
Voyez comme mon sang en coule à gros ruisseaux;
Ne me déchirez plus, officieux bourreaux,
Vostre pitié pour moy s'est assez hazardée;
Fuyez, ou ma fureur vous prendra pour Médée:
C'est avancer ma mort que de me secourir,
Je ne veux que moy-mesme à m'aider à mourir.
Quoy! vous continüez, canailles infidelles!
Plus je vous le défens, plus vous m'étes rebelles!
Traistres, vous sentirez encor ce que je puis:
Je seray vostre roy, tout mourant que je suis;
Si mes commandemens ont trop peu d'efficace,
Ma rage pour le moins me fera faire place,
Il faut ainsi payer vostre crüel secours.

(*Il se défait d'eux et les chasse à coups d'épée.*)

SCENE IV.

CREON, CRÉUSE, CLEONE.

CRÉUSE.

Où fuyez-vous de moy, cher autheur de mes jours?
Fuyez-vous l'innocente et malheureuse source
D'où prennent tant de maux leur effroyable course?
Ce feu qui me consume et dehors et dedans
Vous venge-t'il trop peu de mes vœux imprudens?
Je ne puis excuser mon indiscrete envie,
Qui donne le trépas à qui je doy la vie;
Mais soyez satisfait des rigueurs de mon sort,
Et cessez d'ajouster vostre haine à ma mort.
L'ardeur qui me devore, et que j'ay méritée,
Surpasse en cruauté l'aigle de Prométhée,
Et je croy qu'Ixion, au choix des châtimens,
Préféreroit sa rouë à mes embrasemens.

CREON.

Si ton jeune desir eut beaucoup d'imprudence,
Ma fille, j'y devois opposer ma défence;
Je n'impute qu'à moy l'excès de mes malheurs,
Et j'ay part en ta faute ainsi qu'en tes douleurs.
Si j'ay quelque regret, ce n'est pas à ma vie,
Que le déclin des ans m'auroit bien-tost ravie;
La jeunesse des tiens, si beaux, si florissans,
Me porte au fond du cœur des coups bien plus pressans.
Ma fille, c'est donc là ce royal hyménée
Dont nous pensions toucher la pompeuse journée!
La Parque impitoyable en éteint le flambeau,

Et pour lit nuptial il te faut un tombeau!
Ah! rage, desespoir, destins, feux, poisons, charmes,
Tournez tous contre moy vos plus crüelles armes;
S'il faut vous assouvir par la mort de deux rois,
Faites en ma faveur que je meure deux fois,
Pourveu que mes deux morts emportent cette grace
De laisser ma couronne à mon unique race,
Et cet espoir si doux, qui m'a toûjours flaté,
De revivre à jamais en sa postérité.

CRÉUSE.

Cléone, soûtenez; je chancelle, je tombe;
Mon reste de vigueur sous mes douleurs succombe :
Je sens que je n'ay plus à souffrir qu'un moment.
Ne me refusez pas ce triste allégement,
Seigneur. et, si pour moy quelque amour vous demeure,
Entre vos bras mourans permettez que je meure.
Mes pleurs arrouseront vos mortels déplaisirs,
Je mesleray leurs eaux à vos bruslans soûpirs.
Ah! je brusle, je meurs, je ne suis plus que flame!
De grace, hastez-vous de recevoir mon ame.
Quoy! vous vous éloignez!

CREON.

Ouy, je ne verray pas
Comme un lasche témoin ton indigne trépas :
Il faut, ma fille, il faut que ma main me délivre
De l'infame regret de t'avoir pû survivre.
Invisible ennemy, sors avecque mon sang.

(*Il se tuë d'un poignard.*)

CRÉUSE.

Courez à luy, Cléone, il se perce le flanc.

CREON.

Retourne, c'en est fait. Ma fille, adieu, j'expire,

Et ce dernier soûpir met fin à mon martyre.
Je laisse à ton Jason le soin de nous venger.

CRÉUSE.

Vain et triste confort, soulagement leger.
Mon pére...

CLEONE.

Il ne vit plus, sa grande ame est partie.

CRÉUSE.

Donnez donc à la mienne une mesme sortie,
Apportez-moy ce fer qui, de ses maux vainqueur,
Est déjà si sçavant à traverser le cœur.
Ah ! je sens fers et feux et poison tout ensemble,
Ce que souffroit mon pére à mes peines s'assemble.
Hélas! que de douceurs auroit un prompt trépas!
Dépeschez-vous, Cléone, aidez mon foible bras.

CLEONE.

Ne desespérez point, les dieux, plus pitoyables,
A nos justes clameurs se rendront exorables,
Et vous conserveront, en dépit du poison,
Et pour reine à Corinthe et pour femme à Jason.
Il arrive, et, surpris, il change de visage :
Je lis dans sa pasleur une secrette rage,
Et son étonnement va passer en fureur.

SCENE V.

JASON, CRÉUSE, CLEONE, THEUDAS.

JASON.

Que voy-je icy, grands dieux! quel spectacle d'horreur!
Où que puissent mes yeux porter ma veuë errante,

Je vois ou Créon mort ou Créüse mourante.
Ne t'en va pas, belle ame, attens encor un peu,
E: le sang de Médée éteindra tout ce feu;
Pren le triste plaisir de voir punir son crime,
De te voir immoler cette infame victime,
Et que ce scorpion, sur la playe écrasé,
Fournisse le reméde au mal qu'il a causé.

CRÉUSE.

Il n'en faut point chercher au poison qui me tuë,
Laisse-moy le bon-heur d'expirer à ta veuë,
Souffre que j'en joüisse en ce dernier moment;
Mon trépas fera place à ton ressentiment,
Le mien céde à l'ardeur dont je suis possedée :
J'aime mieux voir Jason que la mort de Médée.
Approche, cher amant, et retien ces transports,
Mais garde de toucher ce misérable corps :
Ce brasier, que le charme ou répand ou modére,
A négligé Cléone et dévoré mon pére :
Au gré de ma rivale il est contagieux;
Jason, ce m'est assez de mourir à tes yeux,
Empesche les plaisirs qu'elle attend de ta peine,
N'attire point ces feux esclaves de sa haine.
Ah ! quel aspre tourment ! quels douloureux abois !
Et que je sens de morts sans mourir une fois !

JASON.

Quoy ! vous m'estimez donc si lasche que de vivre,
Et de si beaux chemins sont ouverts pour vous suivre !
Ma reine, si l'hymen n'a pû joindre nos corps,
Nous joindrons nos esprits, nous joindrons nos deux morts,
Et l'on verra Charon passer chez Radamante
Dans une mesme barque et l'amant et l'amante.
Hélas ! vous recevez par ce présent charmé

Le déplorable prix de m'avoir trop aimé ;
Et, puisque cette robe a causé vostre perte,
Je dois estre puny de vous l'avoir offerte.
Quoy! ce poison m'épargne, et ces feux impuissans
Refusent de finir les douleurs que je sens?
Il faut donc que je vive, et vous m'étes ravie!
Justes dieux, quel forfait me condamne à la vie?
Est-il quelque tourment plus grand pour mon amour,
Que de la voir mourir et de souffrir le jour?
Non, non, si par ces feux mon attente est trompée,
J'ay dequoy m'affranchir au bout de mon épée,
Et l'exemple du roy, de sa main transpercé,
Qui nage dans les flots du sang qu'il a versé,
Instruit suffisamment un généreux courage
Des moyens de braver le destin qui l'outrage.

CRÉUSE.

Si Créüse eut jamais sur toy quelque pouvoir,
Ne t'abandonne point aux coups du desespoir.
Vy pour sauver ton nom de cette ignominie
Que Créüse soit morte et Médée impunie;
Vy pour garder le mien en ton cœur affligé,
Et du moins ne meurs point que tu ne sois vengé.
Adieu, donne la main, que, malgré ta jalouse,
J'emporte chez Pluton le nom de ton épouse.
Ah douleurs! c'en est fait, je meurs à cette fois,
Et perds en ce moment la vie avec la voix.
Si tu m'aimes...

JASON.

Ce mot luy coupe la parole.
Et je ne suivray pas son ame qui s'envole!
Mon esprit, retenu par ses commandemens,
Réserve encor ma vie à de pires tourmens.

Pardonne, chére épouse, à mon obéïssance,
Mon déplaisir mortel déférе à ta puissance,
Et, de mes jours maudits tout prest de triompher,
De peur de te déplaire, il n'ose m'étouffer.
Ne perdons point de temps, courons chez la sorciére
Délivrer par sa mort mon ame prisonniére.
Vous autres cependant enlevez ces deux corps :
Contre tous ses démons mes bras sont assez forts,
Et la part que vostre aide auroit en ma vengeance
Ne m'en permettroit pas une entiére allégeance.
Préparez seulement des gesnes, des bourreaux,
Devenez inventifs en supplices nouveaux,
Qui la fassent mourir tant de fois sur leur tombe
Que son coupable sang leur vaille une hecatombe;
Et, si cette victime en mourant mille fois
N'appaise point encor les manes de deux rois,
Je seray la seconde, et mon esprit fidelle
Ira gesner là bas son ame criminelle,
Ira faire assembler pour sa punition
Les peines de Titye à celles d'Ixion.

(*Cléone et le reste emportent le corps de Créon et de Créüse, et Jason continuë seul.*)

Mais leur puis-je imputer ma mort en sacrifice?
Elle m'est un plaisir et non pas un supplice;
Mourir, c'est seulement auprès d'eux me ranger,
C'est rejoindre Créüse et non pas la venger.
Instrumens des fureurs d'une mére insensée,
Indignes rejettons de mon amour passée,
Quel malheureux destin vous avoit réservez
A porter le trépas à qui vous a sauvez?
C'est vous, petits ingrats, que malgré la nature
Il me faut immoler dessus leur sépulture;

Que la sorciére en vous commence de souffrir,
Que son prémier tourment soit de vous voir mourir.
Toutefois qu'ont-ils fait qu'obéïr à leur mére?

SCENE VI.

MEDÉE, JASON.

MEDÉE *en haut sur un balcon.*

Lasche, ton desespoir encor en délibére?
Léve les yeux, perfide, et reconnoy ce bras
Qui t'a déja vengé de ces petits ingrats :
Ce poignard que tu vois vient de chasser leurs ames,
Et noyer dans leur sang les restes de nos flames.
Heureux pére et mary, ma fuite et leur tombeau
Laissent la place vuide à ton hymen nouveau.
Réjoüy-t'en, Jason, va posséder Créüse,
Tu n'auras plus icy personne qui t'accuse,
Ces gages de nos feux ne feront plus pour moy
De reproches secrets à ton manque de foy.

JASON.

Horreur de la nature, exécrable tygresse.

MEDÉE.

Va, bien-heureux amant, cajoller ta maîtresse :
A cet objet si cher tu dois tous tes discours,
Parler encor à moy, c'est trahir tes amours.
Va luy, va luy conter tes rares avantures,
Et contre mes effets ne combats point d'injures.

JASON.

Quoy! tu m'oses braver, et ta brutalité
Pense encor échaper à mon bras irrité!

Tu redoubles ta peine avec cette insolence.

MEDÉE.

Et que peut contre moy ta débile vaillance?
Mon art faisoit ta force, et tes effets guerriers
Tiennent de mon secours ce qu'ils ont de lauriers.

JASON.

Ah! c'est trop en souffrir, il faut qu'un prompt supplice
De tant de crüautez à la fin te punisse.
Sus, sus, brisons la porte, enfonçons la maison,
Que des bourreaux soudain m'en fassent la raison.
Ta teste répondra de tant de barbaries.

MEDÉE *en l'air dans un char tiré par deux dragons.*

Que sert de t'emporter à ces vaines furies?
Epargne, cher époux, des efforts que tu perds,
Voy les chemins de l'air, qui me sont tous ouverts;
C'est par là que je fuis et que je t'abandonne
Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne.
Suy-moy, Jason, et trouve en ces lieux desolez
Des postillons pareils à mes dragons aislez.
Enfin je n'ay pas mal employé la journée
Que la bonté du roy de grace m'a donnée,
Mes desirs sont contens. Mon pére et mon païs,
Je ne me repens plus de vous avoir trahis;
Avec cette douceur j'en accepte le blâme.
Adieu, parjure, apprens à connoistre ta femme,
Souvien-toy de sa fuite, et songe une autre fois
Lequel est plus à craindre, ou d'elle ou de deux rois.

SCENE VII.

JASON.

O Dieux ! ce char volant disparu dans la nuë
La desrobe à sa peine aussi-bien qu'à ma veuë,
Et son impunité triomphe arrogamment
Des projets avortez de mon ressentiment.
Créüse, enfans, Médée, amour, haine, vengeance,
Où doy-je desormais chercher quelque allégeance?
Où suivre l'inhumaine, et dessous quels climats
Porter les châtimens de tant d'assassinats?
Va, furie exécrable : en quelque coin de terre
Que t'emporte ton char, j'y porteray la guerre,
J'apprendray ton séjour de tes sanglans effets,
Et te suivray par tout au bruit de tes forfaits.
Mais que me servira cette vaine poursuite,
Si l'air est un chemin toûjours libre à ta fuite,
Si toûjours tes dragons sont prests à t'enlever,
Si toûjours tes forfaits ont dequoy me braver?
Malheureux, ne perds point contre une telle audace
De ta juste fureur l'impuissante menace;
Ne cours point à ta honte, et fuy l'occasion
D'accroistre sa victoire et ta confusion.
Miserable, perfide, ainsi donc ta foiblesse
Epargne la sorciere et trahit ta princesse!
Est-ce là le pouvoir qu'ont sur toy ses desirs,
Et ton obéïssance à ses derniers soûpirs?
Venge-toy, pauvre amant, Créüse le commande,
Ne luy refuse point un sang qu'elle demande.

Ecoute les accens de sa mourante voix,
Et vole sans rien craindre à ce que tu luy dois.
A qui sçait bien aimer il n'est rien d'impossible :
Eusses-tu pour retraite un roc inaccessible,
Tygresse, tu mourras, et, malgré ton sçavoir,
Mon amour te verra soûmise à son pouvoir,
Mes yeux se repaistront des horreurs de ta peine.
Ainsi le veut Créüse, ainsi le veut ma haine.
Mais quoy! je vous écoute, impuissantes chaleurs!
Allez, n'ajoûtez plus de comble à mes malheurs :
Entreprendre une mort que le Ciel s'est gardée,
C'est préparer encor un triomphe à Médée.
Tourne avec plus d'effet sur toy-mesme ton bras,
Et puny-toy, Jason, de ne la punir pas.
Vains transports, où sans fruit mon desespoir s'amuse,
Cessez de m'empescher de rejoindre Créüse.
Ma reine, ta belle ame en partant de ces lieux
M'a laissé la vengeance, et je la laisse aux dieux.
Eux seuls, dont le pouvoir égale la justice,
Peuvent de la sorciére achever le supplice,
Trouve-le bon, chére ombre, et pardonne à mes feux
Si je vay te revoir plûtost que tu ne veux.

(*Il se tuë.*)





EXAMEN DE MEDÉE

CETTE tragédie a été traitée en grec par Euripide et en latin par Sénéque, et c'est sur leur exemple que je me suis authorisé à en mettre le lieu dans une place publique, quelque peu de vray-semblance qu'il y aye à y faire parler des rois, et à y voir Médée prendre les desseins de sa vengeance. Elle en fait confidence chez Euripide à tout le chœur, composé de Corinthiennes, sujettes de Créon, et qui devoient estre du moins au nombre de quinze, à qui elle dit hautement quelle fera périr leur roy, leur princesse et son mary, sans qu'aucune d'elles ait la moindre pensée d'en donner avis à ce prince.

Pour Sénéque, il y a quelque apparence qu'il ne luy fait pas prendre ces résolutions violentes en presence du chœur, qui n'est pas toûjours sur le théatre et n'y parle jamais aux autres acteurs; mais je ne puis comprendre comme dans son quatriéme acte il luy fait achever ces enchantemens en place publique, et j'ay mieux aimé rompre l'unité exacte du lieu pour faire voir Médée dans le mesme cabinet où elle a fait ses charmes que de l'imiter en ce point.

Tous les deux m'ont semblé donner trop peu de défiance à Créon des presens de cette magicienne, offensée au dernier point, qu'il témoigne craindre chez l'un et chez l'autre, et dont il a d'autant plus de lieu de se défier qu'elle luy demande instamment un jour de délay pour se préparer à partir, et qu'il croit qu'elle ne le demande que pour ma-

chiner quelque chose contre luy et troubler les nopces de sa fille.

J'ay creu mettre la chose dans un peu plus de justesse par quelques précautions que j'y ay apportées. La prémiére, en ce que Créüse souhaite avec passion cette robe que Médée empoisonne, et qu'elle oblige Jason à la tirer d'elle par adresse. Ainsi, bien que les presens des ennemis doivent estre suspects, celuy cy ne le doit pas estre, parce que ce n'est pas tant un don qu'elle fait qu'un payement qu'on luy arrache de la grace que ses enfans reçoivent. La seconde, en ce que ce n'est pas Médée qui demande ce jour de delay, qu'elle employe à sa vengeance, mais Créon, qui le luy donne de son mouvement, comme pour diminuër quelque chose de l'injuste violence qu'il luy fait, dont il semble avoir honte en luy-mesme; et la troisiéme enfin, en ce qu'après les défiances que Pollux luy en fait prendre presque par force, il en fait faire l'épreuve sur une autre avant que de permettre à sa fille de s'en parer.

L'épisode d'Ægée n'est pas tout à fait de mon invention. Euripide l'introduit en son troisiéme acte, mais seulement comme un passant à qui Médée fait ses plaintes et qui l'asseure d'une retraite chez luy, à Athénes, en considération d'un service qu'elle promet de luy rendre. En quoy je trouve deux choses à dire. L'une, qu'Ægée estant dans la cour de Créon ne parle point du tout de le voir; l'autre, que, bien qu'il promette à Médée de la recevoir et protéger à Athénes aprés qu'elle se sera vengée, ce qu'elle fait dés ce jour-là mesme, il luy témoigne toutefois qu'au sortir de Corinthe il va trouver Pitheus à Troezéne pour consulter avec luy sur le sens de l'oracle qu'on venoit de luy rendre à Delphes, et qu'ainsi Médée seroit demeurée en assez mauvaise posture dans Athénes en l'attendant, puisqu'il tarda manifestement quelque temps chez Pitheus, où il fit l'amour à sa fille Æthra, qu'il laissa grosse de Thésée, et n'en partit point que sa grossesse ne fust constante. Pour donner un peu plus d'intérest à ce monarque dans l'action de cette tragédie, je le fais amoureux de Créüse, qui luy préfére Jason, et je porte ses ressentimens à l'enlever, afin qu'en cette entreprise, demeurant prisonnier de ceux qui la sauvent de ses mains, il aye obligation à Médée de sa delivrance, et que la re-

connoissance qu'il luy en doit l'engage plus fortement à sa protection et mesme à l'épouser, comme l'histoire le marque.

Pollux est de ces personnages protatiques qui ne sont introduits que pour écouter la narration du sujet. Je pense l'avoir déja dit, et j'ajouste que ces personnages sont d'ordinaire assez difficiles à imaginer dans la tragédie, parce que les événemens publics et éclatans dont elle est composée sont connus de tout le monde, et que, s'il est aisé de trouver des gens qui les sçachent pour les raconter, il n'est pas aisé d'en trouver qui les ignorent pour les entendre. C'est ce qui m'a fait avoir recours à cette fiction, que Pollux, depuis son retour de Colchos, avoit toûjours été en Asie, où il n'avoit rien appris de ce qui s'étoit passé dans la Grece, que ia mer en sépare. Le contraire arrive en la comédie. Comme elle n'est que d'intriques particuliers, il n'est rien si facile que de trouver des gens qui les ignorent; mais souvent il n'y a qu'une seule personne qui les puisse expliquer. Ainsi l'on n'y manque jamais de confidents, quand il y a matiére de confidence.

Dans la narration que fait Nérine au quatriéme acte, on peut considérer que, quand ceux qui écoutent ont quelque chose d'important dans l'esprit, ils n'ont pas assez de patience pour écouter le détail de ce qu'on leur vient raconter, et que c'est assez pour eux d'en apprendre l'événement en un mot. C'est ce que fait voir icy Médée, qui, ayant sceu que Jason a arraché Créüse à ses ravisseurs et pris Ægée prisonnier, ne veut point qu'on luy explique comment cela s'est fait. Lors qu'on a affaire à un esprit tranquille, comme Achorée à Cléopatre dans la *Mort de Pompée,* pour qui elle ne s'intéresse que par un sentiment d'honneur, on prend le loisir d'exprimer toutes les particularitez; mais, avant que d'y descendre, j'estime qu'il est bon mesme alors d'en dire tout l'effet en deux mots dés l'abord.

Surtout dans les narrations ornées et pathetiques, il faut tres soigneusement prendre garde en quelle assiette est l'ame de celuy qui parle et de celuy qui écoute, et se passer de cet ornement, qui ne va guére sans quelque étalage ambitieux, s'il y a la moindre apparence que l'un des deux soit trop en péril, ou dans une passion trop violente pour avoir toute la patience nécessaire au récit qu'on se propose.

J'oubliois à remarquer que la prison où je mets *Ægée* est un spectacle desagréable que je conseillerois d'éviter. Ces grilles qui éloignent l'acteur du spectateur, et luy cachent toûjours plus de la moitié de sa personne, ne manquent jamais à rendre son action fort languissante. Il arrive quelquefois des occasions indispensables de faire arréter prisonniers sur nos théâtres quelques-uns de nos principaux acteurs; mais alors il vaut mieux se contenter de leur donner des gardes qui les suivent et n'affoiblissent ny le spectacle ny l'action, comme dans *Polyeucte* et dans *Héraclius*. J'ay voulu rendre visible icy l'obligation qu'Ægée avoit à Médée; mais cela se fût mieux fait par un récit.

Je seray bien aise encor qu'on remarque la civilité de Jason envers Pollux à son départ. Il l'accompagne jusques hors de la ville, et c'est une adresse de théâtre assez heureusement pratiquée pour l'éloigner de Créon et Créüse mourants, et n'en avoir que deux à la fois à faire parler. Un autheur est bien embarrassé quand il en a trois, et qu'ils ont tous trois une assez forte passion dans l'ame pour leur donner une juste impatience de la pousser au dehors. C'est ce qui m'a obligé à faire mourir ce roy malheureux avant l'arrivée de Jason, afin qu'il n'eust à parler qu'à Créüse, et à faire mourir cette princesse avant que Médée se montre sur le balcon, afin que cet amant en colére n'aye plus à qui s'adresser qu'à elle; mais on auroit eu lieu de trouver à dire qu'il ne fust pas auprés de sa maîtresse dans un si grand malheur, si je n'eusse rendu raison de son éloignement.

J'ay feint que les feux que produit la robbe de Médée, et qui font périr Créon et Créüse, étoient invisibles, parce que j'ay mis leurs personnes sur la scéne dans la catastrophe. Ce spectacle de mourants m'étoit nécessaire pour remplir mon cinquiéme acte, qui sans cela n'eust pû atteindre à la longueur ordinaire des nostres; mais, à dire le vray, il n'a pas l'effet que demande la tragédie, et ces deux mourans importunent plus par leurs cris et par leurs gémissemens qu'ils ne font pitié par leur malheur. La raison en est qu'ils semblent l'avoir mérité par l'injustice qu'ils ont faite à Médée, qui attire si bien de son costé toute la faveur de l'auditoire qu'on excuse sa vengeance après l'indigne traitement qu'elle a receu de Créon et de son mary, et qu'on a

plus de compassion du desespoir où ils l'ont réduite que de tout ce qu'elle leur fait souffrir.

Quant au stile, il est fort inégal en ce poëme, et ce que j'y ay meslé du mien approche si peu de ce que j'ay traduit de Sénéque qu'il n'est point besoin d'en mettre le texte en marge pour faire discerner au lecteur ce qui est de luy ou de moy. Le temps m'a donné le moyen d'amasser assez de forces pour ne laisser pas cette différence si visible dans le *Pompée*, où j'ay beaucoup pris de Lucain, et ne crois pas estre demeuré fort au dessous de luy quand il a fallu me passer de son secours.



L'ILLUSION

COMEDIE

ACTEURS.

ALCANDRE, magicien.
PRIDAMANT, pére de Clindor.
DORANTE, amy de Pridamant.
MATAMORE, capitan gascon, amoureux d'Isabelle.
CLINDOR, suivant du capitan et amant d'Isabelle.
ADRASTE, gentilhomme amoureux d'Isabelle.
GERONTE, pére d'Isabelle.
ISABELLE, fille de Géronte.
LYSE, servante d'Isabelle.
GEOLIER de Bordeaux.
PAGE du capitan.
CLINDOR, representant THEAGENE, seigneur anglois.
ISABELLE, representant HYPPOLITE, femme de Théagéne.
LYSE, representant CLARINE, suivante d'Hyppolite.
ERASTE, escuyer de Florilame.
TROUPE de domestiques d'Adraste.
TROUPE de domestiques de Florilame.

La scéne est en Touraine, en une campagne proche de la grotte du Magicien.



L'ILLUSION

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.

Ce mage qui d'un mot renverse la nature
N'a choisy pour palais que cette grotte obscure.
La nuit qu'il entretient sur cet affreux séjour,
N'ouvrant son voile épais qu'aux rayons d'un faux jour,
De leur éclat douteux n'admet en ces lieux sombres
Que ce qu'en peut souffrir le commerce des ombres.
N'avancez pas, son art au pied de ce rocher
A mis dequoy punir qui s'en ose approcher,
Et cette large bouche est un mur invisible

Où l'air en sa faveur devient inaccessible,
Et luy fait un rempart, dont les funestes bords
Sur un peu de poussiére étalent mille morts.
Jaloux de son repos plus que de sa défense,
Il perd qui l'importune ainsi que qui l'offence;
Malgré l'empressement d'un curieux desir,
Il faut pour luy parler attendre son loisir :
Chaque jour il se montre, et nous touchons à l'heure
Où pour se divertir il sort de sa demeure.

PRIDAMANT.

J'en attens peu de chose, et brusle de le voir;
J'ay de l'impatience, et je manque d'espoir.
Ce fils, ce cher objet de mes inquiétudes,
Qu'ont éloigné de moy des traitemens trop rudes,
Et que depuis dix ans je cherche en tant de lieux,
A caché pour jamais sa présence à mes yeux.
Sous ombre qu'il prenoit un peu trop de licence,
Contre ses libertez je roidis ma puissance;
Je croyois le dompter à force de punir,
Et ma sévérité ne fit que le bannir.
Mon ame vit l'erreur dont elle étoit séduite,
Je l'outrageois présent, et je pleuray sa fuite,
Et l'amour paternel me fit bien-tost sentir
D'une injuste rigueur un juste repentir.
Il l'a fallu chercher : j'ay veu dans mon voyage
Le Po, le Rhin, la Meuse, et la Seine et le Tage;
Toûjours le mesme soin travaille mes esprits,
Et ces longues erreurs ne m'en ont rien appris.
Enfin, au desespoir de perdre tant de peine,
Et n'attendant plus rien de la prudence humaine,
Pour trouver quelque borne à tant de maux soufferts,
J'ay déja sur ce point consulté les enfers,

J'ay veu les plus fameux en la haute science
Dont vous dites qu'Alcandre a tant d'expérience,
On m'en faisoit l'état que vous faites de luy,
Et pas un d'eux n'a pû soulager mon ennuy.
L'enfer devient müet quand il me faut répondre,
Ou ne me répond rien qu'afin de me confondre.

DORANTE.

Ne traitez pas Alcandre en homme du commun,
Ce qu'il sçait en son art n'est connu de pas un.
Je ne vous diray point qu'il commande au tonnerre,
Qu'il fait enfler les mers, qu'il fait trembler la terre,
Que de l'air, qu'il mutine en mille tourbillons,
Contre ses ennemis il fait des bataillons;
Que de ses mots sçavans les forces inconnuës
Transportent les rochers, font descendre les nuës,
Et briller dans la nuit l'éclat de deux soleils:
Vous n'avez pas besoin de miracles pareils.
Il suffira pour vous qu'il lit dans les pensées,
Qu'il connoît l'avenir et les choses passées :
Rien n'est secret pour luy dans tout cet univers,
Et pour luy nos destins sont des livres ouverts.
Moy-mesme, ainsi que vous, je ne pouvois le croire,
Mais, si-tost qu'il me vit, il me dit mon histoire,
Et je fus étonné d'entendre le discours
De traits les plus cachez de toutes mes amours.

PRIDAMANT.

Vous m'en dites beaucoup.

DORANTE.

J'en ay veu davantage.

PRIDAMANT.

Vous essayez en vain de me donner courage:

Mes soins et mes travaux verront sans aucun fruit
Clorre mes tristes jours d'une éternelle nuit.

DORANTE.

Depuis que j'ay quitté le séjour de Bretagne
Pour venir faire icy le noble de campagne,
Et que deux ans d'amour, par une heureuse fin,
M'ont acquis Sylvérie et ce chasteau voisin,
De pas un, que je sçache, il n'a deceu l'attente.
Quiconque le consulte en sort l'ame contente;
Croyez-moy, son secours n'est pas à négliger :
D'ailleurs il est ravy quand il peut m'obliger,
Et j'ose me vanter qu'un peu de mes priéres
Vous obtiendra de luy des faveurs singuliéres.

PRIDAMANT.

Le sort m'est trop cruël pour devenir si doux.

DORANTE.

Espérez mieux, il sort, et s'avance vers nous.
Regardez-le marcher. Ce visage si grave,
Dont le rare sçavoir tient la nature esclave,
N'a sauvé toutefois des ravages du temps
Qu'un peu d'os et de nerfs qu'ont décharné cent ans.
Son corps, malgré son âge, a les forces robustes,
Le mouvement facile et les démarches justes :
Des ressorts inconnus agitent le vieillard,
Et font de tous ses pas des miracles de l'art.

SCENE II.

ALCANDRE, PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.

Grand démon du sçavoir, de qui les doctes veilles
Produisent chaque jour de nouvelles merveilles,
A qui rien n'est secret dans nos intentions,
Et qui voit sans nous voir toutes nos actions;
Si de ton art divin le pouvoir admirable
Jamais en ma faveur se rendit secourable,
De ce pére affligé soulage les douleurs :
Une vieille amitié prend part en ses malheurs,
Rennes, ainsi qu'à moy, luy donna la naissance,
Et presque entre ses bras j'ay passé mon enfance;
Là, son fils, pareil d'âge et de condition,
S'unissant avec moy d'étroite affection...

ALCANDRE.

Dorante, c'est assez, je sçay ce qui l'améne,
Ce fils est aujourd'huy le sujet de sa peine.
Vieillard, n'est-il pas vray que son éloignement
Par un juste remords te gesne incessamment,
Qu'une obstination à te montrer sévére
L'a banny de ta veuë et cause ta misére,
Qu'en vain au repentir de ta sévérité
Tu cherches en tous lieux ce fils si maltraité?

PRIDAMANT.

Oracle de nos jours qui connois toutes choses,
En vain de ma douleur je cacherois les causes,
Tu sçais trop quelle fut mon injuste rigueur,

Et vois trop clairement les secrets de mon cœur.
Il est vray, j'ay failly, mais pour mes injustices
Tant de travaux en vain sont d'assez grands supplices;
Donne enfin quelque borne à mes regrets cuisans,
Ren-moy l'unique appuy de mes debiles ans :
Je le tiendray rendu, si j'en ay des nouvelles;
L'amour pour le trouver me fournira des ailes.
Où fait-il sa retraite? en quels lieux doy-je aller?
Fust-il au bout du monde, on m'y verra voler.

ALCANDRE.

Commencez d'espérer, vous sçaurez par mes charmes
Ce que le Ciel vengeur refusoit à vos larmes;
Vous reverrez ce fils plein de vie et d'honneur :
De son bannissement il tire son bonheur.
C'est peu de vous le dire; en faveur de Dorante,
Je vous veux faire voir sa fortune éclatante.
Les novices de l'art, avec tous leurs encens,
Et leurs mots inconnus qu'ils feignent tous-puissans,
Leurs herbes, leurs parfums et leurs cérémonies,
Apportent au métier des longueurs infinies,
Qui ne sont, aprés tout, qu'un mystére pipeur
Pour se faire valoir et pour vous faire peur.
Ma baguette à la main j'en feray davantage.

(*Il donne un coup de baguette, et on tire un rideau derriére lequel sont en parade les plus beaux habits des comédiens.*)

Jugez de vostre fils par un tel équipage.
Et bien, celuy d'un prince a-t'il plus de splendeur,
Et pouvez-vous encor douter de sa grandeur?

PRIDAMANT.

D'un amour paternel vous flatez les tendresses,
Mon fils n'est point de rang à porter ces richesses,

Et sa condition ne sçauroit consentir
Que d'une telle pompe il s'ose revétir.

ALCANDRE.

Sous un meilleur destin sa fortune rangée,
Et sa condition avec le temps changée,
Personne maintenant n'a dequoy murmurer
Qu'en public de la sorte il aime à se parer.

PRIDAMANT.

A cet espoir si doux j'abandonne mon ame.
Mais parmy ces habits je voy ceux d'une femme :
Seroit-il marié?

ALCANDRE.

Je vay de ses amours.
Et de tous ses hazards vous faire le discours.
Toutefois, si vostre ame étoit assez hardie,
Sous une illusion vous pourriez voir sa vie,
Et tous ces accidens devant vous exprimez
Par des spectres pareils à des corps animez :
Il ne leur manquera ny geste, ny parole.

PRIDAMANT.

Ne me soupçonnez point d'une crainte frivole :
Le portrait de celuy que je cherche en tous lieux
Pourroit-il par sa veuë épouvanter mes yeux?

ALCANDRE.

Mon cavalier, de grace, il faut faire retraite,
Et souffrir qu'entre nous l'histoire en soit secrette.

PRIDAMANT.

Pour un si bon amy je n'ay point de secrets.

DORANTE.

Il nous faut sans replique accepter ses arrests,
Je vous attens chez moy.

ALCANDRE.

Ce soir, si bon luy semble,
Il vous apprendra tout quand vous serez ensemble.

SCENE III.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Vostre fils tout d'un coup ne fut pas grand seigneur :
Toutes ses actions ne vous font pas honneur,
Et je serois marry d'exposer sa misére
En spectacle à des yeux autres que ceux d'un pére.
Il vous prit quelque argent, mais ce petit butin
A peine luy dura du soir jusqu'au matin,
Et, pour gagner Paris, il vendit par la plaine
Des brévets à chasser la fiévre et la migraine,
Dit la bonne avanture, et s'y rendit ainsi.
Là, comme on vit d'esprit, il en vécut aussi.
Dedans saint Innocent il se fit secrétaire,
Aprés, montant d'état, il fut clerc d'un notaire ;
Ennuyé de la plume, il la quitta soudain,
Et fit danser un singe au faux-bourg saint Germain.
Il se mit sur la rime, et l'essay de sa veine
Enrichit les chanteurs de la Samaritaine :
Son stile prit aprés de plus beaux ornemens,
Il se hazarda mesme à faire des romans,
Des chansons pour Gautier, des pointes pour Guillaume;
Depuis il trafiqua de chapelets de baume,

Vendit du mithridate en maistre opérateur,
Revint dans le Palais et fut solliciteur;
Enfin jamais Buscon, Lazarille de Tormes,
Sayavédre et Gusman ne prirent tant de formes.
C'étoit là pour Dorante un honneste entretien!

PRIDAMANT.

Que je vous suis tenu de ce qu'il n'en sçait rien!

ALCANDRE.

Sans vous faire rien voir, je vous en fais un conte
Dont le peu de longueur épargne vostre honte.
Las de tant de métiers sans honneur et sans fruit,
Quelque meilleur destin à Bordeaux l'a conduit,
Et là, comme il pensoit au choix d'un exercice,
Un brave du païs l'a pris à son service.
Ce guerrier amoureux en a fait son agent :
Cette commission l'a remeublé d'argent;
Il sçait avec adresse en portant les paroles
De la vaillante dupe attraper les pistoles;
Mesme de son agent il s'est fait son rival,
Et la beauté qu'il sert ne luy veut point de mal.
Lors que de ses amours vous aurez veu l'histoire,
Je vous le veux montrer plein d'éclat et de gloire,
Et la mesme action qu'il pratique aujourd'huy.

PRIDAMANT.

Que déja cet espoir soulage mon ennuy!

ALCANDRE.

Il a caché son nom en battant la campagne,
Et s'est fait de Clindor le sieur de la Montagne :
C'est ainsi que tantost vous l'entendrez nommer;
Voyez tout sans rien dire et sans vous alarmer.

Je tarde un peu beaucoup pour vostre impatience,
N'en concevez pourtant aucune défiance :
C'est qu'un charme ordinaire a trop peu de pouvoir
Sur les spectres parlans qu'il faut vous faire voir.
Entrons dedans ma grotte, afin que j'y prépare
Quelques charmes nouveaux pour un effet si rare.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

QUOY qu'il s'offre à vos yeux, n'en ayez point d'effroy,
De ma grotte sur tout ne sortez qu'aprés moy,
Sinon, vous étes mort. Voyez déja paroistre
Sous deux fantômes vains vostre fils et son maistre.

PRIDAMANT.

O Dieux! je sens mon ame aprés luy s'envoler.

ALCANDRE.

Faites-luy du silence et l'écoutez parler.

SCENE II.

MATAMORE, CLINDOR.

CLINDOR.

Quoy! Monsieur, vous resvez, et cette ame hautaine,
Aprés tant de beaux faits semble estre encor en peine!

N'étes-vous point lassé d'abattre des guerriers,
Et vous faut-il encor quelques nouveaux lauriers?

MATAMORE.

Il est vray que je resve, et ne sçaurois résoudre
Lequel je doy des deux le prémier mettre en poudre,
Du grand Sophy de Perse, ou bien du grand Mogor.

CLINDOR.

Et de grace, Monsieur, laissez-les vivre encor.
Qu'ajousteroit leur perte à vostre renommée?
D'ailleurs, quand auriez-vous rassemblé vostre armée?

MATAMORE.

Mon armée! ah poltron! ah traistre! pour leur mort
Tu crois donc que ce bras ne soit pas assez fort?
Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons et gagne les batailles;
Mon courage invaincu contre les empereurs
N'arme que la moitié de ses moindres fureurs;
D'un seul commandement que je fais aux trois Parques,
Je dépeuple l'Etat des plus heureux monarques :
Le foudre est mon canon, les destins mes soldats,
Je couche d'un revers mille ennemis à bas,
D'un soufle je réduis leurs projets en fumée,
Et tu m'oses parler cependant d'une armée!
Tu n'auras plus l'honneur de voir un second Mars,
Je vay t'assassiner d'un seul de mes regards,
Veillaque! Toutefois, je songe à ma maîtresse,
Ce penser m'adoucit. Va, ma colére cesse,
Et ce petit archer qui dompte tous les dieux
Vient de chasser la Mort qui logeoit dans mes yeux.
Regarde, j'ay quitté cette effroyable mine,
Qui massacre, détruit, brise, brusle, extermine,

Et, pensant au bel œil qui tient ma liberté,
Je ne suis plus qu'amour, que grace, que beauté.

CLINDOR.

O dieux! en un moment que tout vous est possible!
Je vous vois aussi beau que vous étiez terrible,
Et ne croy point d'objet si ferme en sa rigueur
Qu'il puisse constamment vous refuser son cœur.

MATAMORE.

Je te le dis encor, ne sois plus en alarme :
Quand je veux, j'épouvante, et quand je veux, je charme,
Et, selon qu'il me plaist, je remplis tour à tour
Les hommes de terreur et les femmes d'amour.
Du temps que ma beauté m'étoit inséparable,
Leurs persécutions me rendoient misérable :
Je ne pouvois sortir sans les faire pasmer,
Mille mouroient par jour à force de m'aimer;
J'avois des rendez-vous de toutes les princesses,
Les reines à l'envy mandioient mes caresses;
Celle d'Ethïopie et celle du Japon
Dans leurs soûpirs d'amour ne mesloient que mon nom;
De passion pour moy deux sultanes troublérent,
Deux autres, pour me voir, du serrail s'échapérent :
J'en fus mal quelque temps avec le grand seigneur.

CLINDOR.

Son mécontentement n'alloit qu'à vostre honneur.

MATAMORE.

Ces pratiques nuisoient à mes desseins de guerre,
Et pouvoient m'empescher de conquérir la terre.
D'ailleurs j'en devins las, et, pour les arréter,
J'envoyay le Destin dire à son Jupiter
Qu'il trouvast un moyen qui fist cesser les flames
Et l'importunité dont m'accabloient les dames;

Qu'autrement, ma colére iroit dedans les cieux
Le degrader soudain de l'empire des dieux,
Et donneroit à Mars à gouverner sa foudre.
La frayeur qu'il en eut le fit bien-tost résoudre :
Ce que je demandois fut prest en un moment,
Et depuis, je suis beau quand je veux seulement.

CLINDOR.

Que j'aurois sans cela de poulets à vous rendre!

MATAMORE.

De quelle que ce soit garde-toy bien d'en prendre.
Sinon de... Tu m'entens; que dit-elle de moy?

CLINDOR.

Que vous étes des cœurs et le charme et l'effroy,
Et que, si quelque effet peut suivre vos promesses,
Son sort est plus heureux que celuy des déesses.

MATAMORE.

Ecoute : en ce temps-là dont tantost je parlois,
Les déesses aussi se rangeoient sous mes loix,
Et je te veux conter une étrange avanture
Qui jetta du desordre en toute la nature,
Mais desordre aussi grand qu'on en voye arriver.
Le Soleil fut un jour sans se pouvoir lever,
Et ce visible dieu que tant de monde adore,
Pour marcher devant luy, ne trouvoit point d'Aurore.
On la cherchoit par tout, au lit du vieux Thiton,
Dans les bois de Céphale, au palais de Memnon,
Et, faute de trouver cette belle fourriére,
Le jour jusqu'à midy se passa sans lumiére.

CLINDOR.

Où pouvoit estre alors la reine des clartez?

MATAMORE.

Au milieu de ma chambre à m'offrir ses beautez.

Elle y perdit son temps, elle y perdit ses larmes :
Mon cœur fut insensible à ses plus puissans charmes,
Et tout ce qu'elle obtint pour son frivole amour
Fut un ordre précis d'aller rendre le jour.

CLINDOR.

Cet étrange accident me revient en mémoire;
J'étois lors en Méxique, où j'en appris l'histoire,
Et j'entendis conter que la Perse en couroux
De l'affront de son dieu murmuroit contre vous.

MATAMORE.

J'en ouïs quelque chose, et je l'eusse punie,
Mais j'étois engagé dans la Transsilvanie,
Où ses ambassadeurs, qui vindrent l'excuser,
A force de présens me sceurent appaiser.

CLINDOR.

Que la clémence est belle en un si grand courage!

MATAMORE.

Contemple, mon amy, contemple ce visage :
Tu vois un abregé de toutes les vertus.
D'un monde d'ennemis sous mes pieds abatus,
Dont la race est périe et la terre deserte,
Pas un qu'à son orgueil n'a jamais deu sa perte :
Tous ceux qui font hommage à mes perfections
Conservent leurs Etats par leurs submissions.
En Europe, où les rois sont d'une humeur civile,
Je ne leur raze point de chasteau ny de ville :
Je les souffre regner; mais chez les Africains,
Par tout où j'ay trouvé des rois un peu trop vains,
J'ay détruit leurs païs pour punir leurs monarques,
Et leurs vastes deserts en sont de bonnes marques :
Ces grands sables qu'à peine on passe sans horreur
Sont d'assez beaux effets de ma juste fureur.

CLINDOR.

Revenons à l'amour : voicy vostre maîtresse.

MATAMORE.

Ce diable de rival l'accompagne sans cesse.

CLINDOR.

Où vous retirez-vous?

MATAMORE.

Ce fat n'est pas vaillant,
Mais il a quelque humeur qui le rend insolent.
Peut-estre qu'orgueilleux d'estre avec cette belle
Il seroit assez vain pour me faire querelle.

CLINDOR.

Ce seroit bien courir luy-mesme à son malheur.

MATAMORE.

Lors que j'ay ma beauté, je n'ay point de valeur.

CLINDOR.

Cessez d'estre charmant, et faites-vous terrible.

MATAMORE.

Mais tu n'en prévois pas l'accident infaillible.
Je ne sçaurois me faire effroyable à demy,
Je tûrois ma maîtresse avec mon ennemy.
Attendons en ce coin l'heure qui les sépare.

CLINDOR.

Comme vostre valeur vostre prudence est rare.

SCENE III.

ADRASTE, ISABELLE.

ADRASTE.

Helas! s'il est ainsi, quel malheur est le mien!
Je soûpire, j'endure, et je n'avance rien,

Et, malgré les transports de mon amour extrême,
Vous ne voulez pas croire encor que je vous aime.

ISABELLE.

Je ne sçay pas, Monsieur, dequoy vous me blasmez :
Je me connois aimable, et croy que vous m'aimez ;
Dans vos soûpirs ardens j'en voy trop d'apparence,
Et, quand bien de leur part j'aurois moins d'asseurance,
Pour peu qu'un honneste homme ait vers moy de crédit,
Je luy fais la faveur de croire ce qu'il dit.
Rendez-moy la pareille, et, puisqu'à vostre flame
Je ne déguise rien de ce que j'ay dans l'ame,
Faites-moy la faveur de croire sur ce point
Que, bien que vous m'aimiez, je ne vous aime point.

ADRASTE.

Crüelle, est-ce là donc ce que vos injustices
Ont reservé de prix à de si longs services,
Et mon fidelle amour est-il si criminel
Qu'il doive estre puny d'un mépris éternel?

ISABELLE.

Nous donnons bien souvent de divers noms aux choses :
Des épines pour moy, vous les nommez des roses,
Ce que vous appellez service, affection,
Je l'appelle supplice et persécution.
Chacun dans sa croyance également s'obstine :
Vous pensez m'obliger d'un feu qui m'assassine,
Et ce que vous jugez digne du plus haut prix
Ne mérite à mon gré que haine et que mépris.

ADRASTE.

N'avoir que du mépris pour des flames si saintes,
Dont j'ay receu du Ciel les premiéres atteintes!
Ouy, le Ciel, au moment qu'il me fit respirer,
Ne me donna de cœur que pour vous adorer;

Mon ame vint au jour pleine de vostre idée :
Avant que de vous voir, vous l'avez possédée,
Et, quand je me rendis à des regards si doux,
Je ne vous donnay rien qui ne fust tout à vous.
Rien que l'ordre du Ciel n'eust déja fait tout vostre.

ISABELLE.

Le Ciel m'eust fait plaisir d'en enrichir une autre.
Il vous fit pour m'aimer, et moy pour vous haïr,
Gardons-nous bien tous deux de luy desobéïr.
Vous avez, aprés tout, bonne part à sa haine,
Ou d'un crime secret il vous livre à la peine,
Car je ne pense pas qu'il soit tourment égal
Au supplice d'aimer qui vous traite si mal.

ADRASTE.

La grandeur de mes maux vous étant si connuë,
Me refuserez-vous la pitié qui m'est deuë ?

ISABELLE.

Certes j'en ay beaucoup, et vous plains d'autant plus
Que je voy ces tourmens tout-à-fait superflus,
Et n'avoir pour tout fruit d'une longue souffrance
Que l'incommode honneur d'une triste constance.

ADRASTE.

Un pére l'authorise, et mon feu maltraité
Enfin aura recours à son authorité.

ISABELLE.

Ce n'est pas le moyen de trouver vostre conte,
Et d'un si beau dessein vous n'aurez que la honte.

ADRASTE.

J'espére voir pourtant avant la fin du jour
Ce que peut son vouloir au defaut de l'amour.

ISABELLE.

Et moy j'espére voir avant que le jour passe
Un amant accablé de nouvelle disgrace.

ADRASTE.

Et quoy! cette rigueur ne cessera jamais?

ISABELLE.

Allez trouver mon pére et me laissez en paix.

ADRASTE.

Vostre ame au repentir de sa froideur passée
Ne la veut point quitter sans estre un peu forcée;
J'y vay tout de ce pas, mais avec des sermens
Que c'est pour obéïr à vos commandemens.

ISABELLE.

Allez continüer une vaine poursuite.

SCENE IV.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR.

MATAMORE.

Et bien! dés qu'il m'a veu, comme a-t'il pris la fuite!
M'a-t'il bien sceu quitter la place au mesme instant?

ISABELLE.

Ce n'est pas honte à luy : les rois en font autant,
Du moins si ce grand bruit qui court de vos merveilles
N'a trompé mon esprit en frappant mes oreilles.

MATAMORE.

Vous le pouvez bien croire, et, pour le témoigner,
Choisissez en quels lieux il vous plaist de régner :
Ce bras tout aussi-tost vous conqueste un empire,
J'en jure par luy-mesme, et cela, c'est tout dire.

ISABELLE.

Ne prodiguez pas tant ce bras toûjours vainqueur,
Je ne veux point régner que dessus vostre cœur;
Toute l'ambition que me donne ma flame,
C'est d'avoir pour sujets les desirs de vostre ame.

MATAMORE.

Ils vous sont tous acquis, et, pour vous faire voir
Que vous avez sur eux un absolu pouvoir,
Je n'écouteray plus cette humeur de conqueste,
Et, laissant tous les rois leurs couronnes en teste,
J'en prendray seulement deux ou trois pour valets,
Qui viendront à genoux vous rendre mes poulets.

ISABELLE.

L'éclat de tels suivans attireroit l'envie
Sur le rare bonheur où je coule ma vie :
Le commerce discret de nos affections
N'a besoin que de luy pour ces commissions.

MATAMORE.

Vous avez, Dieu me sauve, un esprit à ma mode,
Vous trouvez comme moy la grandeur incommode,
Les sceptres les plus beaux n'ont rien pour moy d'exquis,
Je les rens aussi-tost que je les ay conquis,
Et me suis veu charmer quantité de princesses,
Sans que jamais mon cœur les voulust pour maîtresses.

ISABELLE.

Certes en ce point seul je manque un peu de foy.
Que vous ayez quitté des princesses pour moy!
Que vous leur refusiez un cœur dont je dispose!

MATAMORE.

Je croy que la Montagne en sçaura quelque chose.
Viença. Lors qu'en la Chine, en ce fameux tournoy,
Je donnay dans la veuë aux deux filles du roy,

Que te dit-on en cour de cette jalousie
Dont pour moy toutes deux eurent l'ame saisie?

CLINDOR.

Par vos mépris enfin l'une et l'autre mourut :
J'étois lors en Egypte, où le bruit en courut,
Et ce fut en ce temps que la peur de vos armes
Fit nager le grand Caire en un fleuve de larmes.
Vous veniez d'assommer dix géans en un jour,
Vous aviez desolé les païs d'alentour,
Razé quinze chasteaux, applany deux montagnes,
Fait passer par le feu villes, bourgs et campagnes,
Et défait vers Damas cent mille combatans.

MATAMORE.

Que tu remarques bien et les lieux et les temps!
Je l'avois oublié.

ISABELLE.

Des faits si pleins de gloire
Vous peuvent-ils ainsi sortir de la memoire?

MATAMORE.

Trop pleine de lauriers remportés sur les rois,
Je ne la charge point de ces menus exploits.

SCENE V.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR, PAGE.

PAGE.

Monsieur.

MATAMORE.

Que veux-tu, page?

PAGE.

Un courier vous demande.

MATAMORE.

D'où vient-il?

PAGE.

De la part de la reine d'Islande.

MATAMORE.

Ciel, qui sçais comme quoy j'en suis persécuté,
Un peu plus de repos avec moins de beauté,
Fay qu'un si long mépris enfin la desabuse.

CLINDOR.

Voyez ce que pour vous ce grand guerrier refuse.

ISABELLE.

Je n'en puis plus douter.

CLINDOR.

Il vous le disoit bien.

MATAMORE.

Elle m'a beau prier, non, je n'en feray rien,
Et, quoy qu'un fol espoir ose encore luy promettre,
Je luy vais envoyer sa mort dans une lettre.
Trouvez-le bon, ma reine, et souffrez cependant
Une heure d'entretien de ce cher confident,
Qui, comme de ma vie il sçait toute l'histoire,
Vous fera voir sur qui vous avez la victoire.

ISABELLE.

Tardez encore moins, et par ce prompt retour
Je jugeray quelle est envers moy vostre amour.

SCENE VI.

CLINDOR, ISABELLE.

CLINDOR.

Jugez plûtost par là l'humeur du personnage.
Ce page n'est chez luy que pour ce badinage,
Et venir d'heure en heure avertir Sa Grandeur,
D'un courier, d'un agent, ou d'un ambassadeur.

ISABELLE.

Ce message me plaist bien plus qu'il ne luy semble,
Il me défait d'un fou pour nous laisser ensemble.

CLINDOR.

Ce discours favorable enhardira mes feux
A bien user d'un temps si propice à mes vœux.

ISABELLE.

Que m'allez-vous conter?

CLINDOR.

Que j'adore Isabelle,
Que je n'ay plus de cœur ny d'ame que pour elle,
Que ma vie...

ISABELLE.

Epargnez ces propos superflus,
Je les sçay, je les croy, que voulez-vous de plus?
Je néglige à vos yeux l'offre d'un diadème,
Je dédaigne un rival, en un mot, je vous aime.
C'est aux commencemens des foibles passions
A s'amuser encor aux protestations :
Il suffit de nous voir au point où sont les nostres,
Un coup d'œil vaut pour vous tous les discours des autres.

CLINDOR.

Dieux! qui l'eust jamais creu, que mon sort rigoureux
Se rendist si facile à mon cœur amoureux!
Banny de mon païs par la rigueur d'un pére,
Sans support, sans amis, accablé de misére,
Et réduit à flater le caprice arrogant
Et les vaines humeurs d'un maistre extravagant,
Ce pitoyable état de ma triste fortune
N'a rien qui vous déplaise ou qui vous importune,
Et d'un rival puissant les biens et la grandeur
Obtiennent moins sur vous que ma sincére ardeur.

ISABELLE.

C'est comme il faut choisir : un amour véritable
S'attache seulement à ce qu'il voit aimable.
Qui regarde les biens ou la condition
N'a qu'un amour avare, ou plein d'ambition,
Et souille laschement par ce meslange infame
Les plus nobles desirs qu'enfante une belle ame.
Je sçay bien que mon pére a d'autres sentimens,
Et mettra de l'obstacle à nos contentemens;
Mais l'amour sur mon cœur a pris trop de puissance
Pour écouter encor les loix de la naissance;
Mon pére peut beaucoup, mais bien moins que ma foy:
Il a choisy pour luy, je veux choisir pour moy.

CLINDOR.

Confus de voir donner à mon peu de mérite...

ISABELLE.

Voicy mon importun, souffrez que je l'évite.

SCENE VII.

ADRASTE, CLINDOR.

ADRASTE.

Que vous étes heureux, et quel malheur me suit!
Ma maîtresse vous souffre, et l'ingrate me fuit!
Quelque goust qu'elle prenne en vostre compagnie,
Si-tost que j'ay paru, mon abord l'a bannie.

CLINDOR.

Sans avoir veu vos pas s'adresser en ce lieu,
Lasse de mes discours, elle m'a dit adieu.

ADRASTE.

Lasse de vos discours! vostre humeur est trop bonne,
Et vostre esprit trop beau pour ennuyer personne.
Mais que luy contiez-vous qui pûst l'importuner?

CLINDOR.

Des choses qu'aisément vous pouvez deviner,
Les amours de mon maistre, ou plûtost ses sottises,
Ses conquestes en l'air, ses hautes entreprises.

ADRASTE.

Voulez-vous m'obliger? vostre maistre ny vous
N'étes pas gens tous deux à me rendre jaloux;
Mais, si vous ne pouvez arréter ses saillies,
Divertissez ailleurs le cours de ses folies.

CLINDOR.

Que craignez-vous de luy, dont tous les complimens
Ne parlent que de morts et de saccagemens;
Qu'il bat, terrasse, brise, étrangle, brusle, assomme?

ADRASTE.

Pour estre son valet, je vous trouve honneste homme:

Vous n'étes point de taille à servir sans dessein
Un fanfaron plus fou que son discours n'est vain.
Quoy qu'il en soit, depuis que je vous voy chez elle,
Toûjours de plus en plus je l'éprouve crüelle.
Ou vous servez quelqu'autre, ou vostre qualité
Laisse dans vos projets trop de témérité ;
Je vous tiens fort suspect de quelque haute adresse :
Que vostre maistre enfin fasse une autre maîtresse,
Ou, s'il ne peut quitter un entretien si doux,
Qu'il se serve du moins d'un autre que de vous.
Ce n'est pas qu'aprés tout les volontez d'un pére,
Qui sçait ce que je suis, ne terminent l'affaire,
Mais purgez-moy l'esprit de ce petit soucy,
Et, si vous vous aimez, bannissez-vous d'icy,
Car, si je vous voy plus regarder cette porte,
Je sçay comme traiter les gens de vostre sorte.

CLINDOR.

Me prenez-vous pour homme à nuire à vostre feu?

ADRASTE.

Sans replique, de grace, ou nous verrons beau jeu.
Allez, c'est assez dit.

CLINDOR.

Pour un leger ombrage
C'est trop indignement traiter un bon courage.
Si le Ciel en naissant ne m'a fait grand seigneur,
Il m'a fait le cœur ferme et sensible à l'honneur,
Et je pourrois bien rendre un jour ce qu'on me préte.

ADRASTE.

Quoy! vous me menacez!

CLINDOR.

Non, non, je fais retraite.

D'un si crüel affront vous aurez peu de fruit;
Mais ce n'est pas icy qu'il faut faire du bruit.

SCENE VIII.

ADRASTE, LYSE.

ADRASTE.

Ce belistre insolent me fait encor bravade.

LYSE.

A ce conte, Monsieur, vostre esprit est malade?

ADRASTE.

Malade! mon esprit?

LYSE.

Ouy, puisqu'il est jaloux
Du malheureux agent de ce prince des foux.

ADRASTE.

Je sçay ce que je suis et ce qu'est Isabelle,
Et crains peu qu'un valet me supplante auprés d'elle;
Je ne puis toutefois souffrir sans quelque ennuy
Le plaisir qu'elle prend à causer avec luy.

LYSE.

C'est dénier ensemble et confesser la debte.

ADRASTE.

Nomme, si tu le veux, ma boutade indiscrette,
Et trouve mes soupçons bien ou mal à propos;
Je l'ay chassé d'icy pour me mettre en repos.
En effet, qu'en est-il?

LYSE.

Si j'ose vous le dire,
Ce n'est plus que pour luy qu'Isabelle soûpire.

ADRASTE.

Lyse, que me dis-tu?

LYSE.

Qu'il posséde son cœur,
Que jamais feux naissans n'eurent tant de vigueur,
Qu'ils meurent l'un pour l'autre et n'ont qu'une pensée.

ADRASTE.

Trop ingrate beauté, déloyale, insensée,
Tu m'oses donc ainsi préférer un maraut?

LYSE.

Ce rival orgueilleux le porte bien plus haut,
Et je vous en veux faire entiére confidence.
Il se dit gentilhomme et riche.

ADRASTE.

Ah! l'impudence!

LYSE.

D'un pére rigoureux fuyant l'authorité,
Il a couru long-temps d'un et d'autre costé;
Enfin, manque d'argent peut-estre, ou par caprice,
De nostre Fiérabras il s'est mis au service,
Et, sous ombre d'agir pour ses folles amours,
Il a sceu pratiquer de si rusez détours
Et charmer tellement cette pauvre abusée
Que vous en avez veu vostre ardeur méprisée.
Mais parlez à son pére, et bien-tost son pouvoir
Remettra son esprit aux termes du devoir.

ADRASTE.

Je viens tout maintenant d'en tirer asseurance
De recevoir les fruits de ma persévérance,
Et, devant qu'il soit peu, nous en verrons l'effet.
Mais écoute, il me faut obliger tout à fait.

LYSE.

Où je vous puis servir j'ose tout entreprendre.

ADRASTE.

Peux-tu dans leurs amours me les faire surprendre?

LYSE.

Il n'est rien plus aisé, peut-estre dés ce soir.

ADRASTE.

Adieu donc, souvien-toy de me les faire voir.
Cependant pren cecy seulement par avance.

LYSE.

Que le galand alors soit froté d'importance.

ADRASTE.

Croy-moy, qu'il se verra, pour te mieux contenter,
Chargé d'autant de bois qu'il en pourra porter.

SCENE IX.

LYSE.

L'arrogant croit déja tenir ville gaignée,
Mais il sera puny de m'avoir dédaignée.
Parce qu'il est aimable, il fait le petit dieu
Et ne veut s'adresser qu'aux filles de bon lieu;
Je ne mérite pas l'honneur de ses caresses,
Vraiment c'est pour son nez : il luy faut des maîtresses.
Je ne suis que servante, et qu'est-il que valet?
Si son visage est beau, le mien n'est pas trop laid.
Il se dit riche et noble, et cela me fait rire :
Si loin de son païs qui n'en peut autant dire?
Qu'il le soit, nous verrons ce soir, si je le tiens,
Dancer sous le cotret sa noblesse et ses biens.

SCENE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Le cœur vous bat un peu.

PRIDAMANT.

Je crains cette menace.

ALCANDRE.

Lyse aime trop Clindor pour causer sa disgrace.

PRIDAMANT.

Elle en est méprisée et cherche à se venger.

ALCANDRE.

Ne craignez point, l'amour la fera bien changer.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

GERONTE, ISABELLE.

GERONTE.

Appaisez vos soûpirs et tarissez vos larmes,
Contre ma volonté ce sont de foibles armes:
Mon cœur, quoy que sensible à toutes vos douleurs,
Ecoute la raison et néglige vos pleurs.
Je sçay ce qu'il vous faut beaucoup mieux que vous mesme,
Vous dédaignez Adraste à cause que je l'aime;
Et, parce qu'il me plaist d'en faire vostre époux,
Vostre orgueil n'y voit rien qui soit digne de vous.
Quoy! manque-t'il de bien, de cœur, ou de noblesse?
En est-ce le visage ou l'esprit qui vous blesse?
Il vous fait trop d'honneur.

ISABELLE.

Je sçay qu'il est parfait,
Et que je répons mal à l'honneur qu'il me fait;
Mais, si vostre bonté me permet en ma cause

Pour me justifier de dire quelque chose,
Par un secret instinct que je ne puis nommer,
J'en fais beaucoup d'état et ne le puis aimer.
Souvent je ne sçay quoy, que le Ciel nous inspire,
Soûleve tout le cœur contre ce qu'on desire,
Et ne nous laisse pas en état d'obéïr,
Quand on choisit pour nous ce qu'il nous fait haïr.
Il attache icy bas avec des sympathies
Les ames que son ordre a là-haut assorties :
On n'en sçauroit unir sans ses avis secrets,
Et cette chaisne manque où manquent ses decrets;
Aller contre les loix de cette providence,
C'est le prendre à partie et blasmer sa prudence,
L'attaquer en rebelle et s'exposer aux coups
Des plus aspres malheurs qui suivent son couroux.

GERONTE.

Insolente! est-ce ainsi que l'on se justifie?
Quel maistre vous appren cette philosophie?
Vous en sçavez beaucoup, mais tout vostre sçavoir
Ne m'empeschera pas d'user de mon pouvoir.
Si le Ciel pour mon choix vous donne tant de haine,
Vous a-t'il mise en feu pour ce grand capitaine?
Ce guerrier valeureux vous tient-il dans ses fers,
Et vous a-t'il domptée avec tout l'univers?
Ce fanfaron doit-il relever ma famille?

ISABELLE.

Et de grace, Monsieur, traitez mieux vostre fille.

GERONTE.

Quel sujet donc vous porte à me desobéir?

ISABELLE.

Mon heur et mon repos, que je ne puis trahir.

Ce que vous appelez un heureux hyménée
N'est pour moy qu'un enfer, si j'y suis condamnée.

GERONTE.

Ah ! qu'il en est encor de mieux faites que vous,
Qui se voudroient bien voir dans un enfer si doux!
Aprés tout, je le veux, cédez à ma puissance.

ISABELLE.

Faites un autre essay de mon obéïssance.

GERONTE.

Ne me repliquez plus quand j'ay dit : *Je le veux*.
Rentrez, c'est desormais trop contesté nous deux.

SCENE II.

GERONTE.

Qu'à present la jeunesse a d'étranges manies!
Les regles du devoir luy sont des tyrannies,
Et les droits les plus saints deviennent impuissans
Contre cette fierté qui l'attache à son sens.
Telle est l'humeur du sexe : il aime à contredire,
Rejette obstinément le joug de nostre empire,
Ne suit que son caprice en ses affections,
Et n'est jamais d'accord de nos élections.
N'espére pas pourtant, aveugle et sans cervelle,
Que ma prudence céde à ton esprit rebelle.
Mais ce fou viendra-t'il toûjours m'embarrasser?
Par force ou par adresse il me le faut chasser.

SCENE III.

GERONTE, MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE *à Clindor.*
Ne doit-on pas avoir pitié de ma fortune?
Le grand visir encor de nouveau m'importune,
Le Tartare d'ailleurs m'appelle à son secours,
Narsingue et Calicut m'en pressent tous les jours;
Si je ne les refuse, il me faut mettre en quatre.

CLINDOR.
Pour moy, je suis d'avis que vous les laissiez battre:
Vous emploîriez trop mal vos invincibles coups,
Si, pour en servir un, vous faisiez trois jaloux.

MATAMORE.
Tu dis bien, c'est assez de telles courtoisies,
Je ne veux qu'en amour donner des jalousies.
Ah! Monsieur, excusez si, faute de vous voir,
Bien que si prés de vous, je manquois au devoir.
Mais quelle émotion paroît sur ce visage?
Où sont vos ennemis que j'en fasse carnage?

GERONTE.
Monsieur, graces aux dieux, je n'ay point d'ennemis.

MATAMORE.
Mais graces à ce bras, qui vous les a soûmis.

GERONTE.
C'est une grace encor que j'avois ignorée.

MATAMORE.
Depuis que ma faveur pour vous s'est declarée,
Ils sont tous morts de peur, ou n'ont osé bransler.

GERONTE.

C'est ailleurs maintenant qu'il vous faut signaler;
Il fait beau voir ce bras plus craint que le tonnerre
Demeurer si paisible en un temps plein de guerre,
Et c'est pour acquérir un nom bien relevé,
D'estre dans une ville à battre le pavé!
Chacun croit vostre gloire à faux tître usurpée,
Et vous ne passez plus que pour traisneur d'épée.

MATAMORE.

Ah ventre! il est tout vray que vous avez raison,
Mais le moyen d'aller, si je suis en prison?
Isabelle m'arreste, et ses yeux pleins de charmes
Ont captivé mon cœur et suspendu mes armes.

GERONTE.

Si rien que son sujet ne vous tient arrêté,
Faites vostre équipage en toute liberté:
Elle n'est pas pour vous, n'en soyez point en peine.

MATAMORE.

Ventre! que dites-vous? Je la veux faire reine.

GERONTE.

Je ne suis pas d'humeur à rire tant de fois
Du crotesque recit de vos rares exploits:
La sottise ne plaist qu'alors qu'elle est nouvelle;
En un mot, faites reine une autre qu'Isabelle.
Si pour l'entretenir vous venez plus icy...

MATAMORE.

Il a perdu le sens de me parler ainsi.
Pauvre homme, sçais-tu bien que mon nom effroyable
Met le grand Turc en fuite, et fait trembler le diable,
Que pour t'anéantir je ne veux qu'un moment?

GERONTE.

J'ay chez moy des valets à mon commandement,

Qui, n'ayant pas l'esprit de faire des bravades,
Répondroient de la main à vos rodomontades.

MATAMORE *à Clindor.*

Dy-luy ce que j'ay fait en mille et mille lieux.

GERONTE.

Adieu, modérez-vous, il vous en prendra mieux;
Bien que je ne sois pas de ceux qui vous haïssent,
J'ay le sang un peu chaud, et mes gens m'obéïssent.

SCENE IV.

MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.

Respect de ma maîtresse, incommode vertu,
Tyran de ma vaillance, à quoy me réduis-tu?
Que n'ay-je eu cent rivaux en la place d'un pére,
Sur qui sans t'offenser laisser choir ma colére?
Ah! visible démon, vieux spectre décharné,
Vray suppost de Satan, médaille de damné,
Tu m'oses donc bannir, et mesme avec menaces,
Moy de qui tous les rois briguent les bonnes graces?

CLINDOR.

Tandis qu'il est dehors, allez dès aujourd'huy
Causer de vos amours, et vous moquer de luy.

MATAMORE.

Cadediou! ses valets feroient quelque insolence.

CLINDOR.

Ce fer a trop dequoy dompter leur violence.

MATAMORE.

Ouy, mais les feux qu'il jette, en sortant de prison,

Auroient en un moment embrasé la maison,
Devoré tout à l'heure ardoises et goutiéres,
Faistes, lates, chévrons, montans, courbes, filiéres,
Entretoises, sommiers, colomnes, soliveaux,
Parnes, soles, appuis, jambages, traveteaux,
Portes, grilles, verroux, serrures, tuilles, pierre,
Plomb, fer, plastre, ciment, peinture, marbre, verre,
Caves, puys, cours, perrons, salles, chambres, greniers,
Offices, cabinets, terrasses, escaliers ;
Juge un peu quel desordre aux yeux de ma charmeuse.
Ces feux étouferoient son ardeur amoureuse :
Va luy parler pour moy, toy qui n'es pas vaillant,
Tu puniras à moins un valet insolent.

CLINDOR.

C'est m'exposer...

MATAMORE.

Adieu, je vois ouvrir la porte,
Et crains que sans respect cette canaille sorte.

SCENE V.

CLINDOR, LYSE.

CLINDOR, *seul.*

Le souverain poltron, à qui pour faire peur!
Il ne faut qu'une fueille, une ombre, une vapeur!
Un vieillard le maltraite, il fuit pour une fille,
Et tremble à tous momens de crainte qu'on l'étrille.
Lyse, que ton abord doit estre dangereux!
Il donne l'épouvante à ce cœur généreux,

Cet unique vaillant, la fleur des capitaines,
Qui dompte autant de rois qu'il captive de reines.

LYSE.

Mon visage est ainsi malheureux en attraits :
D'autres charment de loin, le mien faît peur de près.

CLINDOR.

S'il fait peur à des fous, il charme les plus sages ;
Il n'est pas quantité de semblables visages.
Si l'on brusle pour toy, ce n'est pas sans sujet,
Je ne connus jamais un si gentil objet :
L'esprit beau, prompt, accort, l'humeur un peu railleuse,
L'enbonpoint ravissant, la taille avantageuse,
Les yeux doux, le teint vif, et les traits délicats ;
Qui seroit le brutal qui ne t'aimeroit pas?

LYSE.

De grace, et depuis quand me trouvez-vous si belle?
Voyez bien : je suis Lyse, et non pas Isabelle.

CLINDOR.

Vous partagez vous deux mes inclinations,
J'adore sa fortune et tes perfections.

LYSE.

Vous en embrassez trop, c'est assez pour vous d'une,
Et mes perfections cédent à sa fortune.

CLINDOR.

Quelque effort que je face à luy donner ma foy,
Penses-tu qu'en effet je l'aime plus que toy?
L'amour et l'hyménée ont diverse methode :
L'un court au plus aimable, et l'autre au plus commode.
Je suis dans la misére, et tu n'as point de bien ;
Un rien s'ajuste mal avec un autre rien,
Et, malgré les douceurs que l'amour y déploye,
Deux malheureux ensemble ont toûjours courte joye.

Ainsi j'aspire ailleurs pour vaincre mon malheur,
Mais je ne puis te voir sans un peu de douleur,
Sans qu'un soûpir échape à ce cœur, qui murmure
De ce qu'à mes desirs ma raison fait d'injure.
A tes moindres coups d'œil je me laisse charmer.
Ah! que je t'aimerois, s'il ne falloit qu'aimer,
Et que tu me plairois, s'il ne faloit que plaire!

LYSE.

Que vous auriez d'esprit, si vous sçaviez vous taire,
Ou remettre du moins en quelque autre saison
A montrer tant d'amour avec tant de raison!
Le grand tresor pour moy qu'un amoureux si sage,
Qui par compassion n'ose me rendre hommage,
Et porte ses desirs à des partis meilleurs,
De peur de m'accabler sous nos communs malheurs!
Je n'oubliray jamais de si rares mérites.
Allez continüer cependant vos visites.

CLINDOR.

Que j'aurois avec toy l'esprit bien plus content!

LYSE.

Ma maîtresse là-haut est seule, et vous attend.

CLINDOR.

Tu me chasses ainsi!

LYSE.

Non, mais je vous envoye
Aux lieux où vous aurez une plus longue joye.

CLINDOR.

Que mesmes tes dédains me semblent gracieux!

LYSE.

Ah! que vous prodiguez un temps si précieux!
Allez.

CLINDOR.

Souvien-toy donc que si j'en aime une autre...

LYSE.

C'est de peur d'ajouster ma misére à la vostre,
Je vous l'ay déja dit, je ne l'oublîray pas.

CLINDOR.

Adieu, ta raillerie a pour moy tant d'appas
Que mon cœur à tes yeux de plus en plus s'engage,
Et je t'aimerois trop à tarder davantage.

SCENE VI.

LYSE.

L'ingrat ! il trouve enfin mon visage charmant,
Et, pour se divertir, il contrefait l'amant !
Qui néglige mes feux m'aime par raillerie,
Me prend pour le joüet de sa galanterie,
Et, par un libre aveu de me voler sa foy,
Me jure qu'il m'adore, et ne veut point de moy.
Aime en tous lieux, perfide, et partage ton ame ;
Choisy qui tu voudras pour maîtresse ou pour femme,
Donne à tes interests à ménager tes vœux,
Mais ne croy plus tromper aucune de nous deux.
Isabelle vaut mieux qu'un amour politique,
Et je vaux mieux qu'un cœur où cet amour s'aplique.
J'ay raillé comme toy, mais c'étoit seulement
Pour ne t'avertir pas de mon ressentiment.
Qu'eust produit son éclat que de la defiance ?
Qui cache sa colére asseure sa vengeance,
Et ma feinte douceur prépare beaucoup mieux

Ce piége où tu vas choir, et bien-tost, à mes yeux.
Toutefois qu'as-tu fait qui te rende coupable ?
Pour chercher sa fortune est-on si punissable ?
Tu m'aimes, mais le bien te fait estre inconstant :
Au siécle où nous vivons qui n'en feroit autant?
Oublions des mépris où par force il s'excite,
Et laissons-le joüir du bonheur qu'il mérite.
S'il m'aime, il se punit en m'osant dédaigner,
Et si je l'aime encor, je le dois épargner.
Dieux, à quoy me réduit ma folle inquiétude,
De vouloir faire grace à tant d'ingratitude !
Digne soif de vengeance, à quoy m'exposez-vous,
De laisser affoiblir un si juste couroux?
Il m'aime, et de mes yeux je m'en voy méprisée !
Je l'aime, et ne luy sers que d'objet de risée !
Silence, amour, silence, il est temps de punir :
J'en ay donné ma foy, laisse-moy la tenir ;
Puisque ton faux espoir ne fait qu'aigrir ma peine,
Fay céder tes douceurs à celles de la haine.
Il est temps qu'en mon cœur elle régne à son tour,
Et l'amour outragé ne doit plus estre amour.

SCENE VII

MATAMORE.

Les voila, sauvons-nous. Non, je ne voy personne :
Avançons hardiment. Tout le corps me frissonne ;
Je les entens, fuyons. Le vent faisoit ce bruit.
Marchons sous la faveur des ombres de la nuit.
Vieux resveur, malgré toy j'attens icy ma reine.

Ces diables de valets me mettent bien en peine ;
De deux mille ans et plus je ne tremblay si fort.
C'est trop me hazarder : s'ils sortent, je suis mort,
Car j'aime mieux mourir que leur donner bataille
Et profaner mon bras contre cette canaille.
Que le courage expose à d'étranges dangers !
Toutefois, en tout cas, je suis des plus legers :
S'il ne faut que courir, leur attente est dupée ;
J'ay le pied pour le moins aussi bon que l'épée.
Tout de bon je les voy, c'est fait, il faut mourir.
J'ay le corps si glacé que je ne puis courir.
Destin, qu'à ma valeur tu te montres contraire !
C'est ma reine elle-mesme avec mon secrétaire.
Tout mon corps se déglace ; écoutons leurs discours,
Et voyons son adresse à traiter mes amours.

SCENE VIII.

CLINDOR, ISABELLE, MATAMORE.

ISABELLE. (*Matamore écoute caché.*)

Tout se prépare mal du costé de mon pére :
Je ne le vy jamais d'une humeur si sévére ;
Il ne souffrira plus vostre maistre ny vous.
Vostre rival, d'ailleurs, est devenu jaloux,
C'est par cette raison que je vous fais descendre :
Dedans mon cabinet ils pourroient nous surprendre,
Icy nous parlerons en plus de seureté ;
Vous pourrez vous couler d'un et d'autre costé,
Et, si quelqu'un survient, ma retraite est ouverte.

CLINDOR.

C'est trop prendre de soin pour empescher ma perte.

ISABELLE.

Je n'en puis prendre trop pour asseurer un bien
Sans qui tous autres biens à mes yeux ne sont rien,
Un bien qui vaut pour moy la terre toute entiére,
Et pour qui seul enfin j'aime à voir la lumiére.
Un rival par mon pére attaque en vain ma foy :
Vostre amour seul a droit de triompher de moy.
Des discours de tous deux je suis persécutée,
Mais pour vous je me plais à me voir mal-traitée,
Et des plus grands malheurs je bénirois les coups,
Si ma fidelité les enduroit pour vous.

CLINDOR.

Vous me rendez confus, et mon ame ravie
Ne vous peut en revanche offrir rien que ma vie;
Mon sang est le seul bien qui me reste en ces lieux,
Trop heureux de le perdre en servant vos beaux yeux.
Mais, si mon astre un jour, changeant son influence,
Me donne un accès libre aux lieux de ma naissance,
Vous verrez que ce choix n'est pas fort inégal,
Et que, tout balancé, je vaux bien mon rival.
Mais, avec ces douceurs, permettez-moi de craindre
Qu'un pére et ce rival ne veuillent vous contraindre.

ISABELLE.

N'en ayez point d'alarme, et croyez qu'en ce cas
L'un aura moins d'effet que l'autre n'a d'appas.
Je ne vous diray point où je suis résoluë,
Il suffit que sur moy je me rens absoluë.
Ainsi tous les projets sont des projets en l'air,
Ainsi...

MATAMORE.

Je n'en puis plus, il est temps de parler.

ISABELLE.

Dieux ! on nous écoutoit.

CLINDOR.

C'est nostre capitaine,
Je vay bien l'appaiser, n'en soyez pas en peine.

SCENE IX.

MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.

Ah ! traistre !

CLINDOR.

Parlez bas, ces valets...

MATAMORE.

Eh bien ! quoy ?

CLINDOR.

Ils fondront tout à l'heure et sur vous et sur moy.

MATAMORE *le tire à un coin du théâtre.*

Vien ça, tu sçais ton crime, et qu'à l'objet que j'aime,
Loin de parler pour moy, tu parlois pour toy-mesme.

CLINDOR.

Ouy, pour me rendre heureux j'ay fait quelques efforts.

MATAMORE.

Je te donne le choix de trois ou quatre morts.
Je vay d'un coup de poin te briser comme verre,
Ou t'enfoncer tout vif au centre de la terre,
Ou te fendre en dix parts d'un seul coup de revers,
Ou te jetter si haut au dessus des éclairs

Que tu sois devoré des feux élémentaires.
Choisy donc promptement, et pense à tes affaires.

CLINDOR.

Vous-mesme choisissez.

MATAMORE.

Quel choix proposes-tu ?

CLINDOR.

De fuir en diligence ou d'estre bien batu.

MATAMORE.

Me menacer encor! ah ventre! quelle audace!
Au lieu d'estre à genoux et d'implorer ma grace!
Il a donné le mot, ces valets vont sortir.
Je m'en vay commander aux mers de t'engloutir.

CLINDOR.

Sans vous chercher si loin un si grand cimetiére,
Je vous vay de ce pas jetter dans la riviére.

MATAMORE.

Ils sont d'intelligence! Ah! teste!

CLINDOR.

Point de bruit,
J'ay déja massacré dix hommes cette nuit,
Et, si vous me faschez, vous en croistrez le nombre.

MATAMORE.

Cadediou! ce coquin a marché dans mon ombre,
Il s'est fait tout vaillant d'avoir suivy mes pas:
S'il avoit du respect, j'en voudrois faire cas.
Ecoute, je suis bon, et ce seroit dommage
De priver l'univers d'un homme de courage.
Demande-moy pardon, et cesse par tes feux
De profaner l'objet digne seul de mes vœux;
Tu connois ma valeur, éprouve ma clémence.

CLINDOR.

Plûtost, si vostre amour a tant de véhémence,
Faisons deux coups d'épée au nom de sa beauté.

MATAMORE.

Parbieu! tu me ravis de générosité.
Va, pour la conquérir n'use plus d'artifices;
Je te la veux donner pour prix de tes services :
Plains-toy doresnavant d'avoir un maistre ingrat.

CLINDOR.

A ce rare présent d'aise le cœur me bat.
Protecteur des grands rois, guerrier trop magnanime,
Puisse tout l'univers bruire de vostre estime.

SCENE X.

ISABELLE, MATAMORE, CLINDOR.

ISABELLE.

Je rends graces au Ciel de ce qu'il a permis
Qu'à la fin sans combat je vous voy bons amis.

MATAMORE.

Ne pensez plus, ma reine, à l'honneur que ma flame
Vous devoit faire un jour de vous prendre pour femme,
Pour quelque occasion j'ay changé de dessein;
Mais je vous veux donner un homme de ma main.
Faites-en de l'état, il est vaillant luy-mesme,
Il commandoit sous moy.

ISABELLE.

Pour vous plaire, je l'aime.

CLINDOR.

Mais il faut du silence à nostre affection.

MATAMORE.

Je vous promets silence et ma protection ;
Avoüez-vous de moy par tous les coins du monde;
Je suis craint à l'égal sur la terre et sur l'onde.
Allez, vivez contens sous une mesme loy.

ISABELLE.

Pour vous mieux obéïr, je luy donne ma foy.

CLINDOR.

Commandez que sa foy de quelque effet suivie...

SCENE XI.

GERONTE, ADRASTE, MATAMORE, CLINDOR, ISABELLE, LYSE. *Troupe de domestiques.*

ADRASTE.

Cet insolent discours te coûtera la vie,
Suborneur.

MATAMORE.

Ils ont pris mon courage en defaut.
Cette porte est ouverte, allons gagner le haut.

(*Il entre chez Isabelle après qu'elle et Lyse y sont entrées.*)

CLINDOR.

Traistre, qui te fais fort d'une troupe brigande,
Je te choisiray bien au milieu de la bande.

GERONTE.

Dieux! Adraste est blessé, courez au médecin ;
Vous autres, cependant, arrétez l'assassin.

CLINDOR.

Ah! Ciel! je céde au nombre. Adieu, chère Isabelle,
Je tombe au précipice où mon destin m'appelle.

GERONTE.

C'en est fait, emportez ce corps à la maison,
Et vous, conduisez tost ce traistre à la prison.

SCENE XII.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

Helas! mon fils est mort.

ALCANDRE.

Que vous avez d'alarmes!

PRIDAMANT.

Ne luy refusez point le secours de vos charmes.

ALCANDRE.

Un peu de patience, et, sans un tel secours,
Vous le verrez bien-tost heureux en ses amours.





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.

Enfin le terme approche : un jugement inique
Doit abuser demain d'un pouvoir tyrannique,
A son propre assassin immoler mon amant,
Et faire une vengeance au lieu d'un châtiment.
Par un decret injuste autant comme sévére,
Demain doit triompher la haine de mon pére,
La faveur du païs, la qualité du mort,
Le malheur d'Isabelle, et la rigueur du sort;
Hélas! que d'ennemis, et de quelle puissance,
Contre le foible appuy que donne l'innocence,
Contre un pauvre inconnu, de qui tout le forfait
Est de m'avoir aimée, et d'estre trop parfait!
Ouy, Clindor, tes vertus et ton feu légitime,
T'ayant acquis mon cœur, ont fait aussi ton crime.
Mais en vain après toy l'on me laisse le jour,
Je veux perdre la vie en perdant mon amour :

Prononçant ton arrest c'est de moy qu'on dispose;
Je veux suivre ta mort, puisque j'en suis la cause,
Et le mesme moment verra par deux trépas
Nos esprits amoureux se rejoindre là-bas.
Ainsi, pére inhumain, ta crüauté deceuë
De nos saintes ardeurs verra l'heureuse issuë;
Et, si ma perte alors fait naistre tes douleurs,
Auprès de mon amant je riray de tes pleurs;
Ce qu'un remors cuisant te coûtera de larmes
D'un si doux entretien augmentera les charmes;
Ou, s'il n'a pas assez de quoy te tourmenter,
Mon ombre chaque jour viendra t'épouvanter,
S'attacher à tes pas dans l'horreur des ténébres,
Présenter à tes yeux mille images funébres,
Jetter dans ton esprit un éternel effroy,
Te reprocher ma mort, t'appeler après moy,
Accabler de malheurs ta languissante vie,
Et te réduire au point de me porter envie.
Enfin...

SCENE II.

ISABELLE, LYSE.

LYSE.

Quoy? chacun dort, et vous étes icy!
Je vous jure, Monsieur en est en grand soucy.

ISABELLE.

Quand on n'a plus d'espoir, Lyse, on n'a plus de crainte;
Je trouve des douceurs à faire icy ma plainte:
Icy je vis Clindor pour la derniére fois;
Ce lieu me redit mieux les accens de sa voix,

Et remet plus avant en mon ame éperduë
L'aimable souvenir d'une si chere veuë.

LYSE.

Que vous prenez de peine à grossir vos ennuis!

ISABELLE.

Que veux-tu que je fasse en l'état où je suis?

LYSE.

De deux amants parfaits dont vous étiez servie,
L'un doit mourir demain, l'autre est déja sans vie;
Sans perdre plus de temps à soûpirer pour eux,
Il en faut trouver un qui les vaille tous deux.

ISABELLE.

De quel front oses-tu me tenir ces paroles?

LYSE.

Quel fruit espérez-vous de vos douleurs frivoles?
Pensez-vous, pour pleurer et ternir vos appas,
Rappeler vostre amant des portes du trépas?
Songez plûtost à faire une illustre conqueste;
Je sçay pour vos liens une ame toute preste,
Un homme incomparable.

ISABELLE.

Oste-toy de mes yeux.

LYSE.

Le meilleur jugement ne choisiroit pas mieux.

ISABELLE.

Pour croistre mes douleurs faut-il que je te voye?

LYSE.

Et faut-il qu'à vos yeux je déguise ma joye?

ISABELLE.

D'où te vient cette joye ainsi hors de saison?

LYSE.

Quand je vous l'auray dit, jugez si j'ay raison.

ISABELLE.

Ah! ne me conte rien.

LYSE.

Mais l'affaire vous touche.

ISABELLE.

Parle-moy de Clindor, ou n'ouvre point la bouche.

LYSE.

Ma belle humeur, qui rit au milieu des malheurs,
Fait plus en un moment qu'un siécle de vos pleurs :
Elle a sauvé Clindor.

ISABELLE.

Sauvé Clindor!

LYSE.

Luy-mesme.
Jugez après cela comme quoy je vous aime.

ISABELLE.

Et, de grace, où faut-il que je l'aille trouver?

LYSE.

Je n'ay que commencé, c'est à vous d'achever.

ISABELLE.

Ah! Lyse!

LYSE.

Tout de bon, seriez-vous pour le suivre?

ISABELLE.

Si je suivrois celuy sans qui je ne puis vivre?
Lyse, si ton esprit ne le tire des fers,
Je l'accompagneray jusques dans les enfers.
Va, ne demande plus si je suivrois sa fuite.

LYSE.

Puisqu'à ce beau dessein l'amour vous a réduite,
Ecoutez où j'en suis, et secondez mes coups;

Si vostre amant n'échape, il ne tiendra qu'à vous.
La prison est tout proche...

ISABELLE.

Eh bien?

LYSE.

Ce voisinage
Au frére du concierge a fait voir mon visage,
Et, comme c'est tout un que me voir et m'aimer,
Le pauvre malheureux s'en est laissé charmer.

ISABELLE.

Je n'en avois rien sceu!

LYSE.

J'en avois tant de honte
Que je mourrois de peur que l'on en fist le conte :
Mais depuis quatre jours vostre amant arrété
A fait que, l'allant voir, je l'ay mieux écouté.
Des yeux et du discours flatant son espérance,
D'un mutuël amour j'ay formé l'apparence.
Quand on aime une fois et qu'on se croit aimé,
On fait tout pour l'objet dont on est enflamé.
Par là j'ay sur son ame asseuré mon empire,
Et l'ay mis en état de ne m'oser dédire.
Quand il n'a plus douté de mon affection,
J'ay fondé mes refus sur sa condition;
Et luy, pour m'obliger, juroit de s'y déplaire,
Mais que malaisément il s'en pouvoit défaire,
Que les clefs des prisons qu'il gardoit aujourd'huy
Etoient le plus grand bien de son frére et de luy.
Moy, de dire soudain que sa bonne fortune
Ne luy pouvoit offrir d'heure plus opportune;
Que, pour se faire riche et pour me posséder,
Il n'avoit seulement qu'à s'en accommoder;

Qu'il tenoit dans les fers un seigneur de Bretagne,
Déguisé sous le nom du sieur de la Montagne;
Qu'il falloit le sauver et le suivre chez luy,
Qu'il nous feroit du bien et seroit nostre appuy.
Il demeure étonné, je le presse, il s'excuse,
Il me parle d'amour, et moy je le refuse;
Je le quitte en colére, il me suit tout confus,
Me fait nouvelle excuse, et moy nouveau refus.

ISABELLE.

Mais enfin?

LYSE.

J'y retourne, et le trouve fort triste;
Je le juge ébranlé, je l'attaque : il résiste.
Ce matin : « En un mot, le péril est pressant,
Ay-je dit; tu peux tout, et ton frére est absent.
— Mais il faut de l'argent pour un si long voyage;
M'a-t-il dit; il en faut pour faire l'équipage,
Ce cavalier en manque. »

ISABELLE.

Ah! Lyse, tu devois
Luy faire offre aussi-tost de tout ce que j'avois :
Perles, bagues, habits.

LYSE.

J'ay bien fait davantage :
J'ay dit qu'à vos beautez ce captif rend hommage,
Que vous l'aimez de mesme, et fuirez avec nous.
Ce mot me l'a rendu si traitable et si doux
Que j'ay bien reconnu qu'un peu de jalousie
Touchant vostre Clindor brouilloit sa fantaisie,
Et que tous ces détours provenoient seulement
D'une vaine frayeur qu'il ne fust mon amant.
Il est party soudain après vostre amour sceuë,

A trouvé tout aisé, m'en a promis l'issuë,
Et vous mande pour moy qu'environ à my-nuit
Vous soyez toute preste à déloger sans bruit.

ISABELLE.

Que tu me rends heureuse!

LYSE.

Ajoustez-y, de grace,
Qu'accepter un mary pour qui je suis de glace,
C'est me sacrifier à vos contentemens.

ISABELLE.

Aussi...

LYSE.

Je ne veux point de vos remercimens;
Allez ployer bagage, et, pour grossir la somme,
Joignez à vos bijoux les écus du bon homme.
Je vous vends ses tresors, mais à fort bon marché;
J'ay desrobé ses clefs depuis qu'il est couché,
Je vous les livre.

ISABELLE.

Allons-y travailler ensemble.

LYSE.

Passez-vous de mon aide.

ISABELLE.

Et quoy! le cœur te tremble?

LYSE.

Non, mais c'est un secret tout propre à l'éveiller:
Nous ne nous garderions jamais de babiller.

ISABELLE.

Folle, tu ris toûjours.

LYSE.

De peur d'une surprise,
Je dois attendre icy le chef de l'entreprise :

S'il tardoit à la ruë il seroit reconnu;
Nous vous irons trouver dès qu'il sera venu :
C'est là sans raillerie...

ISABELLE.

Adieu donc, je te laisse,
Et consens que tu sois aujourd'huy la maîtresse.

LYSE.

C'est du moins...

ISABELLE.

Fay bon guet.

LYSE.

Vous, faites bon butin.

SCENE III.

LYSE.

Ainsi, Clindor, je fais moy seule ton destin:
Des fers où je t'ay mis c'est moy qui te delivre,
Et te puis à mon choix faire mourir ou vivre.
On me vengeoit de toy par delà mes desirs,
Je n'avois de dessein que contre tes plaisirs :
Ton sort trop rigoureux m'a fait changer d'envie.
Je te veux asseurer tes plaisirs et ta vie,
Et mon amour éteint, te voyant en danger,
Renaist pour m'avertir que c'est trop me venger.
J'espere aussi, Clindor, que pour reconnoissance,
De ton ingrat amour étouffant la licence...

SCENE IV.

MATAMORE, ISABELLE, LYSE.

ISABELLE.

Quoy! chez nous, et de nuit!

MATAMORE.

L'autre jour...

ISABELLE.

Qu'est cecy?

L'autre jour? est-il temps que je vous trouve icy?

LYSE.

C'est ce grand capitaine. Où s'est-il laissé prendre?

ISABELLE.

En montant l'escalier, je l'en ay veu descendre.

MATAMORE.

L'autre jour, au defaut de mon affection,
J'asseuray vos appas de ma protection.

ISABELLE.

Après?

MATAMORE.

On vint icy faire une brouillerie;
Vous rentrastes, voyant cette forfanterie,
Et pour vous proteger je vous suivy soudain.

ISABELLE.

Vostre valeur prit lors un généreux dessein.
Depuis?

MATAMORE.

Pour conserver une dame si belle,
Au plus haut du logis j'ay fait la sentinelle

ISABELLE.

Sans sortir?

MATAMORE.

Sans sortir.

LYSE.

C'est à dire, en deux mots,
Que la peur l'enfermoit dans la chambre aux fagots.

MATAMORE.

La peur?

LYSE.

Ouy, vous tremblez, la vostre est sans égale.

MATAMORE.

Parce qu'elle a bon pas j'en fais mon Bucephale;
Lors que je la domptay, je luy fis cette loy,
Et depuis, quand je marche, elle tremble sous moy.

LYSE.

Vostre caprice est rare à choisir des montures.

MATAMORE.

C'est pour aller plus viste aux grandes avantures.

ISABELLE.

Vous en exploitez bien; mais changeons de discours.
Vous avez demeuré là dedans quatre jours?

MATAMORE.

Quatre jours.

ISABELLE.

Et vécu?

MATAMORE.

De nectar, d'ambrosie.

LYSE.

Je croy que cette viande aisément rassasie.

MATAMORE.

Aucunement.

ISABELLE.

Enfin, vous étiez descendu...

MATAMORE.

Pour faire qu'un amant en vos bras fust rendu,
Pour rompre sa prison, en fracasser les portes,
Et briser en morceaux ses chaisnes les plus fortes.

LYSE.

Avoüez franchement que, pressé de la faim,
Vous veniez bien plûtost faire la guerre au pain.

MATAMORE.

L'un et l'autre, parbieu! Cette ambrosie est fade;
J'en eus au bout d'un jour l'estomach tout malade.
C'est un mets délicat, et de peu de soûtien.
A moins que d'estre un dieu l'on n'en vivroit pas bien.
Il cause mille maux, et, dès l'heure qu'il entre,
Il allonge les dents, et rétressit le ventre.

LYSE.

Enfin c'est un ragoust qui ne vous plaisoit pas.

MATAMORE.

Quitte, pour chaque nuit, faire deux tours en bas,
Et là, m'accommodant des reliefs de cuisine,
Mesler la viande humaine avecque la divine.

ISABELLE.

Vous aviez, après tout, dessein de nous voler.

MATAMORE.

Vous-mesmes, après tout, m'osez-vous quereller?
Si je laisse une fois échaper ma colére...

ISABELLE.

Lyse, fay-moi sortir les valets de mon pére.

MATAMORE.

Un sot les attendroit.

SCENE V.

ISABELLE, LYSE.

LYSE.

Vous ne le tenez pas.

ISABELLE.

Il nous avoit bien dit que la peur a bon pas.

LYSE.

Vous n'avez cependant rien fait, ou peu de chose?

ISABELLE.

Rien du tout, que veux-tu? Sa rencontre en est cause.

LYSE.

Mais vous n'aviez alors qu'à le laisser aller.

ISABELLE.

Mais il m'a reconnuë et m'est venu parler.
Moy qui, seule et de nuit, craignois son insolence,
Et beaucoup plus encor de troubler le silence,
J'ay crû, pour m'en défaire et m'oster de soucy,
Que le meilleur étoit de l'amener icy.
Voy, quand j'ay ton secours, que je me tiens vaillante,
Puisque j'ose affronter cette humeur violente.

LYSE.

J'en ay ry comme vous, mais non sans murmurer:
C'est bien du temps perdu.

ISABELLE.

Je vay le réparer.

LYSE.

Voicy le conducteur de nostre intelligence,
Sçachez auparavant toute sa diligence.

SCENE VI.

ISABELLE, LYSE, LE GEOLIER.

ISABELLE.

Et bien ! mon grand amy, braverons-nous le sort,
Et viens-tu m'apporter ou la vie ou la mort?
Ce n'est plus qu'en toy seul que mon espoir se fonde.

LE GEOLIER.

Bannissez vos frayeurs, tout va le mieux du monde :
Il ne faut que partir, j'ay des chevaux tous prests,
Et vous pourrez bien-tost vous moquer des arrests.

ISABELLE.

Je te doy regarder comme un dieu tutélaire,
Et ne sçay point pour toy d'assez digne salaire.

LE GEOLIER.

Voicy le prix unique où tout mon cœur prétend.

ISABELLE.

Lyse, il faut te résoudre à le rendre content.

LYSE.

Ouy, mais tout son apprest nous est fort inutile :
Comment ouvrirons-nous les portes de la ville?

LE GEOLIER.

On nous tient des chevaux en main seure aux faux-bourgs,
Et je sçay un vieux mur qui tombe tous les jours;
Nous pourrons aisément sortir par ses ruïnes.

ISABELLE.

Ah! que je me trouvois sur d'étranges épines!

LE GEOLIER

Mais il faut se haster.

ISABELLE.

Nous partirons soudain;
Viens nous aider là haut à faire notre main.

SCENE VII.

CLINDOR, *en prison.*

Aimables souvenirs de mes chéres délices
Qu'on va bien-tost changer en d'infâmes supplices,
Que, malgré les horreurs de ce mortel effroy,
Vos charmans entretiens ont de douceurs pour moy!
Ne m'abandonnez point, soyez-moy plus fidelles
Que les rigueurs du sort ne se montrent crüelles;
Et, lors que du trépas les plus noires couleurs
Viendront à mon esprit figurer mes malheurs,
Figurez aussi-tost à mon ame interdite
Combien je fus heureux pardelà mon mérite.
Lors que je me plaindray de leur sévérité,
Redites-moy l'excès de ma témérité
Que d'un si haut dessein ma fortune incapable
Rendoit ma flame injuste, et mon espoir coupable,
Que je fus criminel quand je devins amant,
Et que ma mort en est le juste châtiment.
Quel bonheur m'accompagne à la fin de ma vie!
Isabelle, je meurs pour vous avoir servie,
Et, de quelque tranchant que je souffre les coups,
Je meurs trop glorieux, puisque je meurs pour vous.
Hélas! que je me flate, et que j'ay d'artifice
A me dissimuler la honte d'un supplice!
En est-il de plus grand que de quiter ces yeux

Dont le fatal amour me rend si glorieux?
L'ombre d'un meurtrier creuse icy ma ruïne;
Il succomba vivant, et mort il m'assassine.
Son nom fait contre moy ce que n'a pu son bras,
Mille assassins nouveaux naissent de son trépas,
Et je voy de son sang fecond en perfidies
S'élever contre moy des ames plus hardies,
De qui les passions, s'armant d'autorité,
Font un meurtre public avec impunité.
Demain de mon courage on doit faire un grand crime,
Donner au déloyal ma teste pour victime,
Et tous pour le païs prenent tant d'intérest
Qu'il ne m'est pas permis de douter de l'arrest.
Ainsi, de tous costez ma perte étoit certaine :
J'ay repoussé la mort, je la reçoy pour peine;
D'un péril évité je tombe en un nouveau,
Et des mains d'un rival en celles d'un bourreau.
Je frémis à penser à ma triste avanture;
Dans le sein du repos je suis à la torture;
Au milieu de la nuit et du temps du sommeil,
Je voy de mon trépas le honteux appareil;
J'en ay devant les yeux les funestes ministres;
On me lit du Sénat les mandemens sinistres;
Je sors les fers aux pieds, j'entens déja le bruit
De l'amas insolent d'un peuple qui me suit,
Je voy le lieu fatal où ma mort se prépare;
Là, mon esprit se trouble et ma raison s'égare,
Je ne découvre rien qui m'ose secourir,
Et la peur de la mort me fait déja mourir.
Isabelle, toy seule, en réveillant ma flame,
Dissipes ces terreurs et rasseures mon ame,
Et, si-tost que je pense à tes divins attraits,

Je vois évanoüir ces infames portraits.
Quelques rudes assauts que le malheur me livre,
Garde mon souvenir, et je croiray revivre.
Mais d'où vient que de nuit on ouvre ma prison?
Amy, que viens-tu faire icy hors de saison?

SCENE VIII.

CLINDOR, LE GEOLIER.

LE GEOLIER, *cependant qu'Isabelle et Lyse paroissent à quartier.*

Les juges assemblez pour punir vostre audace,
Meus de compassion, enfin vous ont fait grace.

CLINDOR.

M'ont fait grace, bons dieux!

LE GEOLIER.

Ouy, vous mourrez de nuit.

CLINDOR.

De leur compassion est-ce là tout le fruit?

LE GEOLIER.

Que de cette faveur vous tenez peu de conte!
D'un supplice public c'est vous sauver la honte.

CLINDOR.

Quels encens puis-je offrir aux maistres de mon sort,
Dont l'arrest me fait grace et m'envoye à la mort?

LE GEOLIER.

Il la faut recevoir avec meilleur visage.

CLINDOR.

Fay ton office, amy, sans causer davantage.

LE GEOLIER.

Une troupe d'archers là dehors vous attend ;
Peut-estre en les voyant serez-vous plus content.

SCENE IX.

CLINDOR, ISABELLE, LYSE, LE GEOLIER.

ISABELLE *dit ces mots à Lyse, cependant que le geolier ouvre la prison à Clindor.*

Lyse, nous l'allons voir.

LYSE.

Que vous étes ravie !

ISABELLE.

Ne le serois-je point de recevoir la vie ?
Son destin et le mien prennent un mesme cours,
Et je mourrois du coup qui trancheroit ses jours.

LE GEOLIER.

Monsieur, connoissez-vous beaucoup d'archers semblables ?

CLINDOR.

Ah ! Madame, est-ce vous ? surprises adorables !
Trompeur trop obligeant ! tu disois bien vraiment
Que je mourrois de nuit, mais de contentement.

ISABELLE.

Clindor !

LE GEOLIER.

Ne perdons point le temps à ces caresses,
Nous aurons tout loisir de flater nos maîtresses.

CLINDOR.

Quoy ! Lyse est donc la sienne ?

ISABELLE.

Ecoutez le discours
De vostre liberté qu'ont produit leurs amours.

LE GEOLIER.

En lieu de seureté le babil est de mise,
Mais icy ne songeons qu'à nous oster de prise.

ISABELLE.

Sauvons-nous, mais, avant, promettez-nous tous deux
Jusqu'au jour d'un hymen de modérer vos feux ;
Autrement, nous rentrons.

CLINDOR.

Que cela ne vous tienne,
Je vous donne ma foy.

LE GEOLIER.

Lyse, reçoy la mienne.

ISABELLE.

Sur un gage si beau j'ose tout hazarder.

LE GEOLIER.

Nous nous amusons trop, il est temps d'évader.

SCENE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Ne craignez plus pour eux ny périls, ni disgraces :
Beaucoup les poursuivront, mais sans trouver leurs traces.

PRIDAMANT.

A la fin je respire.

ALCANDRE.

Après un tel bonheur,

Deux ans les ont montez en haut degré d'honneur.
Je ne vous diray point le cours de leurs voyages,
S'ils ont trouvé le calme, ou vaincu les orages,
Ny par quel art non-plus ils se sont élevez;
Il suffit d'avoir veu comme ils se sont sauvez,
Et que, sans vous en faire une histoire importune,
Je vous les vay montrer en leur haute fortune.
Mais, puis qu'il faut passer à des effets plus beaux,
Rentrons pour évoquer des fantosmes nouveaux :
Ceux que vous avez veus representer de suite
A vos yeux étonnez leur amour et leur fuite,
N'étant pas destinez aux hautes fonctions,
N'ont point assez d'éclat pour leurs conditions.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

Qu'Isabelle est changée, et qu'elle est éclatante!

ALCANDRE.

Lyse marche après elle, et luy sert de suivante.
Mais derechef sur tout n'ayez aucun effroy,
Et de ce lieu fatal ne sortez qu'après moy;
Je vous le dis encor, il y va de la vie.

PRIDAMANT.

Cette condition m'en oste assez l'envie.

SCENE II.

ISABELLE, *representant Hyppolite;* LYSE, *representant Clarine.*

LYSE.

Ce divertissement n'aura-t'il point de fin,
Et voulez-vous passer la nuit dans ce jardin?

ISABELLE.

Je ne puis plus cacher le sujet qui m'améne,
C'est grossir mes douleurs que de taire ma peine.
Le Prince Florilame...

LYSE.

Eh bien! il est absent.

ISABELLE.

C'est la source des maux que mon ame en ressent.
Nous sommes ses voisins, et l'amour qu'il nous porte
Dedans son grand jardin nous permet cette porte :
La princesse Rosine et mon perfide époux,
Durant qu'il est absent, en font leur rendez-vous.
Je l'attens au passage, et luy feray connoistre
Que je ne suis pas femme à rien souffrir d'un traistre.

LYSE.

Madame, croyez-moy, loin de le quereller,
Vous ferez beaucoup mieux de tout dissimuler.
Il nous vient peu de fruit de telles jalousies :
Un homme en court plûtost après ses fantaisies ;
Il est toûjours le maistre, et tout nostre discours,
Par un contraire effet, l'obstine en ses amours.

ISABELLE.

Je dissimuleray son adultére flame?
Une autre aura son cœur, et moy le nom de femme?
Sans crime d'un hymen peut-il rompre la loy,
Et ne rougit-il point d'avoir si peu de foy?

LYSE.

Cela fut bon jadis, mais, au temps où nous sommes,
Ny l'hymen ny la foy n'obligent plus les hommes.
Leur gloire a son brillant et ses régles à part :
Où la nostre se perd la leur est sans hazard ;

Elle croist aux dépens de nos lasches foîblesses ;
L'honneur d'un galant homme est d'avoir des maîtresses.

ISABELLE.

Oste-moy cet honneur et cette vanité
De se mettre en crédit par l'infidélité.
Si, pour haïr le change et vivre sans amie,
Un homme tel que luy tombe dans l'infamie,
Je le tiens glorieux d'estre infame à ce prix ;
S'il en est méprisé, j'estime ce mépris.
Le blasme qu'on reçoit d'aimer trop une femme
Aux maris vertüeux est un illustre blasme.

LYSE.

Madame, il vient d'entrer : la porte a fait du bruit.

ISABELLE.

Retirons-nous, qu'il passe.

LYSE.

Il vous voit et vous suit.

SCENE III.

CLINDOR, *representant Théagéne;* ISABELLE, *representant Hyppolite;* LYSE, *representant Clarine.*

CLINDOR.

Vous fuyez, ma princesse, et cherchez des remises ;
Sont-ce là les douceurs que vous m'aviez promises?
Est-ce ainsi que l'amour ménage un entretien?
Ne fuyez plus, Madame, et n'appréhendez rien :
Florilame est absent, ma jalouse endormie.

ISABELLE.

En étes-vous bien seur?

CLINDOR.

Ah! Fortune ennemie!

ISABELLE.

Je veille, déloyal, ne croy plus m'aveugler.
Au milieu de la nuit, je ne voy que trop clair.
Je voy tous mes soupçons passer en certitudes,
Et ne puis plus douter de tes ingratitudes :
Toy mesme par ta bouche as trahy ton secret.
O l'esprit avisé pour un amant discret,
Et que c'est en amour une haute prudence,
D'en faire avec sa femme entiére confidence!
Où sont tant de sermens de n'aimer rien que moy?
Qu'as-tu fait de ton cœur? qu'as-tu fait de ta foy?
Lors que je la receus, ingrat, qu'il te souvienne
De combien différoient ta fortune et la mienne,
De combien de rivaux je dédaignay les vœux,
Ce qu'un simple soldat pouvoit estre auprès d'eux,
Quelle tendre amitié je recevois d'un pére :;
Je le quittay pourtant pour suivre ta misére,
Et je tendis les bras à mon enlévement
Pour soustraire ma main à son commandement.
En quelle extrémité depuis ne m'ont réduite
Les hazards dont le sort a traversé ta suite,
Et que n'ay-je souffert, avant que le bon-heur
Elevast ta bassesse à ce haut rang d'honneur!
Si pour te voir heureux ta foy s'est relaschée,
Remets-moy dans le sein dont tu m'as arrachée;
L'amour que j'ay pour toy m'a fait tout hazarder,
Non pas pour des grandeurs, mais pour te posséder.

CLINDOR.

Ne me reproche plus ta fuite ny ta flame;

Que ne fait point l'amour quand il posséde une ame?
Son pouvoir à ma veuë attachoit tes plaisirs,
Et tu me suivois moins que tes propres desirs.
J'étois lors peu de chose, ouy, mais qu'il te souvienne
Que ta fuite égala ta fortune à la mienne,
Et que pour t'enlever c'étoit un foible appas
Que l'éclat de tes biens, qui ne te suivoient pas.
Je n'eus de mon costé que l'épée en partage,
Et ta flame du tien fut mon seul avantage :
Celle-là m'a fait grand en ces bords étrangers,
L'autre exposa ma teste à cent et cent dangers.
Regrette maintenant ton pére et ses richesses,
Fasche-toy de marcher à costé des princesses,
Retourne en ton païs chercher avec tes biens
L'honneur d'un rang pareil à celuy que tu tiens.
De quel manque, après tout, as-tu lieu de te plaindre?
En quelle occasion m'as-tu veu te contraindre ?
As-tu receu de moy ny froideurs ny mépris?
Les femmes, à vray dire, ont d'étranges esprits :
Qu'un mary les adore, et qu'un amour extrème
A leur bizarre humeur le soûmette luy-mesme,
Qu'il les comble d'honneurs et de bons traitemens,
Qu'il ne refuse rien à leurs contentemens,
S'il fait la moindre bréche à la foy conjugale,
Il n'est point à leur gré de crime qui l'égale;
C'est vol, c'est perfidie, assassinat, poison,
C'est massacrer son pére et brusler sa maison,
Et jadis des Titans l'effroyable supplice
Tomba sur Encelade avec moins de justice.

ISABELLE.

Je te l'ay déja dit, que toute ta grandeur
Ne fut jamais l'objet de ma sincére ardeur.

Je ne suivois que toy quand je quittay mon pére;
Mais, puisque ces grandeurs t'ont fait l'ame legére,
Laisse mon intérest, songe à qui tu les dois.
Florilame luy seul t'a mis où tu te vois :
A peine il te connut qu'il te tira de peine;
De soldat vagabond il te fit capitaine,
Et le rare bonheur qui suivit cet employ
Joignit à ses faveurs les faveurs de son roy.
Quelle forte amitié n'a-t'il point fait paroistre
A cultiver depuis ce qu'il avoit fait naistre!
Par ses soins redoublez n'es-tu pas aujourd'huy
Un peu moindre de rang, mais plus puissant que luy?
Il eust gagné par là l'esprit le plus farouche,
Et, pour remerciment, tu veux souiller sa couche!
Dans ta brutalité trouve quelques raisons,
Et contre ses faveurs défens tes trahisons.
Il t'a comblé de biens, tu luy voles son ame!
Il t'a fait grand seigneur, et tu le rens infame!
Ingrat, c'est donc ainsi que tu rens les bien-faits,
Et ta reconnoissance a produit ces effets!

CLINDOR.

Mon ame (car encor ce beau nom te demeure,
Et te demeurera jusqu'à tant que je meure),
Crois-tu qu'aucun respect ou crainte du trépas
Puisse obtenir sur moy ce que tu n'obtiens pas?
Dy que je suis ingrat, appelle-moy parjure,
Mais à nos feux sacrez ne fay plus tant d'injure :
Ils conservent encor leur premiére vigueur,
Et, si le fol amour qui m'a surpris le cœur
Avoit pû s'étouffer au point de sa naissance,
Celuy que je te porte eust eu cette puissance.
Mais en vain mon devoir tasche à luy résister;

Toy-mesme as éprouvé qu'on ne le peut dompter.
Ce dieu qui te força d'abandonner ton pére,
Ton païs et tes biens, pour suivre ma misére,
Ce dieu mesme aujourd'huy force tous mes desirs
A te faire un larcin de deux ou trois soûpirs.
A mon égarement souffre cette échapée,
Sans craindre que ta place en demeure usurpée.
L'amour dont la vertu n'est point le fondement
Se détruit de soy-mesme et passe en un moment;
Mais celuy qui nous joint est un amour solide
Où l'honneur a son lustre, où la vertu préside;
Sa durée a toûjours quelques nouveaux appas,
Et ses fermes liens durent jusqu'au trépas.
Mon ame, derechef pardonne à la surprise
Que ce tyran des cœurs a fait à ma franchise,
Souffre une folle ardeur qui ne vivra qu'un jour,
Et qui n'affoiblit point le conjugal amour.

ISABELLE.

Hélas! que j'aide bien à m'abuser moy-mesme!
Je voy qu'on me trahit et veux croire qu'on m'aime;
Je me laisse charmer à ce discours flateur,
Et j'excuse un forfait dont j'adore l'autheur.
Pardonne, cher époux, au peu de retenuë
Où d'un premier transport la chaleur est venuë :
C'est en ces accidens manquer d'affection
Que de les voir sans trouble et sans émotion.
Puisque mon teint se fane et ma beauté se passe,
Il est bien juste aussi que ton amour se lasse,
Et mesme je croiray que ce feu passager
En l'amour conjugal ne pourra rien changer.
Songe un peu toutefois à qui ce feu s'adresse,
En quel péril te jette une telle maîtresse.

Dissimule, déguise, et sois amant discret.
Les grands en leur amour n'ont jamais de secret,
Ce grand train qu'à leurs pas leur grandeur propre attache
N'est qu'un grand corps tout d'yeux à qui rien ne se cache,
Et dont il n'est pas un qui ne fist son effort
A se mettre en faveur par un mauvais rapport.
Tost ou tard Florilame apprendra tes pratiques,
Ou de sa défiance, ou de ses domestiques,
Et lors (à ce penser je frissonne d'horreur)
A quelle extrémité n'ira point sa fureur!
Puisqu'à ces passe-temps ton humeur te convie,
Cours après tes plaisirs, mais asseure ta vie;
Sans aucun sentiment je te verray changer,
Lors que tu changeras sans te mettre en danger.

CLINDOR.

Encor une fois donc tu veux que je te dise
Qu'auprès de mon amour je méprise ma vie?
Mon ame est trop atteinte, et mon cœur trop blessé,
Pour craindre les périls dont je suis menacé.
Ma passion m'aveugle, et, pour cette conqueste,
Croit hazarder trop peu de hazarder ma teste.
C'est un feu que le temps pourra seul modérer,
C'est un torrent qui passe et ne sçauroit durer.

ISABELLE.

Et bien! cours au trépas, puisqu'il a tant de charmes,
Et néglige ta vie aussi-bien que mes larmes.
Penses-tu que ce prince, aprés un tel forfait,
Par ta punition se tienne satisfait?
Qui sera mon appuy lors que ta mort infame
A sa juste vengeance exposera ta femme,
Et que sur la moitié d'un perfide étranger
Une seconde fois il croira se venger?

Non, je n'attendray pas que ta perte certaine
Puisse attirer sur moy les restes de ta peine,
Et que de mon honneur, gardé si chérement,
Il fasse un sacrifice à son ressentiment.
Je préviendray la honte où ton malheur me livre,
Et sçauray bien mourir, si tu ne veux pas vivre.
Ce corps, dont mon amour t'a fait le possesseur,
Ne craindra plus bien-tost l'effort d'un ravisseur;
J'ai vécu pour t'aimer, mais non pour l'infamie
De servir au mary de ton illustre amie.
Adieu, je vay du moins, en mourant avant toy,
Diminüer ton crime, et dégager ta foy.

CLINDOR.

Ne meurs pas, chére épouse, et dans un second change
Voy l'effet merveilleux où ta vertu me range.
M'aimer malgré mon crime, et vouloir par ta mort
Eviter le hazard de quelque indigne effort!
Je ne sçay qui je dois admirer davantage,
Ou de ce grand amour, ou de ce grand courage.
Tous les deux m'ont vaincu, je reviens sous tes loix,
Et ma brutale ardeur va rendre les abois :
C'en est fait, elle expire, et mon ame plus saine
Vient de rompre les nœuds de sa honteuse chaisne.
Mon cœur, quand il fut pris, s'étoit mal défendu,
Perds-en le souvenir.

ISABELLE.

Je l'ay déja perdu.

CLINDOR.

Que les plus beaux objets qui soient dessus la terre
Conspirent desormais à me faire la guerre,
Ce cœur, inexpugnable aux assauts de leurs yeux,
N'aura plus que les tiens pour maistres et pour dieux.

LYSE.

Madame, quelqu'un vient.

SCENE IV.

CLINDOR, *representant Théagéne;* ISABELLE, *representant Hyppolite;* LYSE, *representant Clarine;* ERASTE, *Troupe de domestiques de Florilame.*

ERASTE, *poignardant Clindor.*

Reçoy, traistre, avec joye
Les faveurs que par nous ta maîtresse t'envoye.

PRIDAMANT, *à Alcandre.*

On l'assassine, ô Dieux! daignez le secourir.

ERASTE.

Puissent les suborneurs ainsi toûjours périr!

ISABELLE.

Qu'avez-vous fait, bourreaux?

ERASTE.

Un juste et grand exemple,
Qu'il faut qu'avec effroy tout l'avenir contemple,
Pour apprendre aux ingrats, aux dépens de son sang,
A n'attaquer jamais l'honneur d'un si haut rang.
Nostre main a vengé le prince Florilame,
La princesse outragée, et vous mesme, Madame,
Immolant à tous trois un déloyal époux
Qui ne méritoit pas la gloire d'estre à vous.
D'un si lasche attentat souffrez le prompt supplice,
Et ne vous plaignez point quand on vous rend justice.
Adieu.

ISABELLE.

Vous ne l'avez massacré qu'à demy :
Il vit encore en moy ; saoulez son ennemy ;
Achevez, assassins, de m'arracher la vie.
Cher époux, en mes bras on te l'a donc ravie,
Et de mon cœur jaloux les secrets mouvemens
N'ont pû rompre ce coup par leurs pressentimens !
O clarté trop fidelle, hélas ! et trop tardive,
Qui ne fais voir le mal qu'au moment qu'il arrive !
Falloit-il... Mais j'étouffe, et dans un tel malheur
Mes forces et ma voix cédent à ma douleur.
Son vif excés me tuë ensemble et me console,
Et, puisqu'il nous rejoint....

LYSE.

Elle perd la parole...
Madame. Elle se meurt, épargnons les discours,
Et courons au logis appeler du secours.

(*Icy on rabaisse une toile qui couvre le jardin et les corps de Clindor et d'Isabelle, et le magicien et le pére sortent de la grotte.*)

SCENE V.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Ainsi de nostre espoir la fortune se jouë ;
Tout s'éleve ou s'abaisse au bransle de sa rouë,
Et son ordre inégal, qui régit l'univers,
Au milieu du bonheur a ses plus grands revers.

PRIDAMANT.

Cette réflexion, mal propre pour un pére,
Consoleroit peut-estre une douleur legére;
Mais, aprés avoir veu mon fils assassiné,
Mes plaisirs foudroyez, mon espoir rüiné,
J'aurois d'un si grand coup l'ame bien peu blessée
Si de pareils discours m'entroient dans la pensée.
Hélas! dans sa misére il ne pouvoit périr,
Et son bonheur fatal luy seul l'a fait mourir.
N'attendez pas de moy des plaintes davantage
La douleur qui se plaint cherche qu'on la soulage;
La mienne court après son déplorable sort.
Adieu, je vay mourir, puisque mon fils est mort.

ALCANDRE.

D'un juste desespoir l'effort est légitime,
Et de le détourner je croirois faire un crime;
Ouy, suivez ce cher fils, sans attendre à demain;
Mais épargnez du moins ce coup à vostre main.
Laissez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,
Et, pour les redoubler, voyez ses funérailles.

(*Icy on releve la toile, et tous les comediens paroissent avec leur portier, qui content de l'argent sur une table, et en prennent chacun leur part.*)

PRIDAMANT.

Que voy-je? chez les morts conte-t'on de l'argent?

ALCANDRE.

Voyez si pas-un d'eux s'y montre négligent.

PRIDAMANT.

Je voy Clindor, ah! dieux, quelle étrange surprise!
Je voy ses assassins, je voy sa femme et Lyse!
Quel charme en un moment étouffe leurs discords
Pour assembler ainsi les vivans et les morts?

ALCANDRE.

Ainsi tous les acteurs d'une troupe comique,
Leur poéme récité, partagent leur pratique.
L'un tuë, et l'autre meurt, l'autre vous fait pitié,
Mais la scéne préside à leur inimitié;
Leurs vers sont leurs combats, leur mort suit leurs paroles,
Et, sans prendre intérest en pas-un de leurs rôles,
Le traistre et le trahy, le mort et le vivant,
Se trouvent à la fin amis comme devant.
Vostre fils et son train ont bien sceu, par leur fuite,
D'un pére et d'un prevost éviter la poursuite,
Mais, tombant dans les mains de la nécessité,
Ils ont pris le théatre en cette extrémité.

PRIDAMANT.

Mon fils comédien!

ALCANDRE.

D'un art si difficile
Tous les quatre au besoin ont fait un doux azile,
Et, depuis sa prison, ce que vous avez veu,
Son adultére amour, son trépas impréveu,
N'est que la triste fin d'une piece tragique
Qu'il expose aujourd'huy sur la scéne publique,
Par où ses compagnons en ce noble métier
Ravissent à Paris un peuple tout entier.
Le gain leur en demeure, et ce grand équipage,
Dont je vous ay fait voir le superbe étalage,
Est bien à vostre fils, mais non pour s'en parer
Qu'alors que sur la scéne il se fait admirer.

PRIDAMANT.

J'ay pris sa mort pour vraye, et ce n'étoit que feinte,
Mais je trouve par tout mesmes sujets de plainte.

Est-ce là cette gloire et ce haut rang d'honneur
Où le devoit monter l'excès de son bonheur?

ALCANDRE.

Cessez de vous en plaindre. A present, le théatre
Est en un point si haut que chacun l'idolatre,
Et ce que vostre temps voyoit avec mépris
Est aujourd'huy l'amour de tous les bons esprits,
L'entretien de Paris, le souhait des provinces,
Le divertissement le plus doux de nos princes,
Les délices du peuple et le plaisir des grands:
Il tient le prémier rang parmy leurs passe-temps,
Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde
Par ses illustres soins conserver tout le monde
Trouvent dans les douceurs d'un spectacle si beau
Dequoy se délasser d'un si pesant fardeau.
Mesme nostre grand Roy, ce foudre de la guerre,
Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la terre,
Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois
Préter l'œil et l'oreille au Théatre François.
C'est là que le Parnasse étale ses merveilles;
Les plus rares esprits luy consacrent leurs veilles,
Et tous ceux qu'Apollon voit d'un meilleur regard
De leurs doctes travaux luy donnent quelque part.
D'ailleurs, si par les biens on prise les personnes,
Le théatre est un fief dont les rentes sont bonnes,
Et vostre fils rencontre en un métier si doux
Plus d'accommodement qu'il n'eust trouvé chez vous.
Défaites-vous enfin de cette erreur commune,
Et ne vous plaignez plus de sa bonne fortune.

PRIDAMANT.

Je n'ose plus m'en plaindre, et voy trop de combien
Le métier qu'il a pris est meilleur que le mien.

Il est vray que d'abord mon ame s'est émeuë :
J'ay creu la comédie au point où je l'ay veuë,
J'en ignorois l'éclat, l'utilité, l'appas,
Et la blasmois ainsi, ne la connoissant pas.
Mais, depuis vos discours, mon cœur, plein d'allegresse,
A banny cette erreur avecque sa tristesse.
Clindor a trop bien fait.

ALCANDRE.

N'en croyez que vos yeux.

PRIDAMANT.

Demain pour ce sujet j'abandonne ces lieux,
Je vole vers Paris; cependant, grand Alcandre,
Quelles graces icy ne vous doy-je point rendre?

ALCANDRE.

Servir les gens d'honneur est mon plus grand desir :
J'ay pris ma récompense en vous faisant plaisir.
Adieu; je suis content, puisque je vous voy l'estre.

PRIDAMANT.

Un si rare bien-fait ne se peut reconnoistre;
Mais, grand mage, du moins croyez qu'à l'avenir
Mon ame en gardera l'éternel souvenir.





EXAMEN DE L'ILLUSION

JE diray peu de chose de cette piéce. C'est une galanterie extravagante qui a tant d'irregularitez qu'elle ne vaut pas la peine de la considérer, bien que la nouveauté de ce caprice en aye rendu le succès assez favorable pour ne me repentir pas d'y avoir perdu quelque temps. Le prémier acte ne semble qu'un prologue. Les trois suivans forment une piéce que je ne sçay comment nommer. Le succès en est tragique : Adraste y est tué et Clindor en péril de mort ; mais le stile et les personnages sont entiérement de la comédie. Il y en a mesme un qui n'a d'estre que dans l'imagination, inventé exprès pour faire rire, et dont il ne se trouve point d'original parmy les hommes. C'est un capitan qui soûtient assez son caractere de fanfaron, pour me permettre de croire qu'on en trouvera peu, dans quelque langue que ce soit, qui s'en acquittent mieux. L'action n'y est pas compléte, puisqu'on ne sçait à la fin du quatrième acte, qui la termine, ce que deviennent les principaux acteurs, et qu'ils se desrobent plûtost au peril qu'ils n'en triomphent. Le lieu y est assez régulier, mais l'unité de jour n'y est pas observée. Le cinquième est une tragédie assez courte pour n'avoir pas la juste grandeur que demande Aristote, et que j'ay tasché d'expliquer. Clindor et Isabelle, étans devenus comédiens, sans qu'on le sçache, y representent une histoire qui a du rapport avec la leur et semble en estre la suite. Quelques-uns ont attribué cette conformité à un manque d'invention ; mais c'est un trait d'art pour mieux abuser par une fausse mort le pére de Clindor, qui les regarde, et ren-

dre son retour de la douleur à la joye plus surprenant et plus agreable.

Tout cela, cousu ensemble, fait une comédie dont l'action n'a pour durée que celle de sa representation, mais surquoy il ne seroit pas seur de prendre exemple. Les caprices de cette nature ne se hazardent qu'une fois, et, quand l'original auroit passé pour merveilleux, la copie n'en peut jamais rien valoir. Le stile semble assez proportionné aux matiéres, si ce n'est que Lyse, en la sixiéme scéne du troisiéme acte, semble s'élever un peu trop au-dessus du caractére de servante. Ces deux vers d'Horace luy serviront d'excuse, aussi-bien qu'au pére du Menteur, quand il se met en colére contre son fils au cinquiéme :

Interdum tamen et vocem comedia tollit,
Iratusque Chremes tumido delitigat ore.

Je ne m'étendray pas davantage sur ce poëme. Tout irrégulier qu'il est, il faut qu'il aye quelque mérite puisqu'il a surmonté l'injure des temps et qu'il paroist encor sur nos théatres, bien qu'il y aye plus de trente années qu'il est au monde, et qu'une si longue révolution en aye ensévely beaucoup sous la poussiére qui sembloient avoir plus de droit que luy de prétendre à une si heureuse durée.



LE CID

TRAGEDIE.

ACTEURS.

D. FERNAND, premier roy de Castille.
D. URRAQUE, infante de Castille.
D. DIEGUE, pére de D. Rodrigue.
D. GOMÈS, comte de Gormas, pére de Chiméne.
D. RODRIGUE, amant de Chiméne.
D. SANCHE, amoureux de Chiméne.
D. ARIAS, } gentils-hommes castillans.
D. ALONSE, }
CHIMENE, fille de D. Gomès.
LEONOR, gouvernante de l'infante.
ELVIRE, gouvernante de Chiméne.
UN PAGE de l'Infante.

La scéne est à Séville.



LE CID

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ELVIRE, m'as-tu fait un rapport bien sincére?
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon pére?

ELVIRE.

Tous mes sens à moy-mesme en sont encor charmez:
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez,
Et, si je ne m'abuse, à lire dans son ame,
Il vous commandera de répondre à sa flame.

CHIMENE.

Dy-moy donc, je te prie, une seconde fois
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix;
Appren-moy de nouveau quel espoir j'en dois prendre :

Un si charmant discours ne se peut trop entendre,
Tu ne peux trop promettre aux feux de nostre amour
La douce liberté de se montrer au jour.
Que t'a-t'il répondu sur la secrete brigue
Que font auprès de toy Don Sanche et Don Rodrigue
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amans me panche d'un costé?

ELVIRE.

Non, j'ay peint vostre cœur dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux, ny détruit l'espérance,
Et, sans les voir d'un œil trop sévére ou trop doux,
Attend l'ordre d'un pére à choisir son époux.
Ce respect l'a ravy, sa bouche et son visage
M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage,
Et, puisqu'il vous en faut encor faire un récit,
Voicy d'eux et de vous ce qu'en haste il m'a dit :
« Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle,
Tous deux formez d'un sang noble, vaillant, fidelle,
Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves ayeux.
Don Rodrigue sur tout n'a trait en son visage
Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
Et sort d'une maison si féconde en guerriers
Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
La valeur de son pére, en son temps sans pareille,
Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille;
Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,
Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
Je me promets du fils ce que j'ay veu du pére,
Et ma fille en un mot peut l'aimer et me plaire. »
Il alloit au Conseil, dont l'heure, qui pressoit,
A tranché ce discours qu'à peine il commençoit;

Mais, à ce peu de mots, je croy que sa pensée
Entre vos deux amants n'est pas fort balancée.
Le Roy doit à son fils élire un gouverneur,
Et c'est luy que regarde un tel degré d'honneur;
Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance
Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
Dans un espoir si juste il sera sans rival,
Et, puisque don Rodrigue a résolu son pére
Au sortir du Conseil à proposer l'affaire,
Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,
Et si tous vos désirs seront bien-tost contents.

CHIMENE.

Il semble toutefois que mon ame troublée
Refuse cette joye et s'en trouve accablée.
Un moment donne au sort des visages divers,
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déceuë.

CHIMENE.

Allons, quoy qu'il en soit, en attendre l'issuë.

SCENE II.

L'INFANTE, LEONOR, Page.

L'INFANTE.

Page, allez avertir Chimene de ma part
Qu'aujourd'huy pour me voir elle attend un peu tard,

Et que mon amitié se plaint de sa paresse.
(*Le page rentre.*)

LEONOR.

Madame, chaque jour mesme desir vous presse,
Et dans son entretien je vous voy chaque jour
Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet, je l'ay presque forcée
A recevoir les traits dont son ame est blessée;
Elle aime Don Rodrigue, et le tient de ma main,
Et par moy Don Rodrigue a vaincu son dédain.
Ainsi, de ces amants ayant formé les chaisnes,
Je doy prendre intérest à voir finir leurs peines.

LEONOR.

Madame, toutefois, parmy leurs bons succès
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.
Cet amour, qui tous deux les comble d'allegresse,
Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse,
Et ce grand intérest que vous prenez pour eux
Vous rend-il malheureuse, alors qu'ils sont heureux?
Mais je vay trop avant et deviens indiscrette.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrette.
Ecoute, écoute enfin comme j'ay combatu,
Ecoute quels assauts brave encore ma vertu.
L'amour est un tyran qui n'épargne personne :
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,
Je l'aime.

LEONOR.

Vous l'aimez!

L'INFANTE.

Mets la main sur mon cœur,

Et voy comme il se trouble au nom de son vainqueur,
Comme il le reconnoit.

LEONOR.

Pardonnez-moy, Madame,
Si je sors du respect pour blasmer cette flame.
Une grande princesse à ce point s'oublier,
Que d'admettre en son cœur un simple cavalier!
Et que diroit le Roy? que diroit la Castille?
Vous souvient-il encor de qui vous étes fille?

L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien que j'épandray mon sang
Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.
Je te répondrois bien que, dans les belles ames,
Le seul mérite a droit de produire des flames,
Et, si ma passion cherchoit à s'excuser,
Mille exemples fameux pourroient l'authoriser;
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage;
La surprise des sens n'abat point mon courage,
Et je me dy toûjours qu'étant fille de Roy,
Tout autre qu'un monarque est indigne de moy.
Quand je vy que mon cœur ne se pouvoit défendre,
Moy-mesme je donnay ce que je n'osois prendre :
Je mis, au lieu de moy, Chiméne en ses liens,
Et j'allumay leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus si mon ame gesnée
Avec impatience attend leur hyménée;
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'huy :
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec luy;
C'est un feu qui s'éteint, faute de nourriture,
Et, malgré la rigueur de ma triste avanture,
Si Chiméne a jamais Rodrigue pour mary,

Mon espérance est morte, et mon esprit guéry.
Je souffre cependant un tourment incroyable;
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable,
Je travaille à le perdre, et le perds à regret,
Et de là prend son cours mon déplaisir secret.
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne
A pousser des soûpirs pour ce que je dédaigne;
Je sens en deux partis mon esprit divisé :
Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé,
Cet hymen m'est fatal, je le crains et souhaite,
Je n'ose en espérer qu'une joye imparfaite;
Ma gloire et mon amour ont pour moy tant d'appas
Que je meurs, s'il s'achéve ou ne s'achéve pas.

LEONOR.

Madame, après cela je n'ay rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je soûpire :
Je vous blâmois tantost, je vous plains à present.
Mais, puisque dans un mal si doux et si cuisant,
Vostre vertu combat et son charme et sa force,
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos esprits flottans.
Espérez donc tout d'elle et du secours du temps,
Espérez tout du Ciel : il a trop de justice
Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

LE PAGE.

Par vos commandemens Chiméne vous vient voir.

L'INFANTE *à Léonor.*

Allez l'entretenir en cette galerie.

LEONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la resverie?

L'INFANTE.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,
Remettre mon visage un peu plus à loisir.
Je vous suy. Juste Ciel, d'où j'attens mon remède,
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède,
Asseure mon repos, asseure mon honneur;
Dans le bonheur d'autruy, je cherche mon bonheur:
Cet hyménée à trois également importe;
Ren son effet plus prompt, ou mon ame plus forte:
D'un lien conjugal joindre ces deux amans,
C'est briser tous mes fers et finir mes tourmens.
Mais je tarde un peu trop; allons trouver Chiméne,
Et par son entretien soulager nostre peine.

SCENE III.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.

Enfin, vous l'emportez, et la faveur du Roy
Vous éléve en un rang qui n'étoit dû qu'à moy:
Il vous fait gouverneur du Prince de Castille.

D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connoistre assez
Qu'il sçait récompenser les services passez.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes:
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes;

Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils sçavent mal payer les services presens.

D. Diegue.

Ne parlons plus d'un choix dont vostre esprit s'irrite :
La faveur l'a pû faire autant que le mérite;
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien, quand un roy l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoustez-en un autre,
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vostre :
Vous n'avez qu'une fille, et moy je n'ay qu'un fils;
Leur hymen peut nous rendre à jamais plus qu'amis;
Faites-nous cette grace, et l'acceptez pour gendre.

Le Comte.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre,
Et le nouvel éclat de vostre dignité
Luy doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez-la, Monsieur, et gouvernez le Prince,
Montrez-luy comme il faut régir une province,
Faire trembler par tout les peuples sous la loy,
Remplir les bons d'amour et les méchans d'effroy;
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :
Montrez-luy comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soy le gain d'une bataille.
Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. Diegue.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,

Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bastir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivans sont d'un autre pouvoir;
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait aprés tout ce grand nombre d'années
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fustes vaillant, je le suis aujourd'huy,
Et ce bras du Royaume est le plus ferme appuy.
Grenade et l'Arragon tremblent quand ce fer brille,
Mon nom sert de rempart à toute la Castille;
Sans moy vous passeriez bien-tost sous d'autres loix,
Et vous auriez bien-tost vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire:
Le prince à mes costez feroit dans les combats
L'essay de son courage à l'ombre de mon bras.
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire,
Et, pour répondre en haste à son grand caractére,
Il verroit...

D. DIEGUE.

Je le sçay, vous servez bien le Roy:
Je vous ay veu combatre et commander sous moy.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Vostre rare valeur a bien remply ma place;
Enfin, pour épargner les discours superflus,
Vous étes aujourd'huy ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence

LE COMTE.

Ce que je méritois, vous l'avez emporté.

D. DIEGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIEGUE.

En estre refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux ; le Roy fait honneur à vostre âge.

D. DIEGUE.

Le Roy, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIEGUE.

Qui n'a pû l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas ! moy ?

D. DIEGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,
Teméraire vieillard, aura sa récompense.

(*Il luy donne un souflet.*)

D. DIEGUE, *mettant l'épée à la main.*

Achéve, et prens ma vie après un tel affront,
Le prémier dont ma race ait veu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse ?

D. DIEGUE.

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

LE COMTE.

Ton épée est à moy, mais tu serois trop vain
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.
Adieu, fay lire au Prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction l'histoire de ta vie :
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne luy servira pas d'un petit ornement.

SCENE IV.

D. DIEGUE.

O rage ! ô desespoir ! ô vieillesse ennemie !
N'ay-je donc tant vécu que pour cette infamie,
Et ne suis-je blanchy dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermy le trône de son Roy,
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moy !
O crüel souvenir de ma gloire passée !
Œuvre de tant de jours en un jour effacée !
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
Faut-il de vostre éclat voir triompher le comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?
Comte, sois de mon Prince à present gouverneur :
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur,

Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du Roy, m'en a sceu rendre indigne.
Et toy, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, et qui dans cette offense
M'as servy de parade, et non pas de défense,
Va, quitte desormais le dernier des humains,
Passe pour me venger en de meilleures mains.

SCENE V.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. Diegue.

Rodrigue, as-tu du cœur?

D. Rodrigue.

Tout autre que mon pére
L'éprouveroit sur l'heure.

D. Diegue.

Agréable colére!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnoy mon sang à ce noble couroux :
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Vien, mon fils, vien, mon sang, vien réparer ma honte,
Vien me venger.

D. Rodrigue.

De quoy?

D. Diegue.

D'un affront si crüel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel:

D'un souflet. L'insolent en eust perdu la vie,
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie,
Et ce fer, que mon bras ne peut plus soûtenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage :
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;
Meurs, ou tuë. Au surplus, pour ne te point flater,
Je te donne à combatre un homme à redouter.
Je l'ay veu, tout couvert de sang et de poussiére,
Porter par tout l'effroy dans une armée entiére;
J'ay veu par sa valeur cent escadrons rompus,
Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine;
C'est...

D. Rodrigue

De grâce, achevez.

D. Diegue.

Le pére de Chiméne.

D. Rodrigue.

Le...

D. Diegue.

Ne replique point, je connoy ton amour;
Mais qui peut vivre infame est indigne du jour :
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin tu sçais l'affront, et tu tiens la vengeance,
Je ne te dy plus rien; venge-moy, venge-toy,
Montre-toy digne fils d'un pére tel que moy;
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vay les déplorer; va, cours, vole et nous venge.

SCENE VI.

D. RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévueë aussi-bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon ame abatuë
Céde au coup qui me tuë.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu ! l'étrange peine!
En cet affront mon pére est l'offensé,
Et l'offenseur le pére de Chiméne!

Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'interesse :
Il faut venger un pére, et perdre une maîtresse ;
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix, ou de trahir ma flame,
Ou de vivre en infame,
Des deux costez mon mal est infiny.
O Dieu ! l'étrange peine !
Faut-il laisser un affront impuny?
Faut-il punir le pére de Chiméne?

Pére, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie :
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.

Cher et crüel espoir d'une ame généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemy de mon plus grand bonheur,
Fer, qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chiméne?

Il vaut mieux courir au trépas;
Je dois à ma maîtresse aussi-bien qu'à mon pére :
J'attire en me vengeant sa haine et sa colére,
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux espoir l'un me rend infidelle,
Et l'autre indigne d'elle;
Mon mal augmente à le vouloir guérir,
Tout redouble ma peine :
Allons, mon ame, et, puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chiméne.

Mourir sans tirer ma raison!
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soûtenu l'honneur de ma maison!
Respecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte asseurée!
N'écoutons plus ce penser suborneur
Qui ne sert qu'à ma peine :
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chiméne.

Ouy, mon esprit s'étoit déceu :
Je doy tout à mon pére avant qu'à ma maîtresse;
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,

Je rendray mon sang pur, comme je l'ay receu.
Je m'accuse déja de trop de négligence.
Courons à la vengeance,
Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine
(Puisqu'aujourd'huy mon pére est l'offensé)
Si l'offenseur est pére de Chiméne.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

Je l'avouë entre nous, mon sang, un peu trop chaud,
S'est trop émeu d'un mot, et l'a porté trop haut,
Mais, puisque c'en est fait, le coup est sans reméde.

D. ARIAS.

Qu'aux volontez du Roy ce grand courage céde,
Il y prend grande part, et son cœur irrité
Agira contre vous de pleine authorité.
Aussi vous n'avez point de valable défense,
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense
Demandent des devoirs et des submissions,
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le Roy peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement vostre faute est suivie.
Le Roy vous aime encor, appaisez son couroux :
Il a dit : *Je le veux*. Desobéirez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ay d'estime,
Desobéir un peu n'est pas un si grand crime,
Et, quelque grand qu'il soit, mes services presens
Pour le faire abolir sont plus que suffisans.

D. ARIAS.

Quoy qu'on fasse d'illustre et de considérable,
Jamais à son sujet un Roy n'est redevable :
Vous vous flatez beaucoup, et vous devez sçavoir
Que qui sert bien son Roy ne fait que son devoir.
Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croiray qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un Roy.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moy :
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
Tout l'Etat périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS.

Quoy? vous craignez si peu le pouvoir souverain..

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moy tomberoit de sa main
Il a trop d'intérest luy-mesme en ma personne,
Et ma teste en tombant feroit choir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que luy diray-je enfin? Je luy doy rendre conte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais songez que les rois veulent estre absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jetté, Monsieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tasche à vous résoudre.
Avec tous vos lauriers craignez encor le foudre.

LE COMTE.

Je l'attendray sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là Don Diégue satisfait.

(*Il est seul.*)

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces.
J'ay le cœur au dessus des plus fiéres disgraces,
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

SCENE II.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A moy, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Oste-moy d'un doute.
Connois-tu bien Don Diégue?

LE COMTE.

Ouy.

D. RODRIGUE.

Parlons bas; écoute.
Sçais-tu que ce vieillard fut la mesme vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps? le sçais-tu?

LE COMTE.

Peut-estre.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sçais-tu que c'est son sang? le sçais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'icy je te le fais sçavoir.

LE COMTE.

Jeune présomptüeux!

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vray, mais aux ames bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moy! Qui t'a rendu si vain,
Toy qu'on n'a jamais veu les armes à la main?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connoistre,
Et pour leurs coups d'essay veulent des coups de maistre.

LE COMTE.

Sçais-tu bien qui je suis?

D. Rodrigue.

Ouy, tout autre que moy
Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroy.
Les palmes dont je voy ta teste si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte:
J'attaque en téméraire un bras toûjours vainqueur;
Mais j'auray trop de force, ayant assez de cœur;
A qui venge son pére il n'est rien impossible;
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

Le Comte.

Ce grand cœur qui paroit aux discours que tu tiens
Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens,
Et, croyant voir en toy l'honneur de la Castille,
Mon ame avec plaisir te destinoit ma fille.
Je sçay ta passion, et suis ravy de voir
Que tous ses mouvemens cédent à ton devoir,
Qu'ils n'ont point affoibly cette ardeur magnanime,
Que ta haute vertu répond à mon estime,
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.
Mais je sens que pour toy ma pitié s'intéresse,
J'admire ton courage et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essay fatal,
Dispense ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moy suivroit cette victoire:
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.
On te croiroit toujours abatu sans effort,
Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. Rodrigue.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :

Qui m'ose oster l'honneur craint de m'oster la vie!

LE COMTE.

Retire-toy d'icy.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Vien, tu fais ton devoir, et le fils dégénére
Qui survit un moment à l'honneur de son pére.

SCENE III.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR.

L'INFANTE.

Appaise, ma Chiméne, appaise ta douleur,
Fais agir ta constance en ce coup de malheur;
Tu reverras le calme après ce foible orage :
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nüage,
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMENE.

Mon cœur, outré d'ennuis, n'ose rien espérer.
Un orage si prompt qui trouble une bonace
D'un naufrage certain nous porte la menace;
Je n'en sçaurois douter, je péris dans le port.
J'aimois, j'étois aimée, et nos péres d'accord,
Et je vous en contois la charmante nouvelle

Au malheureux moment que naissoit leur querelle,
Dont le récit fatal, si-tost qu'on vous l'a fait,
D'une si douce attente a ruïné l'effet.
Maudite ambition, detestable manie,
Dont les plus généreux souffrent la tyrannie!
Honneur impitoyable à mes plus chers désirs,
Que tu me vas coûter de pleurs et de soûpirs!

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre:
Un moment l'a fait naistre, un moment va l'éteindre;
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puisque déja le Roy les veut accommoder,
Et tu sçais que mon ame, à tes ennuis sensible,
Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMENE.

Les accommodemens ne font rien en ce point;
De si mortels affronts ne se réparent point.
En vain on fait agir la force ou la prudence:
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence;
La haine que les cœurs conservent au dedans
Nourrit des feux cachez, mais d'autant plus ardens.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra Don Rodrigue et Chiméne
Des péres ennemis dissipera la haine,
Et nous verrons bien-tost vostre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMENE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espére:
Don Diégue est trop altier, et je connoy mon pére.
Je sens couler des pleurs que je veux retenir,
Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu? d'un vieillard l'impuissante foiblesse?

CHIMENE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMENE.

Les hommes valeureux le sont du prémier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup :
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire,
Et deux mots de ta bouche arrestent sa colere.

CHIMENE.

S'il ne m'obéït point, quel comble à mon ennuy!
Et s'il peut m'obéïr, que dira-t'on de luy?
Etant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage!
Soit qu'il céde ou résiste au feu qui me l'engage,
Mon esprit ne peut qu'estre ou honteux ou confus
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chiméne a l'ame haute, et, quoy qu'intéressée,
Elle ne peut souffrir une basse pensée ;
Mais, si jusques au jour de l'accommodement
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,
Et que j'empesche ainsi l'effet de son courage,
Ton esprit amoureux n'aura-t'il point d'ombrage?

CHIMENE.

Ah! Madame, en ce cas je n'ay plus de soucy.

SCENE IV.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR. LE PAGE.

L'INFANTE.

Page, cherchez Rodrigue, et l'amenez icy.

LE PAGE.

Le Comte de Gormas et luy...

CHIMENE.

Bon Dieu! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHIMENE.

Seuls?

LE PAGE.

Seuls, et qui sembloient tout bas se quereller.

CHIMENE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCENE V.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

Hélas! que dans l'esprit je sens d'inquiétude!
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit,

Mon repos m'abandonne, et ma flame revit.
Ce qui va séparer Rodrigue de Chiméne
Fait renaistre à la fois mon espoir et ma peine,
Et leur division, que je vois à regret,
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LEONOR.

Cette haute vertú qui régne dans vostre ame
Se rend-elle si-tost à cette lasche flame?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lasche à present que chez moy,
Pompeuse et triomphante, elle me fait la loy;
Porte-luy du respect puisqu'elle m'est si chere :
Ma vertu la combat, mais malgré moy j'espére,
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chiméne a perdu.

LEONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage,
Et la raison chez vous perd ainsi son usage?

L'INFANTE.

Ah! qu'avec peu d'effet on entend la raison,
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison!
Et, lors que le malade aime sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie!

LEONOR.

Vostre espoir vous séduit, votre mal vous est doux,
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sçay que trop, mais, si ma vertu céde,
Appren comme l'amour flate un cœur qu'il posséde.
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte :

Que ne fera-t'il point, s'il peut vaincre le Comte?
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont sous ses loix,
Et mon amour flateur déja me persüade
Que je le vois assis au trosne de Grenade,
Les Mores, subjuguez, trembler en l'adorant,
L'Arragon recevoir ce nouveau conquérant,
Le Portugal se rendre, et ses nobles journées
Porter delà les mers ses hautes destinées,
Du sang des Africains arroser les lauriers.
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Je l'attens de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LEONOR.

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras
En suite d'un combat qui peut-estre n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le Comte a fait l'outrage;
Ils sont sortis ensemble : en faut-il davantage?

LEONOR.

Et bien! ils se battront, puisque vous le voulez,
Mais Rodrigue ira-t'il si loin que vous allez?

L'INFANTE.

Que veux-tu? je suis folle, et mon esprit s'égare,
Tu vois par là quels maux cet amour me prépare.
Vien dans mon cabinet consoler mes ennuis,
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

SCENE VI.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Le Comte est donc si vain et si peu raisonnable!
Ose-t'il croire encor son crime pardonnable?

D. ARIAS.

Je l'ay de vostre part long-temps entretenu;
J'ay fait mon pouvoir, Sire, et n'ay rien obtenu.

D. FERNAND.

Justes Cieux! Ainsi donc un sujet téméraire
A si peu de respect et de soin de me plaire!
Il offense D. Diégue, et méprise son Roy!
Au milieu de ma Cour il me donne la loy!
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,
Je sçauray bien rabattre une humeur si hautaine :
Fust-il la valeur mesme et le Dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obéïr pas.
Quoy qu'ait pû mériter une telle insolence,
Je l'ay voulu d'abord traiter sans violence;
Mais, puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'huy,
Soit qu'il resiste, ou non, vous asseurer de luy.

D. SANCHE.

Peut-estre un peu de temps le rendroit moins rebelle;
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle :
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement
Un cœur si généreux se rend mal-aisément;

Il voit bien qu'il a tort, mais une ame si haute
N'est pas si-tost réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND.

Don Sanche, taisez-vous, et soyez averty
Qu'on se rend criminel à prendre son party.

D. SANCHE.

J'obéïs, et me tais, mais de grace encor, Sire,
Deux mots en sa défense.

D. FERNAND.

Et que pouvez-vous dire?

D. SANCHE.

Qu'une ame accoûtumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des submissions.
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte,
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le Comte.
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéïroit s'il avoit moins de cœur.
Commandez que son bras, nourry dans les alarmes,
Répare cette injure à la pointe des armes,
Il satisfera, Sire, et vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait sceu, voicy qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect, mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.
Un Roy dont la prudence a de meilleurs objets
Est meilleur ménager du sang de ses sujets;
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi vostre raison n'est pas raison pour moy.
Vous parlez en soldat, je dois agir en Roy,
Et, quoy qu'on veuille dire, et quoy qu'il ose croire,
Le Comte à m'obéïr ne peut perdre sa gloire.

D'ailleurs l'affront me touche, il a perdu d'honneur
Celuy que de mon fils j'ay fait le gouverneur.
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moy mesme,
Et faire un attentat sur le pouvoir supréme.
N'en parlons plus. Au reste, on a veu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux,
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paroistre.

D. ARIAS.

Les Mores ont appris par force à vous connoistre,
Et, tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
De se plus hazarder contre un si grand vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais sans quelque jalousie
Mon sceptre en dépit d'eux régir l'Andalousie,
Et ce païs si beau, qu'ils ont trop possédé,
Avec un œil d'envie est toûjours regardé.
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville
Placer depuis dix ans le trosne de Castille,
Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus prompt
Renverser aussi-tost ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ile sçavent aux dépens de leurs plus dignes testes
Combien vostre presence asseure vos conquestes,
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger:
Le trop de confiance attire le danger,
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'icy les améne.
Toutefois j'aurois tort de jetter dans les cœurs,
L'avis étant mal seur, de paniques terreurs;
L'effroy que produiroit cette alarme inutile

Dans la nuit qui survient troubleroit trop la ville.
Faites doubler la garde aux murs et sur le port,
C'est assez pour ce soir.

SCENE VII.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ALONSE.

D. ALONSE.

Sire, le Comte est mort,
Don Diégue par son fils a vengé son offense.

D. FERNAND.

Dès que j'ay sceu l'affront, j'ay préveu la vengeance,
Et j'ay voulu deslors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chiméne à vos genoux apporte sa douleur ;
Elle vient, toute en pleurs, vous demander justice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon amour compatisse,
Ce que le Comte a fait semble avoir mérité
Ce digne châtiment de sa témérité.
Quelque juste pourtant que puisse estre sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
Après un long service à mon Etat rendu,
Après son sang pour moy mille fois répandu,
A quelques sentimens que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, et son trépas m'afflige.

SCENE VIII.

D. FERNAND, D. DIEGUE, CHIMENE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMENE.

Sire, Sire, justice!

D. DIEGUE

Ah! Sire, écoutez-nous.

CHIMENE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIEGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMENE.

Je demande justice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défense.

CHIMENE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence.
Il a de vostre sceptre abatu le soûtien,
Il a tué mon pére.

D. DIEGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMENE.

Au sang de ses sujets un Roy doit la justice.

D. DIEGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.
Chiméne, je prens part à vostre déplaisir,

D'une égale douleur je sens mon ame atteinte.
[*A don Diegue.*]
Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

CHIMENE.

Sire, mon pére est mort, mes yeux ont veu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc;
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui, tout sorty, fume encor de couroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hazards n'osoit verser la guerre,
Rodrigue en vostre Cour vient d'en couvrir la terre.
J'ay couru sur le lieu sans force et sans couleur,
Je l'ay trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeste,
Mes pleurs et mes soûpirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Pren courage, ma fille, et sçache qu'aujourd'huy
Ton Roy te veut servir de pére au lieu de luy.

CHIMENE.

Sire, de trop d'honneur ma misére est suivie.
Je vous l'ay déja dit, je l'ay trouvé sans vie;
Son flanc étoit ouvert, et, pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussière écrivoit mon devoir,
Ou plûtost sa valeur, en cet état réduite,
Me parloit par sa playe, et hastoit ma poursuite,
Et, pour se faire entendre au plus juste des Rois,
Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous vostre puissance
Régne devant vos yeux une telle licence,
Que les plus valeureux avec impunité
Soient exposez aux coups de la témérité,

Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon pére est mort, j'en demande vengeance
Plus pour vostre intérest que pour mon allégeance.
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang,
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang;
Immolez, non à moy, mais à vostre Couronne,
Mais à vostre grandeur, mais à vostre personne,
Immolez, dy-je, Sire, au bien de tout l'Etat,
Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

D. FERNAND.

Don Diégue, répondez.

D. DIEGUE.

Qu'on est digne d'envie
Lors qu'en perdant la force on perd aussi la vie,
Et qu'un long âge apreste aux hommes généreux
Au bout de leur carriére un destin malheureux!
Moy dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moy que jadis par tout a suivy la victoire,
Je me vois aujourd'huy, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, et demeurer vaincu.
Ce que n'a pû jamais combat, siége, embuscade,
Ce que n'a pû jamais Arragon ny Grenade,
Ny tous vos ennemis, ny tous mes envieux,
Le Comte en vostre Cour l'a fait presque à vos yeux,
Jaloux de vostre choix, et fier de l'avantage
Que luy donnoit sur moy l'impuissance de l'âge.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroy d'une armée ennemie,

Descendoient au tombeau tous chargez d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moy,
Digne de son païs et digne de son Roy.
Il m'a prété sa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte:
Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un souflet mérite un châtiment,
Sur moy seul doit tomber l'éclat de la tempeste :
Quand le bras a failly, l'on en punit la teste.
Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos debats,
Sire, j'en suis la teste, il n'en est que le bras ;
Si Chiméne se plaint qu'il a tué son pére,
Il ne l'eust jamais fait si je l'eusse pû faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir
Aux dépens de mon sang satisfaites Chiméne,
Je n'y résiste point, je consens à ma peine,
Et, loin de murmurer d'un rigoureux decret,
Mourant sans deshonneur, je mourray sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, et, bien considerée,
Mérite en plein conseil d'estre délibérée.
Don Sanche, remettez Chiméne en sa maison ;
Don Diégue aura ma Cour et sa foy pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous feray justice.

CHIMENE.

Il est juste, grand Roy, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Pren du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMENE.

M'ordonner du repos, c'est croistre mes malheurs.



ACTE III

SCENE PREMIERE

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.
RODRIGUE, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable?
D. RODRIGUE.
Suivre le triste cours de mon sort déplorable.
ELVIRE.
Où prens-tu cette audace et ce nouvel orgueil
De paroistre en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoy? viens-tu jusqu'icy braver l'ombre du Comte?
Ne l'as-tu pas tué?
D. RODRIGUE.
Sa vie étoit ma honte;
Mon honneur, de ma main, a voulu cet effort.
ELVIRE.
Mais chercher ton azile en la maison du mort!
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?
D. RODRIGUE.
Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.
Ne me regarde plus d'un visage étonné,

Je cherche le trépas apres l'avoir donné.
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chiméne.
Je mérite la mort de mériter sa haine,
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
Et l'arrest de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuy plûtost de ses yeux, fuy de sa violence,
A ses prémiers transports desrobe ta présence;
Va, ne t'expose point aux prémiers mouvemens
Que poussera l'ardeur de ses ressentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ay pû déplaire
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colére,
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
Si, pour mourir plûtost, je puis la redoubler

ELVIRE.

Chiméne est au Palais, de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuy de grace, oste-moy de soucy:
Que ne dira-t'on point si l'on te voit icy?
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misére,
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son pére?
Elle va revenir, elle vient, je la voy;
Du moins pour son honneur, Rodrigue, cache-toy.

SCENE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Ouy, Madame, il vous faut de sanglantes victimes,

Vostre colére est juste, et vos pleurs légitimes,
Et je n'entreprens pas, à force de parler,
Ny de vous adoucir, ny de vous consoler;
Mais, si de vous servir je puis estre capable,
Employez mon épée à punir le coupable,
Employez mon amour à venger cette mort,
Sous vos commandemens mon bras sera trop fort.

CHIMENE.

Malheureuse!

D. SANCHE.

De grace, acceptez mon service.

CHIMENE.

J'offenserois le Roy, qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous sçavez qu'elle marche avec tant de langueur
Qu'assez souvent le crime échape à sa longueur :
Son cours, lent et douteux, fait trop perdre de larmes,
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes:
La voye en est plus seure et plus prompte à punir.

CHIMENE.

C'est le dernier reméde, et, s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon ame prétend,
Et, pouvant l'espérer, je m'en vay trop content.

SCENE III.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

Enfin je me voy libre, et je puis sans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,
Je puis donner passage à mes tristes soûpirs,
Je puis t'ouvrir mon ame et tous mes déplaisirs.
Mon pére est mort, Elvire, et la prémiére épée
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ay plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez-vous, Madame.

CHIMENE.

Ah ! que mal à propos
Dans un malheur si grand tu parles de repos !
Par où sera jamais ma douleur appaisée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée?
Et que doy-je espérer qu'un tourment éternel,
Si je poursuis un crime, aimant le criminel?

ELVIRE.

Il vous prive d'un pére, et vous l'aimez encore !

CHIMENE.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore!
Ma passion s'oppose à mon ressentiment :
Dedans mon ennemy je trouve mon amant,

Et je sens qu'en dépit de toute ma colére
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon pére.
Il l'attaque, il le presse, il céde, il se défend,
Tantost fort, tantost foible, et tantost triomphant;
Mais, en ce dur combat de colére et de flame,
Il déchire mon cœur sans partager mon ame,
Et, quoy que mon amour ait sur moy du pouvoir,
Je ne consulte point pour suivre mon devoir,
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige:
Rodrigue m'est bien cher, son intérest m'afflige;
Mon cœur prend son party, mais, malgré son effort,
Je sçay ce que je suis, et que mon pére est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre?

CHIMENE.

Ah! crüelle pensée,
Et crüelle poursuite où je me voy forcée!
Je demande sa teste, et crains de l'obtenir;
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, Madame, un dessein si tragique,
Ne vous imposez point de loy si tyrannique.

CHIMENE.

Quoy! mon pére étant mort, et presque entre mes bras,
Son sang crîra vengeance, et je ne l'orray pas?
Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne luy devoir que d'impuissantes larmes?
Et je pourray souffrir qu'un amour suborneur
Sous un lasche silence étouffe mon honneur?

ELVIRE.

Madame, croyez-moy, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable;

Contre un amant si cher vous avez assez fait :
Vous avez veu le Roy, n'en pressez point d'effet,
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge,
Et, dequoy que nous flate un desir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMENE.

Je l'avouë.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire?

CHIMENE.

Pour conserver ma gloire et finir mon ennuy,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après luy.

SCENE IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

Et bien! sans vous donner la peine de poursuivre,
Asseurez-vous l'honneur de m'empescher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où sommes-nous, et qu'est-ce que je voy?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moy!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goustez sans résistance
La douceur de ma perte et de vostre vengeance.

CHIMENE.

Hélas!

D. RODRIGUE.

Ecoute-moy.

CHIMENE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMENE.

Va, laisse-moy mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement,
Après ne me répons qu'avecque cette épée.

CHIMENE.

Quoy! du sang de mon pére encor toute trempée!

D. RODRIGUE.

Ma Chiméne!

CHIMENE.

Oste-moy cet objet odieux,
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plûtost pour exciter ta haine,
Pour croistre ta colére, et pour haster ma peine.

CHIMENE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,
Et fay-luy perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMENE.

Ah! quelle crüauté, qui tout en un jour tuë
Le pére par le fer, la fille par la veuë!

Oste-moy cet objet, je ne le puis souffrir.
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir!

D. Rodrigue.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie :
Car enfin n'atten pas de mon affection
Un lasche repentir d'une bonne action.
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
Deshonoroit mon pére, et me couvroit de honte;
Tu sçais comme un soufflet touche un homme de cœur;
J'avois part à l'affront, j'en ay cherché l'autheur,
Je l'ay veu, j'ay vengé mon honneur et mon pére,
Je le ferois encor, si j'avois à le faire.
Ce n'est pas qu'en effet contre mon pére et moy
Ma flame assez long-temps n'ait combatu pour toy:
Juge de son pouvoir! Dans une telle offense
J'ay pû délibérer si j'en prendrois vengeance;
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
J'ay pensé qu'à son tour mon bras étoit trop prompt,
Je me suis accusé de trop de violence,
Et ta beauté sans doute emportoit la balance,
A moins que d'opposer à tes plus forts appas
Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas,
Que, malgré cette part que j'avois en ton ame,
Qui m'aima généreux me haïroit infame,
Qu'écouter ton amour, obéïr à sa voix,
C'étoit m'en rendre indigne, et diffamer ton choix.
Je te le dis encor, et, quoy que j'en soûpire,
Jusqu'au dernier soûpir je veux bien le redire,
Je t'ay fait une offense, et j'ay dû m'y porter,
Pour effacer ma honte, et pour te mériter.
Mais, quitte envers l'honneur et quitte envers mon pére,

C'est maintenant à toy que je viens satisfaire,
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois;
J'ay fait ce que j'ay deu, je fais ce que je dois.
Je sçay qu'un pére mort t'arme contre mon crime,
Je ne t'ay pas voulu desrober ta victime:
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celuy qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMENE.

Ah! Rodrigue, il est vray, quoy que ton ennemie,
Je ne puis te blasmer d'avoir fuy l'infamie,
Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
Je sçay ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage :
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien;
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien,
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire.
Elle a vengé ton pére et soûtenu ta gloire,
Mesme soin me regarde, et j'ay, pour m'affliger,
Ma gloire à soûtenir et mon pére à venger.
Hélas! ton intérest icy me desespére.
Si quelqu'autre malheur m'avoit ravy mon pére,
Mon ame auroit trouvé dans le bien de te voir
L'unique allégement qu'elle eust pû recevoir,
Et contre ma douleur j'aurois senty des charmes,
Quand une main si chére eust essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu,
Cet effort sur ma flame à mon honneur est dû,
Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,
Me force à travailler moy-mesme à ta ruïne.
Car enfin n'atten pas de mon affection
De lasches sentimens pour ta punition :

Dequoy qu'en ta faveur nostre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne:
Tu t'es en m'offensant montré digne de moy,
Je me doy par ta mort montrer digne de toy.

D. RODRIGUE.

Ne différe donc plus ce que l'honneur t'ordonne.
Il demande ma teste, et je te l'abandonne,
Fais-en un sacrifice à ce noble intérest :
Le coup m'en sera doux aussi-bien que l'arrest.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
Je mourray trop heureux, mourant d'un coup si beau.

CHIMENE.

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta teste, est-ce à moy de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre:
C'est d'un autre que toy qu'il me faut l'obtenir,
Et je doy te poursuivre, et non pas te punir.

D. RODRIGUE.

Dequoy qu'en ma faveur nostre amour t'entretienne,
Ta générosité doit répondre à la mienne,
Et pour venger un pére emprunter d'autres bras,
Ma Chiméne, croy-moy, c'est n'y répondre pas.
Ma main seule du mien a sceu venger l'offense,
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMENE.

Crüel, à quel propos sur ce point t'obstiner?
Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner!
Je suivray ton exemple, et j'ay trop de courage
Pour souffrir qu'avec toy ma gloire se partage.
Mon pére et mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour ny de ton desespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! Hélas! quoy que je fasse,
Ne pourray-je à la fin obtenir cette grace?
Au nom d'un pére mort, ou de nostre amitié,
Puny-moy par vengeance, ou du moins par pitié;
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hay point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blasme et si peu les faux bruits?
Quand on sçaura mon crime, et que ta flame dure,
Que ne publiront point l'envie et l'imposture?
Force-les au silence et, sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie,
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Eléve au Ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,
Sçachant que je t'adore, et que je te poursuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrème
Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime.
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hazard.
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de sçavoir qu'icy j'ay souffert ta présence;
Ne luy donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMENE.

Va-t'en.

D. RODRIGUE.

A quoy te résous-tu?

CHIMENE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colére,
Je feray mon possible à bien venger mon pére;
Mais. malgré la rigueur d'un si crüel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour!

CHIMENE.

O comble de miseres!

D. RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos péres!

CHIMENE.

Rodrigue, qui l'eust cru!

D. RODRIGUE.

Chiméne, qui l'eust dit!

CHIMENE.

Que nostre heur fust si proche et si-tost se perdît!

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisast nostre espérance?

CHIMENE.

Ah! mortelles douleurs!

D. RODRIGUE.

Ah! regrets superflus!

CHIMENE.

Va-t'en, encor un coup, je ne t'écoute plus.

D. Rodrigue.

Adieu, je vay traisner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

Chimene.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foy
De ne respirer pas un moment après toy.
Adieu, sors, et sur tout garde bien qu'on te voye.

Elvire.

Madame, quelques maux que le Ciel nous envoye...

Chimene.

Ne m'importune plus, laisse-moy soûpirer,
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

SCENE V.

D. DIEGUE.

Jamais nous ne goustons de parfaite allegresse,
Nos plus heureux succès sont meslez de tristesse,
Toujours quelques soucis en ces évenemens
Troublent la pureté de nos contentemens.
Au milieu du bonheur mon ame en sent l'atteinte :
Je nage dans la joye, et je tremble de crainte;
J'ay veu mort l'ennemy qui m'avoit outragé,
Et je ne sçaurois voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile,
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville,
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,

Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'un ombre,
Et mon amour, déceu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa fuite,
Je crains du Comte mort les amis et la suite ;
Leur nombre m'épouvante et confond ma raison.
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes Cieux ! me trompay-je encore à l'apparence,
Ou si je vois enfin mon unique espérance ?
C'est luy, n'en doutons plus, mes vœux sont exaucez,
Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessez.

SCENE VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

Rodrigue, enfin le Ciel permet que je te voye !

D. RODRIGUE.

Hélas !

D. DIEGUE.

Ne mesle point de soûpirs à ma joye,
Laisse-moy prendre haleine afin de te loüer.
Ma valeur n'a point lieu de te desavoüer,
Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace
Fait bien revivre en toy les héros de ma race.
C'est d'eux que tu descens, c'est de moy que tu viens,
Ton prémier coup d'épée égale tous les miens,
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.

Appuy de ma vieillesse, et comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rens l'honneur,
Vien baiser cette jouë, et reconnoy la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est deu, je ne pouvois pas moins,
Etant sorty de vous et nourry par vos soins;
Je m'en tiens trop heureux, et mon ame est ravie
Que mon coup-d'essay plaise à qui je doy la vie;
Mais parmy vos plaisirs ne soyez point jaloux
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon desespoir éclate.
Assez et trop long-temps vostre discours le flate:
Je ne me repens point de vous avoir servy,
Mais rendez-moy le bien que ce coup m'a ravy.
Mon bras, pour vous venger armé contre ma flame,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame.
Ne me dites plus rien, pour vous j'ay tout perdu;
Ce que je vous devois, je vous l'ay bien rendu.

D. DIEGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
Je t'ay donné la vie, et tu me rens ma gloire,
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te doy de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foiblesses,
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses:
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah! que me dites-vous?

D. DIEGUE.

Ce que tu dois sçavoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moy-mesme se venge,
Et vous m'osez pousser à la honte du change !
L'infamie est pareille, et suit également
Le guerrier sans courage et le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure,
Souffrez-moy généreux sans me rendre parjure :
Mes liens sont trop forts pour estre ainsi rompus,
Ma foy m'engage encor, si je n'espére plus,
Et, ne pouvant quitter ny posséder Chimène,
Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIEGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas,
Ton Prince et ton païs ont besoin de ton bras.
La flote qu'on craignoit, dans ce grand fleuve entrée,
Croit surprendre la ville et piller la contrée :
Les Mores vont descendre, et le flux et la nuit
Dans une heure à nos murs les améne sans bruit.
La Cour est en desordre, et le peuple en alarmes;
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ay trouvé chez moy cinq cens de mes amis,
Qui, sçachant mon affront, poussez d'un mesme zéle,
Se venoient tous offrir à venger ma querelle :
Tu les as prévenus, mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
Va marcher à leur teste où l'honneur te demande;
C'est toy que veut pour chef leur généreuse bande.
De ces vieux ennemis va soûtenir l'abord :
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort,
Prens-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte,
Fay devoir à ton Roy son salut à ta perte.

Mais reviens-en plûtost les palmes sur le front,
Ne borne pas ta gloire à venger un affront,
Porte-la plus avant, force par ta vaillance
Ce Monarque au pardon, et Chiméne au silence.
Si tu l'aimes, appren que revenir vainqueur,
C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles,
Je t'arreste en discours, et je veux que tu voles.
Vien, suy moy, va combatre, et montrer à ton Roy
Que ce qu'il perd au Comte il le recouvre en toy.





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

N'EST-CE point un faux bruit? le sçais-tu bien, Elvire?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au Ciel d'une commune voix
De ce jeune héros les glorieux explois.
Les Mores devant luy n'ont paru qu'à leur honte.
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte.
Trois heures de combat laissent à nos guerriers
Une victoire entière, et deux rois prisonniers:
La valeur de leur chef ne trouvoit point d'obstacles.

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue à fait tous ces miracles?

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix;
Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu sçavoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE.

Du peuple, qui par tout fait sonner ses loüanges,
Le nomme de sa joye et l'objet et l'autheur,
Son ange tutelaire, et son libérateur.

CHIMENE.

Et le Roy, de quel œil voit-il tant le vaillance?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroistre en sa presence,
Mais Don Diégue, ravy, luy presente enchaisnez,
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnez,
Et demande pour grace à ce généreux Prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMENE.

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE.

Je n'en ay rien appris.
Vous changez de couleur! reprenez vos esprits.

CHIMENE.

Reprenons donc aussi ma colére affoiblie.
Pour avoir soin de luy, faut-il que je m'oublie?
On le vante, on le louë, et mon cœur y consent!
Mon honneur est müet, mon devoir impuissant!
Silence, mon amour, laisse agir ma colére :
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon pére,
Ces tristes vétemens où je ly mon malheur
Sont les prémiers effets qu'ait produit sa valeur,
Et, quoy qu'on die ailleurs d'un cœur si magnanime,
Icy tous les objets me parlent de son crime.
Vous qui rendez la force à mes ressentimens,
Voiles, crespes, habits, lugubres ornemens,

Pompe que me prescrit sa prémiére victoire,
Contre ma passion soûtenez bien ma gloire,
Et, lors que mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste devoir,
Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces transports, voicy venir l'Infante.

SCENE II.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Je ne viens pas icy consoler tes douleurs,
Je viens plûtost mesler mes soûpirs à tes pleurs.

CHIMENE.

Prenez bien plûtost part à la commune joye,
Et goustez le bonheur que le Ciel vous envoye.
Madame, autre que moy n'a droit de soûpirer:
Le péril dont Rodrigue a sceu nous retirer,
Et le salut public que vous rendent ses armes,
A moy seule aujourd'huy souffrent encor les larmes.
Il a sauvé la ville, il a servy son Roy,
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moy.

L'INFANTE.

Ma Chiméne, il est vray qu'il a fait des merveilles.

CHIMENE.

Déja ce bruit fascheux a frapé mes oreilles,
Et je l'entens par tout publier hautement
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fascheux pour toy ce discours populaire?
Ce jeune Mars qu'il louë a sceu jadis te plaire;
Il possédoit ton ame, il vivoit sous tes loix,
Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMENE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice,
Mais pour moy sa loüange est un nouveau supplice :
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut,
Je voy ce que je perds, quand je voy ce qu'il vaut.
Ah! crüels déplaisirs à l'esprit d'une amante!
Plus j'apprens son mérite, et plus mon feu s'augmente.
Cependant mon devoir est toûjours le plus fort,
Et, malgré mon amour, va poursuivre sa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute estime,
L'effort que tu te fis parut si magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la Cour
Admiroit ton courage et plaignoit ton amour.
Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidelle?

CHIMENE.

Ne vous obéïr pas me rendroit criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'huy.
Rodrigue maintenant est nostre unique appuy,
L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore,
Le soûtien de Castille et la terreur du More;
Le Roy mesme est d'accord de cette vérité,
Que ton pére en luy seul se voit ressuscité,
Et, si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu poursuis en sa mort la ruïne publique.
Quoy! pour venger un pére est-il jamais permis

De livrer sa patrie aux mains des ennemis?
Contre nous ta poursuite est-elle légitime,
Et pour estre punis, avons-nous part au crime?
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
Celuy qu'un pére mort t'obligeoit d'accuser,
Je te voudrois moy-mesme en arracher l'envie:
Oste-luy ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMENE.

Ah! ce n'est pas à moy d'avoir tant de bonté,
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
Quoy que pour ce vainqueur mon amour s'intéresse,
Quoy qu'un peuple l'adore et qu'un Roy le caresse,
Qu'il soit environné des plus vaillans guerriers,
J'iray sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité, quand, pour venger un pére,
Nostre devoir attaque une teste si chére;
Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,
Quand on donne au public les intérests du sang.
Non, croy-moy, c'est assez que d'éteindre ta flame;
Il sera trop puny s'il n'est plus dans ton ame.
Que le bien du païs t'impose cette loy;
Aussi bien, que crois-tu que t'accorde le Roy?

CHIMENE.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chiméne, à ce que tu veux faire.
Adieu, tu pourras seule y penser à loisir.

CHIMENE.

Aprés mon pére mort, je n'ay point à choisir.

SCENE III.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. Fernand.

Généreux héritier d'une illustre famille
Qui fut toûjours la gloire et l'appuy de Castille,
Race de tant d'ayeux en valeur signalez
Que l'essay de la tienne a si-tost égalez,
Pour te récompenser ma force est trop petite,
Et j'ay moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le païs délivré d'un si rude ennemy,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermy,
Et les Mores défaits avant qu'en ces alarmes
J'eusse pû donner ordre à repousser leurs armes,
Ne sont point des exploits qui laissent à ton Roy
Le moyen ny l'espoir de s'acquiter vers toy.
Mais deux rois tes captifs seront ta récompense.
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma presence;
Puisque Cid en leur langue est autant que Seigneur,
Je ne t'envîray pas ce beau tître d'honneur.
Sois desormais le Cid, qu'à ce grand nom tout céde,
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Toléde,
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes loix
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

D. Rodrigue.

Que vostre Majesté, Sire, épargne ma honte.
D'un si foible service elle fait trop de conte,
Et me force à rougir devant un si grand Roy

De mériter si peu l'honneur que j'en reçoy.
Je sçay trop que je dois au bien de vostre empire
Et le sang qui m'anime et l'air que je respire;
Et, quand je les perdray pour un si digne objet,
Je feray seulement le devoir d'un sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
Ne s'en acquitent pas avec mesme courage,
Et, lors que la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de si rares succès.
Souffre donc qu'on te louë, et de cette victoire
Appren-moy plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez sceu qu'en ce danger pressant
Qui jetta dans la ville un effroy si puissant,
Une troupe d'amis chez mon pére assemblée
Sollicita mon ame encor toute troublée...
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'osay l'employer sans vostre autorité :
Le péril approchoit , leur brigade étoit preste,
Me montrant à la Cour, je hazardois ma teste,
Et, s'il falloit la perdre, il m'étoit bien plus doux
De sortir de la vie en combatant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense,
Et l'Etat défendu me parle en ta défense :
Croy que doresnavant Chiméne a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursuy.

D. RODRIGUE.

Sous moy donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une masle asseurance.

Nous partismes cinq cens, mais, par un prompt renfort,
Nous nous vismes trois mille en arrivant au port,
Tant à nous voir marcher avec un tel visage
Les plus épouvantez reprenoient de courage.
J'en cache les deux tiers aussi-tost qu'arrivez,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvez;
Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,
Bruslant d'impatience autour de moy demeure,
Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de mesme,
Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème,
Et je feins hardiment d'avoir receu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Mores et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer, tout leur paroist tranquille,
Point de soldats au port, point aux murs de la ville:
Nostre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris,
Ils abordent sans peur, ils anchrent, ils descendent
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en mesme temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatans.
Les nostres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent,
Ils paroissent armez, les Mores se confondent,
L'épouvante les prend à demy descendus,
Avant que de combatre ils s'estiment perdus.
Ils couroient au pillage, et rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,

Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang
Avant qu'aucun résiste ou reprene son rang.
Mais bien-tost, malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renaist et leurs terreurs s'oublient :
La honte de mourir sans avoir combatu
Arreste leur desordre et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges,
De nostre sang au leur font d'horribles meslanges,
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célébres
Sont demeurez sans gloire au milieu des ténébres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnoit,
Ne pouvoit discerner où le sort inclinoit!
J'allois de tous costez encourager les nostres,
Faire avancer les uns et soûtenir les autres,
Ranger ceux qui venoient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ay pû sçavoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre nostre avantage,
Le More voit sa perte et perd soudain courage,
Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre céde à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les chables,
Poussent jusques au cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir, leur frayeur est trop forte,
Le flux les apporta, le reflux les remporte,
Cependant que leurs rois, engagez parmy nous,
Et quelque peu des leurs, tous percez de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moy-mesme en vain je les convie;

Le cimeterre au poin, ils ne m'écoutent pas;
Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats
Et que, seuls desormais, en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef : je me nomme, ils se rendent;
Je vous les envoyay tous deux en mesme temps,
Et le combat cessa faute de combatans.
C'est de cette façon que pour vostre service...

SCENE IV.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. RODRIGUE, D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

D. Alonse.

Sire, Chiméne vient vous demander justice.

D. Fernand.

La fascheuse nouvelle, et l'importun devoir!
Va, je ne la veux pas obliger à te voir,
Pour tous remercîmens il faut que je te chasse,
Mais, avant que sortir, vien, que ton Roy t'embrasse.
(*Don Rodrigue rentre.*)

D. Diegue.

Chiméne le poursuit, et voudroit le sauver.

D. Fernand.

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vay l'éprouver.
Montrez un œil plus triste.

SCENE V.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

D. FERNAND.

Enfin soyez contente,
Chiméne, le succès répond à vostre attente :
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a receus,
Rendez graces au Ciel qui vous en a vengée.
(*A Don Diègue.*)
Voyez comme déja sa couleur est changée.

D. DIEGUE.

Mais voyez qu'elle pasme, et d'un amour parfait
Dans cette pasmoison, Sire, admirez l'effet :
Sa douleur a trahy les secrets de son ame,
Et ne vous permet plus de douter de sa flame.

CHIMENE.

Quoy? Rodrigue est donc mort?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,
Et te conserve encor un immüable amour.
Calme cette douleur qui pour luy s'intéresse.

CHIMENE.

Sire, on pasme de joye ainsi que de tristesse :
Un excès de plaisirs nous rend tous languissans,
Et, quand il surprend l'ame, il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible,
Chiméne; ta douleur a paru trop visible.

CHIMENE.

Et bien, Sire, ajoustez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pasmoison l'effet de ma douleur;
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite :
Son trépas desroboit sa teste à ma poursuite.
S'il meurt des coups receus pour le bien du païs,
Ma vengeance est perduë, et mes desseins trahis.
Une si belle fin m'est trop injurieuse,
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,
Non pas dans un éclat qui l'éléve si haut,
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échaffaut.
Qu'il meure pour mon pére, et non pour la patrie;
Que son nom soit taché, sa mémoire flestrie:
Mourir pour le païs n'est pas un triste sort,
C'est s'immortaliser par une belle mort.
J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime:
Elle asseure l'Etat, et me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers,
Et, pour dire en un mot ce que j'en considére,
Digne d'estre immolée aux manes de mon pére.
Hélas! à quel espoir me laissay-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.
Que pourroient contre luy des larmes qu'on méprise?
Pour luy tout vostre empire est un lieu de franchise:
Là, sous vostre pouvoir, tout luy devient permis,
Il triomphe de moy comme des ennemis;
Dans leur sang répandu la justice étouffée
Aux crimes du vainqueur sert d'un nouveau trophée;

Nous en croissons la pompe, et le mépris des loix
Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces transports ont trop de violence.
Quand on rend la justice, on met tout en balance:
On a tué ton pére, il étoit l'aggresseur,
Et la mesme équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuser ce que j'en fais paroistre,
Consulte bien ton cœur, Rodrigue en est le maistre,
Et ta flame en secret rend graces à ton Roy
Dont la faveur conserve un tel amant pour toy.

CHIMENE.

Pour moy mon ennemy! l'objet de ma colére!
L'autheur de mes malheurs! l'assassin de mon pére!
De ma juste poursuite on fait si peu de cas
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas!
Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
Sire, permettez-moy de recourir aux armes:
C'est par là seulement qu'il a sceu m'outrager,
Et c'est aussi par là que je me doy venger.
A tous vos cavaliers je demande sa teste.
Ouy, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conqueste;
Qu'ils le combatent, Sire, et, le combat finy,
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puny.
Sous vostre authorité souffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coûtume, en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuste attentat,
Des meilleurs combatans affoiblit un Etat.
Souvent de cet abus le succès déplorable
Opprime l'innocent et soûtient le coupable.
J'en dispense Rodrigue, il m'est trop précieux

Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux,
Et, quoy qu'ait pû commettre un cœur si magnanime,
Les Mores en fuyant ont emporté son crime.

D. DIEGUE.

Quoy, Sire! pour luy seul vous renversez des loix
Qu'a veu toute la Cour observer tant de fois!
Que croira vostre peuple et que dira l'envie,
Si sous vostre défense il ménage sa vie
Et s'en fait un prétexte à ne paroistre pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?
De pareilles faveurs terniroient trop sa gloire.
Qu'il gouste sans rougir les fruits de sa victoire;
Le Comte eut de l'audace, il l'en a sceu punir,
Il l'a fait en brave homme, et le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse,
Mais d'un guerrier vaincu mille prendroient la place,
Et le prix que Chiméne au vainqueur a promis
De tous mes cavaliers feroit ses ennemis;
L'opposer seul à tous seroit trop d'injustice,
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choisy qui tu voudras, Chiméne, et choisy bien;
Mais, aprés ce combat, ne demande plus rien.

D. DIEGUE.

N'excusez point par là ceux que son bras étonne,
Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.
Aprés ce que Rodrigue a fait voir aujourd'huy,
Quel courage assez vain s'oseroit prendre à luy?
Qui se hazarderoit contre un tel adversaire?
Qui seroit ce vaillant ou bien ce téméraire?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'assaillant :

Je suis ce téméraire ou plûtost ce vaillant.
Accordez cette grace à l'ardeur qui me presse,
Madame, vous sçavez quelle est vostre promesse.

D. FERNAND.

Chiméne, remets-tu ta querelle en sa main?

CHIMENE.

Sire, je l'ay promis.

D. FERNAND.

Soyez prest à demain.

D. DIEGUE.

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage;
On est toûjours trop prest quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant!

D. DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins, une heure ou deux je veux qu'il se délasse.
Mais, de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je promets
Un sanglant procedé qui ne me plût jamais,
De moy ny de ma Cour il n'aura la présence.

(*Il parle à Don Arias.*)

Vous seul des combatans jugerez la vaillance;
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur
Et, le combat finy, m'amenez le vainqueur.
Qui qu'il soit, mesme pris est acquis à sa peine :
Je le veux de ma main presenter à Chiméne,
Et que pour récompense il reçoive sa foy.

CHIMENE.

Quoy, Sire! m'imposer une si dure loy!

D. FERNAND.

Tu t'en plains; mais ton feu, loin d'avoüer ta plainte,
Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.
Cesse de murmurer contre un arrest si doux :
Qui que ce soit des deux, j'en feray ton époux.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, CHIMENE.

CHIMENE.

QUOY! Rodrigue, en plein jour! d'où te vient cette audace?
Va, tu me perds d'honneur, retire-toy, de grace.

D. RODRIGUE.

Je vay mourir, Madame, et vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu.
Cet immüable amour qui sous vos loix m'engage
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMENE.

Tu vas mourir?

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens
Qui vont livrer ma vie à vos ressentimens.

CHIMENE.

Tu vas mourir? Don Sanche est-il si redoutable
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?

Qui t'a rendu si foible, ou qui le rend si fort?
Rodrigue va combatre et se croit déja mort!
Celuy qui n'a pas craint les Mores ny mon pére
Va combatre Don Sanche et déja desespére!
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat?

D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice et non pas au combat,
Et ma fidelle ardeur sçait bien m'oster l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ay toûjours mesme cœur, mais je n'ay point de bras
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaist pas,
Et déja cette nuit m'auroit été mortelle
Si j'eusse combatu pour ma seule querelle;
Mais, défendant mon Roy, son peuple et mon païs,
A me défendre mal je les aurois trahis.
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie
Qu'il en veuille sortir par une perfidie.
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérest,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrest;
Vostre ressentiment choisit la main d'un autre,
Je ne méritois pas de mourir de la vostre:
On ne me verra point en repousser les coups;
Je doy plus de respect à qui combat pour vous,
Et, ravy de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
Puisque c'est vostre honneur que ses armes soûtiennent,
Je vay luy presenter mon estomac ouvert,
Adorant en sa main la vostre, qui me perd.

CHIMENE.

Si d'un triste devoir la juste violence,
Qui me fait malgré-moy poursuivre ta vaillance,
Prescrit à ton amour une si forte loy
Qu'il te rend sans defense à qui combat pour moy,

En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le sçaura mort on le croira vaincu.
Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chére,
Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon pére
Et te fait renoncer, malgré ta passion,
A l'espoir le plus doux de ma possession :
Je t'en voy cependant faire si peu de conte
Que, sans rendre combat, tu veux qu'on te surmonte!
Quelle inégalité ravale ta vertu?
Pourquoy ne l'as-tu plus, ou pourquoy l'avois-tu?
Quoy? n'es-tu généreux que pour me faire outrage?
S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage,
Et traites-tu mon pére avec tant de rigueur
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur?
Va, sans vouloir mourir laisse moy te poursuivre,
Et défen ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du Comte et les Mores défaits,
Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets?
Elle peut dédaigner le soin de me défendre,
On sçait que mon courage ose tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux
Auprès de mon honneur rien ne m'est précieux.
Non, non, en ce combat, quoy que vous veuillez croire,
Rodrigue peut mourir sans hazarder sa gloire,
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
On dira seulement : « Il adoroit Chiméne,
Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine,
Il a cédé luy-mesme à la rigueur du sort

Qui forçoit sa maistresse à poursuivre sa mort :
Elle vouloit sa teste, et son cœur magnanime,
S'il l'en eust refusée, eust pensé faire un crime.
Pour venger son honneur, il perdit son amour;
Pour venger sa maistresse, il a quitté le jour,
Préférant (quelque espoir qu'eust son ame asservie)
Son honneur à Chiméne et Chiméne à sa vie. »
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat,
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moy n'eust pû vous satisfaire.

CHIMENE.

Puisque pour t'empescher de courir au trépas
Ta vie et ton honneur sont de foibles appas,
Si jamais je t'aimay, cher Rodrigue, en revanche
Défen-toy maintenant pour m'oster à Don Sanche;
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de mon aversion.
Te diray-je encor plus? va, songe à ta défense
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence,
Et, si tu sens pour moy ton cœur encor épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chiméne est le prix.
Adieu, ce mot lasché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE.

Est-il quelque ennemy qu'à present je ne dompte!
Paroissez, Navarrois, Mores, et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourry de vaillans;
Unissez-vous ensemble, et faites une armée
Pour combatre une main de la sorte animée;
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux:
Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

SCENE II.

L'INFANTE.

T'écouteray-je encor, respect de ma naissance,
Qui fais un crime de mes feux?
T'écouteray-je, Amour, dont la douce puissance
Contre ce fier tyran fait revolter mes vœux?
Pauvre princesse, auquel des deux
Dois-tu préter obéïssance?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moy;
Mais, pour estre vaillant, tu n'es pas fils de Roy.

Impitoyable sort, dont la rigueur sépare
Ma gloire d'avec mes desirs!
Est-il dit que le choix d'une vertu si rare
Coûte à ma passion de si grands déplaisirs?
O Cieux! à combien de soûpirs
Faut-il que mon cœur se prépare,
Si jamais il n'obtient, sur un si long tourment,
Ny d'éteindre l'amour ny d'accepter l'amant?

Mais c'est trop de scrupule, et ma raison s'étonne
Du mépris d'un si digne choix,
Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,
Rodrigue, avec honneur je vivray sous tes loix;
Après avoir vaincu deux rois
Pourrois-tu manquer de couronne,
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner
Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner?

Si j'aime, c'est l'autheur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maistre de deux rois.
Je me vaincray pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une si belle flame,
Et, quand pour m'obliger on l'auroit couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ay donné.
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
Allons encor un coup le donner à Chiméne,
Et toy qui vois les traits dont mon cœur est percé,
Vien me voir achever comme j'ay commencé.

SCENE IV.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

Elvire, que je souffre et que je suis à plaindre!
Je ne sçay qu'esperer, et je voy tout à craindre.
Aucun vœu ne m'échape où j'ose consentir,
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir;
A deux rivaux pour moy je fais prendre les armes,
Le plus heureux succès me coûtera des larmes,
Et, quoy qu'en ma faveur en ordonne le sort,
Mon pére est sans vengeance ou mon amant est mort.

ELVIRE.

D'un et d'autre costé je vous voy soulagée :
Ou vous avez Rodrigue, ou vous étes vengée,
Et, quoy que le destin puisse ordonner de vous,
Il soûtient vostre gloire et vous donne un époux.

CHIMENE.

Quoy? l'objet de ma haine ou de tant de colére!
L'assassin de Rodrigue ou celuy de mon pére!

De tous les deux costez on me donne un mary
Encor tout teint du sang que j'ay le plus chéry.
De tous les deux costez mon ame se rebelle :
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle;
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,
Vous n'avez point pour moy de douceurs à ce prix.
Et toy, puissant moteur du destin qui m'outrage,
Termine ce combat sans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ny vaincu ny vainqueur.

ELVIRE.

Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour vostre ame est un nouveau supplice,
S'il vous laisse obligée à demander justice,
A témoigner toûjours ce haut ressentiment
Et poursuivre toûjours la mort de vostre amant.
Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,
Luy couronnant le front, vous impose silence;
Que la loy du combat étouffe vos soûpirs,
Et que le Roy vous force à suivre vos desirs.

CHIMENE.

Quand il sera vainqueur crois-tu que je me rende?
Mon devoir est trop fort et ma perte trop grande,
Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loy,
Que celle du combat et le vouloir du Roy.
Il peut vaincre Don Sanche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec luy la gloire de Chiméne,
Et, quoy qu'à sa victoire un monarque ait promis,
Mon honneur luy fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le Ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
Quoy! vous voulez encor refuser le bonheur

De pouvoir maintenant vous taire avec honneur!
Que prétend ce devoir et qu'est-ce qu'il espére?
La mort de vostre amant vous rendra-t'elle un pére?
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur?
Faut-il perte sur perte et douleur sur douleur?
Allez, dans le caprice où vostre humeur s'obstine,
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine,
Et nous verrons du Ciel l'équitable couroux
Vous laisser par sa mort Don Sanche pour époux.

CHIMENE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,
Ne les redouble point de ce funeste augure:
Je veux, si je le puis, les éviter tous deux,
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux;
Non qu'une folle ardeur de son costé me panche,
Mais, s'il étoit vaincu, je serois à Don Sanche :
Cette apprehension fait naistre mon souhait.
Que voy-je, malheureuse? Elvire, c'en est fait!

SCENE V.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée...

CHIMENE.

Quoy! du sang de Rodrigue encor toute trempée?
Perfide, oses-tù bien te montrer à mes yeux
Après m'avoir osté ce que j'aimois le mieux?
Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
Mon pére est satisfait, cesse de te contraindre.

Un mesme coup a mis ma gloire en seureté,
Mon ame au désespoir, ma flame en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus rassis...

CHIMENE.

Tu me parles encore,
Exécrable assassin d'un héros que j'adore;
Va, tu l'as pris en traistre : un guerrier si vaillant
N'eust jamais succombé sous un tel assaillant.
N'espére rien de moy, tu ne m'as point servie :
En croyant me venger, tu m'as osté la vie.

D. SANCHE.

Etrange impression, qui, loin de m'écouter...

CHIMENE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter,
Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime, et ta vaillance?

SCENE VI.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pû celer.
J'aimois, vous l'avez sceu, mais, pour venger mon pére,
J'ay bien voulu proscrire une teste si chére :
Votre Majesté, Sire, elle-mesme a pû voir
Comme j'ay fait céder mon amour au devoir.

Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée;
J'ay dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je doy maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perduë en prenant ma défense,
Et du bras qui me perd je suis la récompense!
  Sire, si la pitié peut émouvoir un roy,
De grace, révoquez une si dure loy.
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
Je luy laisse mon bien; qu'il me laisse à moy-mesme,
Qu'en un cloistre sacré je pleure incessamment
Jusqu'au dernier soûpir mon pére et mon amant.

D. DIEGUE.

Enfin elle aime, Sire, et ne croit plus un crime
D'avoüer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chiméne, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort,
Et Don Sanche, vaincu, t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moy l'a déceuë.
Je venois du combat luy raconter l'issuë.
Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé :
« Ne crains rien (m'a-il dit quand il m'a désarmé),
Je laisserois plutost la victoire incertaine
Que de répandre un sang hazardé pour Chiméne;
Mais, puisque mon devoir m'appelle auprès du Roy,
Va de nostre combat l'entretenir pour moy,
De la part du vainqueur luy porter ton épée. »
Sire, j'y suis venu, cet objet l'a trompée :
Elle m'a crû vainqueur, me voyant de retour,
Et soudain sa colére a trahy son amour
Avec tant de transport et tant d'impatience

Que je n'ay pû gagner un moment d'audience.
Pour moy, bien que vaincu, je me repute heureux,
Et, malgré l'intérest de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma defaite
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. Fernand.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu
Ny chercher les moyens d'en faire un desaveu;
Une loüable honte en vain t'en sollicite:
Ta gloire est dégagée et ton devoir est quitte,
Ton pére est satisfait, et c'étoit le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le Ciel autrement en dispose;
Ayant tant fait pour luy, fay pour toy quelque chose,
Et ne sois point rebelle à mon commandement
Qui te donne un époux aimé si chérement.

SCENE VII.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE, L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE.

L'Infante.

Seche tes pleurs, Chiméne, et reçoy sans tristesse
Ce généreux vainqueur des mains de ta Princesse.

D. Rodrigue.

Ne vous offensez point, Sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.
Je ne viens point icy demander ma conqueste,

Je viens tout de nouveau vous apporter ma teste,
Madame; mon amour n'emploîra point pour moy
Ny la loy du combat ny le vouloir du Roy.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un pére,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combatre encor mille et mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moy seul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux passer la renommée?
Si mon crime par là se peut enfin laver,
J'ose tout entreprendre et puis tout achever.
Mais, si ce fier honneur, toûjours inexorable,
Ne se peut appaiser sans la mort du coupable,
N'armez plus contre moy le pouvoir des humains:
Ma teste est à vos pieds, vengez-vous par vos mains.
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible;
Prenez une vengeance à tout autre impossible.
Mais du moins que ma mort suffise à me punir,
Ne me bannissez point de vostre souvenir,
Et, puisque mon trépas conserve vostre gloire,
Pour vous en revancher conservez ma mémoire,
Et dites quelquefois en déplorant mon sort :
« S'il ne m'avoit aimée, il ne seroit pas mort. »

CHIMENE.

Relève-toy, Rodrigue. Il faut l'avoüer, Sire,
Je vous en ay trop dit pour m'en pouvoir dédire :
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
Et quand un Roy commande on luy doit obéïr.
Mais, à quoy que déja vous m'ayez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée,
Et, quand de mon devoir vous voulez cet effort,

Toute vostre justice en est-elle d'accord?
Si Rodrigue à l'Etat devient si nécessaire,
De ce qu'il fait pour vous doy-je estre le salaire,
Et me livrer moy-mesme au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

D. FERNAND.

Le temps assez souvent a rendu légitime
Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée, et tu dois estre à luy;
Mais, quoy que la valeur t'ait conquise aujourd'huy,
Il faudroit que je fusse ennemy de ta gloire
Pour luy donner si-tost le prix de sa victoire.
Cet hymen différé ne rompt point une loy
Qui, sans marquer de temps, luy destine ta foy.
Prens un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.
  Rodrigue, cependant, il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Mores sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
Va jusqu'en leur païs leur reporter la guerre,
Commander mon armée et ravager leur terre.
A ce nom seul de Cid ils trembleront d'effroy,
Ils t'ont nommé Seigneur et te voudront pour roy.
Mais parmy tes hauts faits sois-luy toûjours fidelle,
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle,
Et par tes grands exploits fay-toy si bien priser
Qu'il luy soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE.

Pour posséder Chiméne, et pour vostre service,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse?
Quoy qu'absent de ses yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

D. Fernand.

Espére en ton courage, espére en ma promesse,
Et, possédant déja le cœur de ta maîtresse,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toy,
Laisse faire le temps, ta vaillance et ton Roy.





EXAMEN DU CID

Ce poëme a tant d'avantages du costé du sujet et des pensées brillantes dont il est semé que la pluspart de ses auditeurs n'ont pas voulu voir les defauts de sa conduite, et ont laissé enlever leurs suffrages au plaisir que leur a donné sa representation. Bien que ce soit celuy de tous mes ouvrages réguliers où je me suis permis le plus de licence, il passe encore pour le plus beau auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la derniére sévérité des régles, et, depuis cinquante ans qu'il tient sa place sur nos théâtres, l'histoire ny l'effort de l'imagination n'y ont rien fait voir qui en aye effacé l'éclat. Aussi a-t'il les deux grandes conditions que demande Aristote aux tragédies parfaites, et dont l'assemblage se rencontre si rarement chez les anciens ny chez les modernes. Il les assemble mesme plus fortement et plus noblement que les espéces que pose ce philosophe. Une maîtresse que son devoir force à poursuivre la mort de son amant, qu'elle tremble d'obtenir, a les passions plus vives et plus allumées que tout ce qui peut se passer entre un mary et sa femme, une mére et son fils, un frére et sa sœur ; et la haute vertu, dans un naturel sensible à ces passions, qu'elle dompte sans les affoiblir, et à qui elle laisse toute leur force pour en triompher plus glorieusement, a quelque chose de plus touchant, de plus élevé, et de plus aimable, que cette médiocre bonté, capable d'une foiblesse et mesme d'un crime, où nos anciens étoient contraints d'arréter le caractére le plus parfait des rois et des princes dont ils faisoient leurs héros, afin que ces taches et

ces forfaits, défigurant ce qu'ils leur laissoient de vertu, s'accommodast au goust et aux souhaits de leurs spectateurs, et fortifiast l'horreur qu'ils avoient conceuë de leur domination et de la monarchie.

Rodrigue suit icy son devoir sans rien relascher de sa passion ; Chiméne fait la mesme chose, à son tour, sans laisser ébransler son dessein par la douleur où elle se voit abimée par là ; et, si la presence de son amant luy fait faire quelque faux pas, c'est une glissade dont elle se reléve à l'heure mesme, et non seulement elle connoit si bien sa faute qu'elle nous en avertit, mais elle fait un prompt desaveu de tout ce qu'une veuë si chére luy a pû arracher. Il n'est point besoin qu'on luy reproche qu'il luy est honteux de souffrir l'entretien de son amant aprés qu'il a tüé son pére ; elle avouë que c'est la seule prise que la médisance aura sur elle. Si elle s'emporte jusqu'à luy dire qu'elle veut bien qu'on sçache qu'elle l'adore et le poursuit, ce n'est point une résolution si ferme qu'elle l'empesche de cacher son amour de tout son possible, lors qu'elle est en la présence du Roy. S'il luy échape de l'encourager au combat contre Don Sanche par ces paroles,

Sors vainqueur d'un combat dont Chiméne est le prix,

elle ne se contente pas de s'enfuir de honte au mesme moment ; mais, si-tost qu'elle est avec Elvire, à qui elle ne déguise rien de ce qui se passe dans son ame et que la veuë de ce cher objet ne luy fait plus de violence, elle forme un souhait plus raisonnable, qui satisfait sa vertu et son amour tout ensemble, et demande au Ciel que le combat se termine

Sans faire aucun des deux ny vaincu ny vainqueur.

Si elle ne dissimule point qu'elle panche du costé de Rodrigue, de peur d'estre à Don Sanche, pour qui elle a de l'aversion, cela ne détruit point la protestation qu'elle a faite un peu auparavant, que, malgré la loy de ce combat et les promesses que le Roy a faites à Rodrigue, elle luy fera mille autres ennemis s'il en sort victorieux. Ce grand éclat mesme qu'elle laisse faire à son amour, aprés qu'elle le croit mort, est suivy d'une opposition vigoureuse à l'exé-

cution de cette loy qui la donne à son amant, et elle ne se taist qu'aprés que le Roy l'a différée, et luy a laissé lieu d'espérer qu'avec le temps il y pourra survenir quelque obstacle. Je sçay bien que le silence passe d'ordinaire pour une marque de consentement; mais, quand les rois parlent, c'en est une de contradiction. On ne manque jamais à leur applaudir quand on entre dans leurs sentimens; et le seul moyen de leur contredire avec le respect qui leur est dû, c'est de se taire quand leurs ordres ne sont pas si pressants qu'on ne puisse remettre à s'excuser de leur obéïr, lors que le temps en sera venu, et conserver cependant une espérance légitime d'un empeschement, qu'on ne peut encor déterminément prévoir.

Il est vray que dans ce sujet il faut se contenter de tirer Rodrigue de péril, sans le pousser jusqu'à son mariage avec Chiméne. Il est historique, et a plû en son temps; mais bien seurement il déplairoit au nostre, et j'ay peine à voir que Chiméne y consente chez l'autheur espagnol, bien qu'il donne plus de trois ans de durée à la comédie qu'il en a faite. Pour ne pas contredire l'histoire, j'ay crû ne me pouvoir dispenser d'en jetter quelque idée, mais avec incertitude de l'effet, et ce n'étoit que par là que je pouvois accorder la bien-seance du théatre avec la vérité de l'évenement.

Les deux visites que Rodrigue fait à sa maîtresse ont quelque chose qui choque cette bien-séance de la part de celle qui les souffre : la rigueur du devoir vouloit qu'elle refusast de luy parler, et s'enfermast dans son cabinet, au lieu de l'écouter ; mais permettez-moy de dire avec un des prémiers esprits de nostre siécle, *que leur conversation est remplie de si beaux sentimens que plusieurs n'ont pas connu ce defaut, et que ceux qui l'ont connu l'ont toleré*. J'iray plus outre, et diray que tous presque ont souhaité que ces entretiens se fissent, et j'ay remarqué aux prémiéres representations qu'alors que ce malheureux amant se presentoit devant elle, il s'élevoit un certain frémissement dans l'assemblée, qui marquoit une curiosité merveilleuse et un redoublement d'attention pour ce qu'ils avoient à se dire dans un état si pitoyable. Aristote dit *qu'il y a des absurditez qu'il faut laisser dans un poëme, quand on peut espérer qu'elles seront bien receuës, et il est du devoir du poëte, en*

ce cas, de les couvrir de tant de brillants qu'elles puissent ébloüir. Je laisse au jugement de mes auditeurs si je me suis assez bien acquité de ce devoir, pour justifier par là ces deux scénes. Les pensées de la prémiére des deux sont quelquefois trop spiritüelles, pour partir de personnes fort affligées ; mais, outre que je n'ay fait que la paraphraser de l'espagnol, si nous ne nous permettions quelque chose de plus ingénieux que le cours ordinaire de la passion, nos poëmes ramperoient souvent, et les grandes douleurs ne mettroient dans la bouche de nos acteurs que des exclamations et des helas ! Pour ne déguiser rien, cette offre que fait Rodrigue de son épée à Chiméne et cette protestation de se laisser tüer par Don Sanche ne me plairoient pas maintenant. Ces beautez étoient de mise en ce temps là, et ne le seroient plus en celuy-cy. La prémiére est dans l'original espagnol, et l'autre est tirée sur ce modéle. Toutes les deux ont fait leur effet en ma faveur, mais je ferois scrupule d'en étaler de pareilles à l'avenir sur nostre théatre.

J'ay dit ailleurs ma pensée touchant l'Infante et le Roy ; il reste neantmoins quelque chose à examiner sur la maniére dont ce dernier agit, qui ne paroit pas assez vigoureuse, en ce qu'il ne fait pas arréter le Comte après le soufflet donné, et n'envoye pas des gardes à D. Diégue et à son fils. Surquoy on peut considérer que D. Fernand, étant le prémier roy de Castille, et ceux qui en avoient été maistres auparavant luy n'ayant eu tître que de Comtes, il n'étoit peut-estre pas assez absolu sur les grands seigneurs de son royaume pour le pouvoir faire. Chez D. Guillen de Castro, qui a traité ce sujet avant moy et qui devoit mieux connoistre que moy quelle étoit l'authorité de ce prémier monarque de son païs, le soufflet se donne en sa presence et en celle de deux ministres d'Etat, qui luy conseillent, après que le Comte s'est retiré fiérement et avec bravade et que D. Diégue a fait la mesme chose en soûpirant, de ne le pousser point à bout, parce qu'il a quantité d'amis, dans les Asturies, qui se pourroient révolter et prendre party avec les Maures dont son Etat est environné. Ainsi il se résout d'accommoder l'affaire sans bruit, et recommande le secret à ces deux ministres, qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis crû bien fondé à le

faire agir plus mollement qu'on ne feroit en ce temps-cy, où l'authorité royale est plus absoluë. Je ne pense pas non plus qu'il fasse une faute bien grande de ne jetter point l'alarme de nuit dans sa ville, sur l'avis incertain qu'il a du dessein des Maures, puisque on faisoit bonne garde sur les murs et sur le port; mais il est inexcusable de n'y donner aucun ordre après leur arrivée, et de laisser tout faire à Rodrigue. La loy du combat, qu'il propose à Chiméne avant que de le permettre à Don Sanche contre Rodrigue, n'est pas si injuste que quelques-uns ont voulu le dire, parce qu'elle est plûtost une menace pour la faire dédire de la demande de ce combat qu'un arrest qu'il luy veuille faire exécuter. Cela paroit en ce qu'après la victoire de Rodrigue, il n'en exige pas précisément l'effet de sa parole, et la laisse en état d'espérer que cette condition n'aura point de lieu.

Je ne puis dénier que la règle des vingt et quatre heures presse trop les incidents de cette piéce. La mort du Comte et l'arrivée des Maures s'y pouvoient entresuivre d'aussi près qu'elles font, parce que cette arrivée est une surprise qui n'a point de communication ny de mesures à prendre avec le reste; mais il n'en va pas ainsi du combat de D. Sanche, dont le Roy étoit le maistre, et pouvoit luy choisir un autre temps que deux heures aprés la fuite des Maures. Leur défaite avoit assez fatigué Rodrigue toute la nuit pour mériter deux ou trois jours de repos, et mesme il y avoit quelque apparence qu'il n'en étoit pas échapé sans blessures, quoy que je n'en aye rien dit parce qu'elles n'auroient fait que nuire à la conclusion de l'action.

Cette mesme régle presse aussi trop Chiméne de demander justice au Roy la seconde fois. Elle l'avoit fait le soir d'auparavant, et n'avoit aucun sujet d'y retourner le lendemain matin pour en importuner le Roy, dont elle n'avoit encor aucun lieu de se plaindre puisqu'elle ne pouvoit encor dire qu'il luy eust manqué de promesse. Le roman luy auroit donné sept ou huit jours de patience, avant que de l'en presser de nouveau; mais les vingt et quatre heures ne l'ont pas permis. C'est l'incommodité de la régle; passons à celle de l'unité de lieu, qui ne m'a pas donné moins de gesne en cette piéce.

Je l'ay placé dans Séville, bien que D. Fernand n'en aye

jamais été le maistre, et j'ay été obligé à cette falsification, pour former quelque vray-semblance à la descente des Maures, dont l'armée ne pouvoit venir si viste par terre que par eau. Je ne voudrois pas asseurer toutefois que le flux de la mer monte effectivement jusque-là ; mais, comme dans nostre Seine il fait encor plus de chemin qu'il ne luy en faut faire sur le Guadalquivir pour battre les murailles de cette ville, cela peut suffire à fonder quelque probabilité parmy nous, pour ceux qui n'ont point été sur le lieu mesme.

Cette arrivée des Maures ne laisse pas d'avoir ce défaut, que j'ay marqué ailleurs, qu'ils se presentent d'eux mesmes sans estre appelez dans la pièce, directement ny indirectement, par aucun acteur du prémier acte. Ils ont plus de justesse dans l'irrégularité de l'autheur espagnol. Rodrigue, n'osant plus se montrer à la Cour, les va combatre sur la frontiere, et ainsi le prémier acteur les va chercher et leur donne place dans le poëme, au contraire de ce qui arrive icy, où ils semblent se venir faire de feste exprès pour en estre battus, et luy donner moyen de rendre à son Roy un service d'importance qui luy fasse obtenir sa grace. C'est une seconde incommodité de la régle dans cette tragédie.

Tout s'y passe donc dans Séville, et garde ainsi quelque espéce d'unité de lieu en général; mais le lieu particulier change de scéne en scéne, et tantost c'est le palais du Roy, tantost l'apartement de l'Infante, tantost la maison de Chiméne, et tantost une ruë ou place publique. On le détermine aisément pour les scénes détachées, mais pour celles qui ont leur liaison ensemble, comme les quatre dernieres du premier acte, il est malaisé d'en choisir un qui convienne à toutes. Le Comte et D. Diégue se querellent au sortir du palais : cela se peut passer dans une ruë ; mais, après le soufflet receu, D. Diégue ne peut pas demeurer en cette ruë à faire ses plaintes, attendant que son fils survienne, qu'il ne soit tout aussitost environné de peuple et ne reçoive l'offre de quelques amis. Ainsi il seroit plus à propos qu'il se plaignist dans sa maison où le met l'Espagnol, pour laisser aller ses sentimens en liberté ; mais, en ce cas, il faudroit délier les scénes comme il a fait. En l'état où elles sont icy, on peut dire qu'il faut quelquefois aider au théatre, et suppléer favorablement ce qui ne s'y peut representer. Deux person-

nes s'y arrétent pour parler, et quelquefois il faut présumer qu'ils marchent, ce qu'on ne peut exposer sensiblement à la veuë, parce qu'ils échaperoient aux yeux avant que d'avoir pû dire ce qu'il est nécessaire qu'ils fassent sçavoir à l'auditeur. Ainsi, par une fiction de théatre, on peut s'imaginer que D. Diégue et le Comte, sortant du palais du Roy, avançent toûjours en se querellant et sont arrivez devant la maison de ce prémier, lors qu'il reçoit le soufflet, qui l'oblige à y entrer pour y chercher du secours. Si cette fiction poétique ne vous satisfait point, laissons le dans la place publique, et disons que le concours du peuple autour de luy, après cette offense, et les offres que luy font les prémiers amis qui s'y rencontrent, sont des circonstances que le roman ne doit pas oublier, mais que, ces menuës actions ne servant de rien à la principale, il n'est pas besoin que le poëte s'en embarasse sur la scéne. Horace l'en dispense par ces vers :

Hoc amet, hoc spernat promissi carminis author,
Pleraque negligat...

Et ailleurs :

Semper ad eventum festinet.

C'est ce qui m'a fait négliger au troisième acte de donner à Don Diégue, pour aide à chercher son fils, aucun des cinq cens amis qu'il avoit chez luy. Il y a grande apparence que quelques-uns d'eux l'y accompagnoient, et mesme que quelques autres le cherchoient pour luy d'un autre costé; mais ces accompagnemens inutiles de personnes qui n'ont rien à dire, puisque celuy qu'ils accompagnent a seul tout l'intérest à l'action, ces sortes d'accompagnemens, dis-je, ont toûjours mauvaise grâce au théâtre, et d'autant plus que les comédiens n'employent à ces personnages müets que leurs moucheurs de chandelles et leurs valets, qui ne sçavent quelle posture tenir.

Les funerailles du Comte étoient encore une chose for embarassante, soit qu'elles se soient faites avant la fin de la piéce, soit que le corps aye demeuré en présence dans son

hôtel, attendant qu'on y donnast ordre. Le moindre mot que j'en eusse laissé dire, pour en prendre soin, eust rompu toute la chaleur de l'attention, et remply l'auditeur d'une fâcheuse idée. J'ay crû plus à propos de les desrober à son imagination par mon silence, aussi-bien que le lieu précis de ces quatre scénes du prémier acte dont je viens de parler, et je m'asseure que cet artifice m'a si bien réüssi que peu de personnes ont pris garde à l'un ny à l'autre, et que la pluspart des spectateurs, laissant emporter leurs esprits à ce qu'ils ont veu et entendu de pathétique en ce poëme, ne se sont point avisez de refléchir sur ces deux considérations.

J'achéve par une remarque sur ce que dit Horace, que ce qu'on expose à la veue touche bien plus que ce qu'on n'apprend que par un récit.

C'est surquoy je me suis fondé pour faire voir le soufflet que reçoit D. Diégue, et cacher aux yeux la mort du Comte, afin d'acquérir et conserver à mon prémier acteur l'amitié des auditeurs, si nécessaire pour réüssir au théatre. L'indignité d'un affront fait à un vieillard chargé d'années et de victoires les jette aisément dans le party de l'offensé, et cette mort qu'on vient dire au Roy tout simplement, sans aucune narration touchante, n'excite point en eux la commisération qu'y eust fait naistre le spectacle de son sang et ne leur donne aucune aversion pour ce malheureux amant, qu'ils ont veu forcé par ce qu'il devoit à son honneur d'en venir à cette extrémité, malgré l'intérest et la tendresse de son amour.





NOTES

DU TOME PREMIER

Page 4, vers 3. Hypsipyle, reine de Lemnos, avait eu deux fils de Jason.

8, 14. *Eussay* est bien imprimé ainsi. Ce n'est pas là, d'ailleurs, le seul exemple de cette façon d'écrire, qui est un vrai barbarisme.

10, 3. L'édition de 1682 donne à tort: *et* l'autre.

12, 18. L'édition de 1668 et celle de 1682 donnent *manque*, substantif, qu'on a eu tort de remplacer ensuite par le participe passé *manqué*. *Avoir manque* est une expression familière à Corneille ; on la retrouve dans ce vers d'*Andromède* (acte III, sc. 2) :

Il n'a manque d'amour ny manque de valeur.

19, 9. Nous n'avons pas maintenu *contentez-vous*, que portent les éditions originales.

25, 9. *Peu* serait ici préférable à *un peu*.

33, 17. *Vous* se comprendrait mieux que *nous*.

42, 17. *Succéde*, c'est-à-dire : réussit.

46, 9. Le sens est obscur, mais il y a bien *leurs* dans toutes les éditions.

49, 5. *Quelques* est ainsi imprimé dans les deux éditions.

Page 51, vers 15. Etrange expression pour signifier que les rois n'ont jamais été enfermés dans cette prison.

54, 1. *Forcénement,* mot assez rarement employé, et qui signifie l'état de celui qui est forcené.

59, 25. *Va* est bien imprimé sans *s.*

66, 20. Titye est un géant qui, pour avoir voulu violer Latone, fut tué par Apollon et Diane, et condamné, dans les enfers, à avoir les entrailles sans cesse rongées par un vautour.

69, 20. Au lieu de *victoire,* notre édition donne *victime,* qui n'a aucun sens.

73, 3. Un personnage *protatique* est celui qui ne paraît qu'au début de la pièce, pour en faire l'exposition.

— 15. On disait alors *intrique* (du lat. *intricare*, embrouiller), et le mot était masculin.

80, 27. *Erreur* a ici le sens latin (*error*) de voyage.

84, 3. *Travaux* est pris dans le sens de fatigues, ennuis.

85, 3-4. La formule de ces deux vers est celle de l'ablatif absolu des Latins.

86, 13. *Secrétaire,* c'est-à-dire écrivain public.

— 16. A la foire qui se tenait alors au faubourg Saint-Germain.

87, 1. *Mithridate* (nom commun), contre-poison.

— 3-4. Tous ces personnages sont des héros de romans espagnols.

90, 23. *Veillaque*, coquin. De l'espagnol *bellaco* ou *vellaco.*

91, 19. *Troublèrent,* pour *se troublèrent,* est dans toutes les éditions.

96, 21. On a écrit indifféremment *compte* et *conte* dans les deux sens que nous leur donnons. C'est d'ailleurs le même mot, le *conte* (récit) n'étant que le *compte* des faits qui le constituent.

Page 97, vers 17. *Conquester* s'est dit pour *conquérir.*

113, 17. On a dit, jusqu'au milieu du XVIIe siècle, *crotesque* pour *grotesque.*

115, 5. *Parnes, soles, traveteaux*, différentes pièces de bois employées dans la construction des maisons.

131, 7. L'édition de 1668 et celle de 1682 donnent *mourrois;* mais *mourois* nous paraît bien préférable.

141, 8, 12. *S'arment* pour *s'armant, prenant* pour *prennent*, deux fautes placées à quatre vers de distance l'une de l'autre, proviennent certainement de l'interversion de deux corrections marquées sur la même épreuve.

142. Dans le jeu de scène qui suit le nom du geôlier, *à quartier* veut dire : à l'écart.

144, 10. *Evader,* pour *s'évader*, est conforme au latin *evadere.*

152, 15. Dans les éditions que nous suivons, le participe *fait* n'est pas accordé.

117, 21. *Ranger* a ici le sens de soumettre à, réduire à. Cette acception est particulière à la langue du XVIe et du XVIIe siècle.

183, 5. *Foudre* était des deux genres, mais du masculin surtout en poésie. Des éditions précédentes le donnent au féminin dans le même vers.

184, 13-14. Ces deux vers montrent que *oi* se prononçait *ai.*

188, 1. Ce vers est ainsi ponctué dans notre édition de 1682 :

Que crains-tu d'un vieillard l'impuissante foiblesse?

Quoique cette ponctuation donne aussi un sens, nous avons préféré l'autre.

192, 4. On disait également *faire son pouvoir* et *faire son possible.*

197, 20. On regrette que Corneille ne se soit pas arrêté

après ce vers; l'image amphigourique dont il est suivi est peu naturelle dans la bouche d'une personne aussi profondément affligée que Chimène : c'est là une légère trace du mauvais goût qui circulait dans l'atmosphère de l'époque.

Page 199, vers 14. *Chef* est ici pour tête.

204, 7. L'édition de 1668, au lieu de : *du* pouvoir, donne : *de* pouvoir, qui est certainement une meilleure leçon ; mais nous avons cru devoir conserver *du,* qui se retrouve dans plusieurs des éditions précédentes.

205, 2. Il y a bien *d'effet* dans les deux éditions que nous suivons, et l'on a eu tort de le corriger pour *l'effet* dans des éditions modernes. Le sens est : ne vous hâtez point d'en faire sortir un effet.

207, 25. *Ton* amour veut dire ici : l'amour que j'avais pour toi.

213, 1. *Ombre* ayant été des deux genres, nous l'avons maintenu au masculin, tel que le donne le texte de 1682.

— 8. *Trompay*-je s'écrivait alors ainsi, au lieu de *trompé-je,* que nous écrivons aujourd'hui. C'est un pur barbarisme, mais qui est très-fréquent dans les écrivains du XVIIe siècle.

215, 30. C'est-à-dire : fais que ton roi doive son salut à ta perte. On saisit mal, au premier abord, le sens de cette construction embarrassée.

218, 20. Aucune des éditions ne donne *produit* au pluriel. L'accord du participe n'était pas encore une règle bien établie.

224, 23. L'*h* du mot *anchrent* vient du latin *anchora.*

225, 6. *Vertu,* courage.

— 8. *Alfange,* sorte de cimeterre. Pour éviter ce mot, qui n'est pas compris de tous les spectateurs, les comédiens adoptent la variante suivante, donnée par les éditions de 1637 à 1663 :

Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées.
Des plus braves soldats les trames sont coupées.

Il reste à savoir si la partie du public qui ne connaît pas les alfanges comprend toujours bien les *trames* coupées.

Page 22, vers 13. *Chable,* pour câble, se trouve dans presque toutes les éditions.

228. *Laissay-je.* V. la note de la p. 218, v. 8.

235, 25. *Veuillez* est écrit sans *i* dans les deux éditions que nous suivons.

249, 15. L'édition de 1668 donne : *et* chez les modernes, au lieu de *ny*.

250, 2-3. Toutes les éditions du temps de Corneille donnent *s'accommodast* et *fortifiast* au singulier. Sans doute, dans la pensée de l'auteur, les mots *ces taches et ces forfaits* forment un ensemble comportant l'idée du singulier.





TABLE DES MATIÈRES



IMPRIMÉ PAR JOUAUST ET SIGAUX

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1886